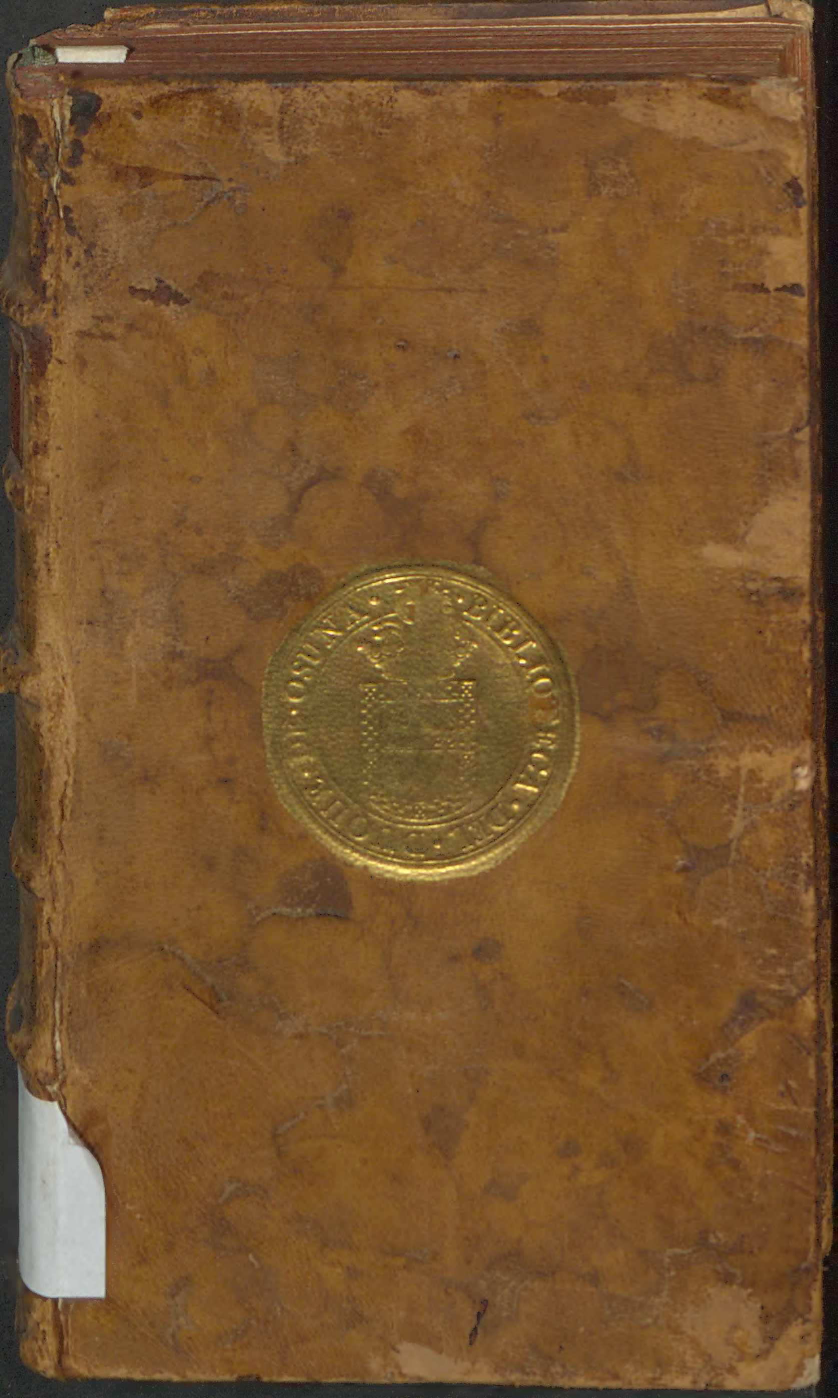
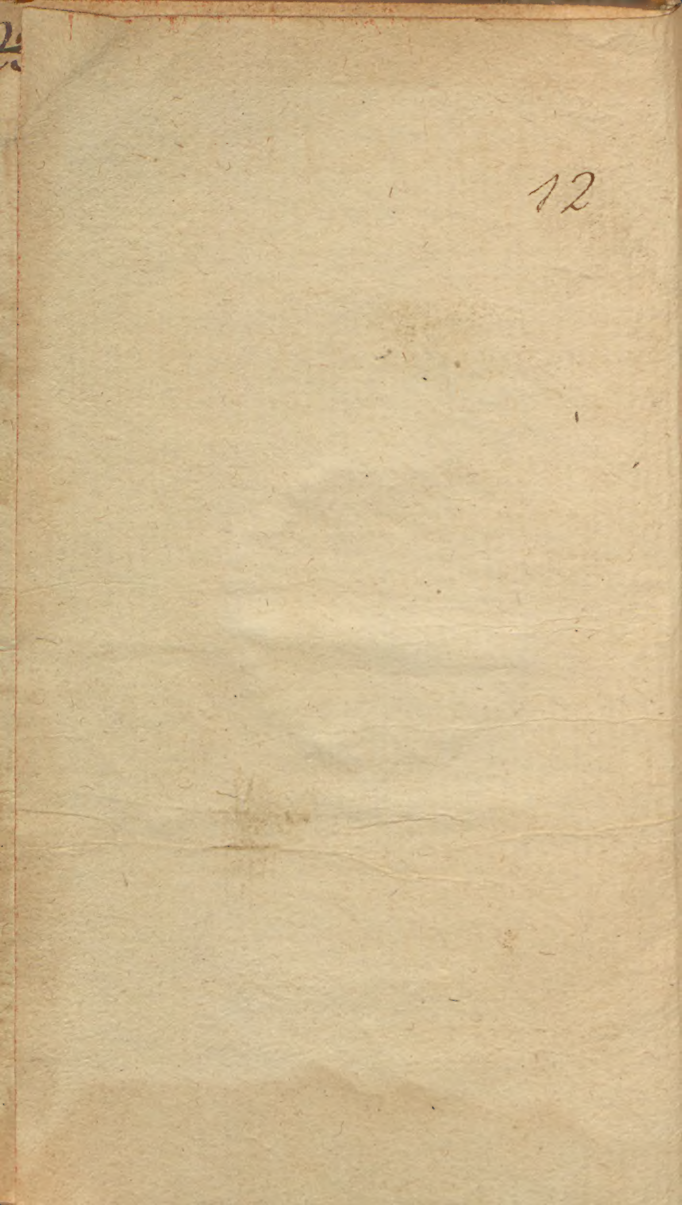

OSUNA


12

INSTRUCTION

SUR LA MANIERE

D'ELEVER ET DE PERFECTIONNER

LES BESTES A LAINE.

COMPOSE'E EN SUEDOIS

Par FREDERIC W. HASTFER.

MISE EN FRANÇOIS PAR M. ***

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez Guillyn, Quay des Augustins, du côté du Pont St. Michel, au Lys d'Or.

Et à DIJON,

Chez François Desventes, Libraire.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE que l'on met au jour eſt la traduction d'un traité compoſé en Suedois, par M. FREDERIC HASTFER. L'utilité des vues qu'il contient, la ſolidité des régles qu'il renferme, font préſumer qu'il ſera favorablement reçu parmi nous.

L'Allemagne a déja précedé la France dans le choix de ce Traité, pour l'inſtruction de ceux qui élevent des bêtes à laine. En 1754. il fut traduit & publié en langue Alle-

mande ſous ce titre : » Ample
» inſtruction ſur la meilleure
» maniere d'élever & de ſoi-
» gner les brebis, ouvrage très-
» utile au public ; composé
» par Frederic W. Haſtfer ; &
» traduit du Suedois. 1754.

L'on a ici ſimplifié cette annonce en mettant, » Inſ-
» truction ſur la maniére d'é-
» lever & de perfectionner
» l'eſpèce des bêtes à laine,
» composée en Suedois par M.
» Fréderic Haſtfer ; miſe en
» François par M. ***

Ce Traité a deux parties : la premiere contient l'art de gouverner les brebis en ſanté ; la ſeconde offre des moyens réfléchis de guérir les ma-

ladies auxquelles cette eſpèce eſt ſujette. L'ordre à part, les perſonnes inſtruites jugeront que le fond de l'ouvrage décèle un eſprit de combinaiſon fort juſte, de la patience & du choix dans les recherches, de la ſageſſe & beaucoup de circonſpection dans les remédes qu'on y indique.

L'Auteur non content de ſuivre pas-à-pas l'experience & la nature, a conſulté preſque tous les Écrits compoſés tant en Allemand qu'en Anglois, touchant l'éducation des bêtes blanches. Il eſt peu de Traités Œconomiques, peu de Recueils d'Hiſtoire naturelle Latins ou François qu'il n'ait dépouillé.

On ne peut diſſimuler que le Traducteur n'ait beſoin de quelque indulgence par rapport au ſtyle ; ſa qualité d'étranger le met en droit de prétendre à nos égards, plus habile dans la langue qu'il traduit, que verſé dans la nôtre, quelquefois il employe des termes impropres, faute d'être rompu dans nos maniéres. Ces taches legeres ſont aſſez reparées par la ſévere exactitude qu'il s'eſt impoſée de ne rien omettre ni changer au texte, peut-être même ces taches ſont-elles le fruit de ſes ſcrupules à rendre litteralement le ſens de ſon Auteur.

Eh qu'opereroient d'ailleurs les graces du ſtyle ſur l'eſprit du Cultivateur pour qui cet ouvrage a été principalement compoſé ? Peu curieux de proſodie, ils ne demandent que des préceptes ; la terre eſt leur élément, contents des bien-faits de la ſimple nature, les effets de ſa fecondité ſont les ſeuls charmes qui les affectent.

Dans les articles où l'on produit les moyens de traiter les brebis en maladie, le Traducteur a pris la peine d'évaluer les meſures de Suede avec la plus grande préciſion. Les noms Suedois qui les expriment euſſent été des

termes heteroclites en François. Quand le rapport des meſures ne s'eſt pas trouvé auſſi juſte qu'il l'auroit déſiré, il a choiſi par préference celles de nos meſures où la doſe eſt moindre, que plus forte. Par les noms de pinte, de chopine, on entend ici les eſpèces de meſures qui ſont en uſage à Paris.

2. Ceux qui prétendroient diminuer le prix de ce Traité, en objectant que les Suedois vivent ſous un climat plus froid que le nôtre, s'abuſeroient viſiblement. Ils en releveroient plutôt l'utilité par ce raiſonnement. Car enfin, ſi ceux-là malgré la

rigueur de leur température ſont parvenus à recueillir des laines auſſi fines que celles d'Angleterre & d'Eſpagne ; quel ſujet d'encouragement pour nous ? quelle ſource de profits ſi nous avons le courage de les imiter, nous qui confinons avec les Régions les plus temperées de l'Angleterre & de l'Eſpagne ?

Le fond du ſyſtême Suedois conſiſte principalement dans l'importation d'une race étrangere ; expedient bien naturel & bien ſimple ſur lequel notre indifference s'eſt jusques-ici récriée: comment fut accueilli l'année derniere ce moyen d'ameliorer la qualité de nos

laines ? La moindre qualification que lui donne l'Auteur d'un ouvrage periodique, * c'eſt d'être une *invention peu ſuffiſante*, une *propoſition établie ſur de purs ſophiſmes.* Quel ridicule ne veut-il pas jetter ſur les raiſonnements qui le perſuadent. Voilà cependant que l'experience appelle de ce jugement precipité ; l'Auteur Suedois montre juſqu'où l'intelligence, l'induſtrie, l'amour enfin du bien public peut étendre & tirer partie d'un tel ſyſtême.

Que les Anglois, peuple toujours plein de lui-même,

* Année Littéraire, lett. 13. 1755. p. 295.

ceſſent donc de défier notre induſtrie, & de nous vanter la qualité de leur laine comme un privilege propre à leurs Iſles, ne la doivent-ils pas cette qualité à l'importation d'un certain nombre de brebis Eſpagnoles? Les Suedois & les Eſpagnols ſont nos alliés, qui nous empêche d'obtenir de ceux-ci les mêmes reſſources que les Anglois, & de puiſer chez les autres cette belle ardeur du bien public, qui n'épargne point les tentatives & les eſſais? bien-tôt nous ſerions en état de tourner contre les Anglois eux-même; le refus qu'ils font de concourir à l'entretien de nos

Manufactures ; si le bien public ne nous affecte pas, au moins que l'intérêt nous anime, & considerons quelles recherches les Anglois ont acquis depuis environ deux siécles que leurs laines ont été perfectionnées.

Outre les instructions que l'on trouve ici sur l'art d'importer une meilleure race, on debite d'excellentes choses sur le secret de la garantir de la rigueur des saisons & de l'intempérie de certains climats, sur le choix des pâturages & sur la conduite des troupeaux.

3. Cette composition ne fût-elle qu'un acheminement à

un *Traité général sur les laines*, elle rempliroit les vûes du gouvernement. Comment en effet dans un pays où la température est aussi variée qu'en France, parvenir à une méthode générale de soigner les troupeaux, si nous n'avons sous la main les moyens de prévenir les inconveniens du chaud & du froid ?

Dans le dessein où il semble que soit le Ministere de faire travailler à un traité complet sur nos laines, l'ouvrage que l'on publie offre de precieux debouchés; mais ils ne suffisent pas.

On desireroit qu'avant d'entamer une matiere de cette

importance, il ſe trouvât dans chaque province de zelés patriotes qui eſſayaſſent de perfectionner ou de mettre en œuvre les pratiques que l'on conſeille ici.

Dans leurs operations ils tableroient ſur-tout ſur ce principe que pour amener nos laines au degré de perfection qu'elles ont acquiſes en Angleterre & en Eſpagne, trois choſes ſont néceſſaires : 1. L'importation d'une meilleure race, 2. Un climat propre, 3. Des pâturages.

Ceux qui voudront ſe rendre ces notions familieres, pourront conſulter la 3ᵉ. partie d'un *mémoire ſur les laines* im-

primé l'an passé par les soins des Libraires chez qui le présent ouvrage se débite : ils auront dans ces deux écrits tout ce qu'on a dit jusqu'ici de mieux pensé sur l'éducation des bêtes blanches, & la maniere de perfectionner la qualité de nos laines.

Ceux qui jugeront à propos de cooperer au traité général projetté, leur peuvent adresser leurs réflexions & le résultat de leurs essais, ils distribuent les deux Ouvrages en question ils doivent se persuader qu'ils ont déja été précedés par plusieurs bons citoyeus, qu'ils entreront dans les vues du gouvernement, & que dans

le traité général projetté, on leur fera honneur des ouvertures ou des ſolutions qu'ils auront produites. Faſſe leur induſtrie & leur exemple, qu'on voye renaître inceſſamment avec nous le bel âge de la République Romaine, où la profeſſion de cultivateur étoit honorée dans tous les états : qui empêcheroit même que dans un pays tel que le nôtre, favoriſés que nous ſommes des dons les plus précieux de la nature, nous ne nous approprions à la fois les ſyſtêmes de Carthage & de Rome ? L'une trouvoit dans ſes flotes & dans ſon commerce exte-

rieur des ſources d'opulence & de commodités, pendant que l'autre trouvoit dans l'activité de ſes citoyens à cultiver la terre & à élever des troupeaux, des moyens infaillibles d'étendre les corps plus robuſtes, & de ſe procureur à eux-mêmes, ſans le ſecours d'autrui, les choſes néceſſaires à la vie.



PREFACE
DE
L'AUTEUR.

C'EST une verité incontestable que le bien particulier des simples Citoyens est tellement lié au bien public en général, qu'il ne faut jamais séparer l'un d'avec l'autre. C'est cette vérité qui nous a fait songer à l'établissement & au progrès des Fabriques, dans un tems où il paroissoit que chacun de nous dût préférer les marchandises étrangéres que l'on pouvoit avoir à un prix auquel nos Fabriques n'auroient pû fournir les leurs qu'après plusieurs années.

J'éspere, ou du moins je le sou-

haite, que tous nos Concitoyens penſeront d'une maniere uniforme lorſqu'il s'agira du bien public, & ſur-tout des Fabriques, puiſqu'il eſt ſuffiſamment prouvé qu'elles ſont le grand moyen de la multiplication des habitans & des eſpèces, deux choſes indiſpenſablement néceſſaires pour le progrès de l'œconomie de notre pays, auſſi-bien que de notre agriculture.

Pour ce qui regarde les bergeries, pluſieurs ne doutent plus qu'elles ne ſoient le principal ſoutien des Fabriques : mais il y en a d'autres, quoique bien intentionnés, qui n'en ſont pas encore pleinement convaincus. Si les bergeries étoient déja entiérement établies par tout le Royaume, je n'aurois pas beſoin d'apporter d'autre preuve que l'ex-

périence qui suffiroit pour ôter toute sorte de doute & de méfiance ; mais cette expérience nous manquant encore, je tâcherai en attendant d'appuyer cette verité de quelques autres raisons, auxquelles on pourra ajouter ce que j'en ai dit dans l'Instruction même, Tom. 1. Chap 1. § 1.

Je commencerai par prévenir une objection que quelques-uns ont coutume de faire ici en disant que, » si la fine laine devient commune, » il y a à craindre que chaque ha» bitant de la campagne ne pré» pare lui-même ce qu'il lui faut pour » s'habiller ; qu'il sera inutile de » faire venir la laine étrangére, » & que les Fabriques périront parce » qu'elles ne pourront plus débiter » leurs marchandises. Je reponds à cela que, si cette objection étoit

juſte, on pourroit dire avec autant de raiſon, qu'on doit s'oppoſer au progrès de l'agriculture, & même l'abolir entiérement, afin que le commerce des grains avec les Etrangers, ſe ſoutienne mieux. Mais pour en venir au fait & pour mettre la néceſſité des bergeries clairement au jour, je m'en rapporte d'abord à l'exemple des Anglois. Si les bergeries faiſoient réellement tort à leurs fabriques, eſt-ce qu'après une longue expérience ils ne les auroient pas abolies? Tout au contraire ils ont eu ſoin dès le commencement de régler & d'arranger leurs bergeries de façon qu'elles puiſſent ſoutenir leurs fabriques, qui par ce moyen ont acquis un tel dégré de perfection qu'elles diſputent la préférence à toutes les autres. Qui nous empêche de ſuivre

la même route ? N'y-a-t'il pas chez nous autant de possibilité qu'il y en avoit d'abord chez les Anglois ? S'ils n'avoient pas commencé, ils n'auroient jamais joui des fruits dont ils jouïssent présentement, & si nous avions commencé avec eux, nous aurions le même bonheur aujourd'hui. Mais ne l'ayant point fait, ne commencerons-nous jamais ? Aimerons-nous mieux nous faire du tort à nous-même, & nous rendre ridicules aux yeux de notre postérité ?

Quant à l'inconvénient qu'il y auroit que les habitans de la campagne s'habillent eux-même, je ne saurois m'en convaincre. Nous n'avons aucun lieu de craindre que le luxe, le soutien des fabriques, diminue beaucoup. L'expérience de tous les

tems, & même des nôtres, où l'on se trouve bien-tôt trop à l'étroit dans un habit fabriqué chez soi, nous garantit que le luxe balancera au moins toujours l'épargne & l'œconomie. Par la même raison on est obligé de croire que les fabricans ne seroient pas oisifs, quand même la laine du pays seroit assés abondante pour en fournir suffisamment leurs fabriques. Qu'importe que le prix de la laine tombe pourvû que le débit des marchandises fabriquées devienne plus considérable; & lorsque la laine fine deviendra commune, les habitans peuvent établir chez nous, de même qu'en Angleterre, des fabriques à filer, & alors le Fabricant aura la laine filée pour la moitié du prix. Que nos habitans se fassent donc eux-mêmes

des draps & des étoffes groſſiéres; pourvû qu'ils les donnent à apprêter dans les fabriques, comme c'eſt auſſi l'uſage en Angleterre.

Je ne m'étendrai pas plus loin ſur la néceſſité des bergeries dans notre Patrie. J'ai l'eſperance certaine que leur prompt ſuccès détruira toutes les raiſons contraires que l'envie ou l'ignorance leur pourront encore oppoſer. Je prie ſeulement le Lecteur de juger favorablement de ces établiſſemens, & de laiſſer aux étrangers la honte d'en être jaloux, en conſiderant tous les avantages que le Créateur a accordés à notre pays.

Pour ce qui regarde le ſort de nos bergeries, nos ancêtres ont déja tâché de ſe pourvoir d'une bonne eſpèce de brebis. Je m'imagine

magine que cela s'eſt fait pour la premiere fois dans le tems que nous eûmes ce commerce ruineux avec les villes anſéatiques. Peut-être que quelques gens bien intentionnés ont cru qu'il étoit bien juſte que les Allemands nous apportaſſent auſſi de bonnes brebis, puiſqu'ils nous vendoient ſi chérement contre nos bonnes marchandiſes de fer & de cuivre, du jardinage & quelques vils travaux de manufacture. Il eſt à croire auſſi que ces Citoyens patriotiques auront réellement fait venir des brebis Allemandes, pour ameliorer par-là leur propre eſpèce, & qu'ils auront engagé leurs concitoyens à ſuivre leur exemple : car on trouve encore dans de vieux documens particuliers que l'on a connu il y a deux

cens ans, des brebis Allemandes en Suéde, & fur-tout chez les Seigneurs.

Dans la guerre de trente ans où la Suéde répandit la terreur de ses armes par toute l'Allemagne, & que plusieurs de nos beaux Châteaux Seigneuriaux, de même que des maisons magnifiques à Stockholm, furent bâties du riche butin fait sur les Allemands, on fit venir une grande quantité de brebis Allemandes. Nos ancêtres profitérent en même tems des beaux arrangemens qu'ils y avoient trouvé. Mais ces bons commencemens eurent peu de succès, & tout resta enfin là. L'ignorance dans l'amélioration, dans la propagation & dans la maniere d'élever les brebis devinrent le grand moyen dont

l'envie se servit pour persuader à nos ancêtres qu'ils avoient entrepris une chose difficile & même impossible. Delà il vint que lorsque sous le Régne de la Reine Christine, on fit venir quelques centaines de brebis Angloises & Espagnoles, on n'en dit autre chose, sinon qu'elles étoient entrées dans le Royaume, & qu'elles y avoient péri successivement.

Il falloit que le mauvais sort de ces brebis servît pendant près de cent ans d'une preuve incontestable que le climat Suédois étoit insupportable aux brebis étrangéres, jusqu'à ce qu'enfin Monsieur Jonas Ahlstrom, Conseiller de commerce & Chevalier de l'Ordre Royal de l'Etoile du Nord : (dont je profére le nom avec tout le respect conve-

nable) fit entrer de nouveau avec beaucoup de peines & de grandes dépenſes quelques brebis Angloiſes & Eſpagnoles, & qu'il établit les bergeries de Hojentrop & de Berga dans la West-Gothie. Mr. le Conſeiller a clairement prouvé par-là que non ſeulement les brebis Angloiſes & Eſpagnoles profitent chez nous, mais auſſi que par le moyen de ces beliers étrangers nos femelles à groſſe laine nous peuvent donner une race parfaitement bonne : car par l'accouplement de ces beliers étrangers avec des femelles Suedoiſes, leſdites bergeries ſont parvenues à un dégré de perfection qu'elles nous fourniſſent des brebis auſſi bonnes & auſſi fines que celles qui nous viennent de la Caſtille même.

Dans le même tems que Mr. Ahlſtrom établit ſes bergeries, il fit imprimer le Traité ſuivant : *Den Swenſka waadande Faaraherdens trogna Wagwiſare, le Guide fidéle du Berger Suedois, qui fut imprimé & publié en* 1727.

Dans cet Ecrit l'Auteur donne à ſes Compatriotes les premiers Elemens de la maniere d'élever & de ſoigner les brebis étrangéres, auquel il ajouta en 1733. en guiſe de ſupplément: *Faaraherdens hemliga Konſter : les Arts ſecrets du Berger :* De plus voyant qu'il étoit néceſſaire de connoître la maniére d'élever les brebis, & qu'il n'y avoit que l'expérience qui la pût donner, pour mieux parvenir à ſon but, (qui étoit une prompte multiplication & une communication générale de la meil-

leur eſpèce de brebis (un de ſes premiers ſoins fut d'établir à Hajentorp une Ecole de Bergers, dans laquelle on inſtruiſit pluſieurs jeunes gens en tout ce qui étoit néceſſaire non ſeulement pour élever les brebis mais auſſi en ce qui avoit quelque raport à l'œconomie de la campagne en général. Les plus habiles d'entre ces apprentifs furent enſuite faits Bergers Provinciaux, & ils étoient obligés, ſuivant leur inſtruction, d'enſeigner aux gens de la campagne la connoiſſance pratique des brebis & de les aſſiſter dans la maniére de les élever. Dans cette école on inſtruit encore aujourd'hui de jeunes gens, qui, après avoir ſubi l'examen, & reçu les approbations néceſſaires, ſont établis Bergers Provinciaux, ou Bergers Inſpecteurs des grandes bergeries.

Après avoir ainſi mis en œuvre les principaux moyens pour l'amélioration de nos brebis & pour la maniére de les élever, nos dignes Magiſtrats y ont contribué par de louables ordonnances, & ont tâché de les perfectionner, en aſſignant des prix fixes ſur les fonds des manufactures pour ceux qui feront entrer des brebis étrangéres dans le Royaume, & pour les habitans mêmes qui ſe fourniront de pareilles brebis, comme auſſi pour ceux qui leur en vendront. Outrecela le Collège Royal de commerce fit imprimer en 1746. & diſtribuer aux portes de toutes les Egliſes du pays le traité ſuivant: *Kort och tilforlitelig Underwiſning om en ratt Faaraskjotſel*; *Courte & ſolide inſtruction pour bien élever les brebis*, ce livre ſupplée à

ce qu'il y avoit d'omis dans ceux que je viens de citer. Le Lecteur en pourroit inférer que le présent Traité est inutile & superflu : mais on ne sauroit regarder comme inutile rien de tout ce qui peut contribuer au bien public ; au contraire, plus on approfondit une matiére & plus on fait de recherches & d'expériences qui tendent à la perfection des arts & des métiers, plus on se rend utile au public.

Avant que d'aller plus loin, j'avertis en passant que je n'écris pas pour ceux qui sont ennemis des établissemens utiles, ni pour ceux qui ne veulent pas être convaincus de l'utilité des bergeries quoiqu'ils le soient peut être réellement. Je n'écris que pour ceux qui cherchent & qui demandent de l'instruction.

Mon intention eſt auſſi de ſoulager les perſonnes qui ſe ſont déja donné des peines & des ſoins pour l'établiſſement des bergeries, mais qui commencent à ſe rebuter par les difficultés qu'ils y rencontrent. En effet il y a des gens qui ont ſacrifié pour le bien de leur patrie leur ſueur & toutes leurs forces, & qui, en entreprenant de grands bâtimens & autres ouvrages utiles, ont tâché dencourager les autres. Mais comme des gens mal intentionnés ſe ſont oppoſés à leurs entrepriſes, il ſe pouroit bien qu'un jour les gens patriotiques devinſſent très-rares : car c'eſt une choſe bien déſagréable que de ſe ſacrifier avec ſon bien à des citoyens ingrats qui par un interêt ſordide & mal entendu ne veulent pas reconnoître le tort

qu'ils se font à eux-mêmes.

J'en reviens à l'histoire de nos brebis. Outre les deux bergeries de Hojentrop & de Berga, on en a établi plusieurs autres dans presque toutes les maisons du Domaine Royal & dans celles de campagne des Seigneurs. Ces bergeries sont composées de brebis de race Angloise & Espagnole procréés en Suéde; & y conservent leur bonne qualité sans qu'il soit nécessaire d'y suppléer tous les ans par des brebis Castillanes. Le Lecteur voit bien par-là que les bonnes bergeries en Suéde ne sont point une chimére; & que nous ne promettons rien d'impossible, en en courageant, par l'espérance d'un bon succès, nos habitans de la campagne à se pourvoir de beliers Anglois & Es-

pagnols. Et ce qu'il y a de plus, nous en sommes déja venus à n'avoir plus besoin pour la conservation de nos bergeries, de faire venir ces beliers étrangers, puisque nous pouvons nous en communiquer mutuellement de fort bons quoique procréés dans le pays & dans nos bergeries, de façon qu'il ne dépend que de nous d'avoir un changement & une varieté de beliers perpetuelle; ce qui est une chose des plus essentielles & des plus nécessaires pour l'amélioration de l'espèce.

Je crois pouvoir dire encore sans vanité que nous savons aussi bien que les étrangers la maniére d'élever les brebis, & que la Suéde est un pays des plus propres à cela : car nous avons l'air pur & fort sain; le froid de notre hyver n'est pas con-

traire à la ſanté des brebis ; il leur eſt même beaucoup moins préjudiciable que la trop grande chaleur. Pour ce qui regarde le pâturage, nous avons des campagnes graſſes & maigres, ſituées ſur des montagnes & dans des vallées, près des lacs ſalés & des lacs d'eau douce; en un mot tout ce qui y eſt néceſſaire & même en abondance, le Créateur s'étant montré à cet égard très-libéral envers notre pays. Il ne nous manque qu'un nombre convenable de gens qui ayent plus de prairies & de pâturages, & qui ſachent les apprêter & rendre propre à la nourriture des brebis. Dès-que cela ſera une fois fait, j'eſpére que nous ne le céderons en rien aux étrangers pour la qualité de bonnes brebis.

Comme cependant le chemin eſt déja frayé, nous n'avons qu'à y travailler à forces réunies, & chacun n'a qu'à contribuer de ſon mieux à la perfection de l'ouvrage. Le Lecteur jugera lui-même en liſant ce livre, combien la peine qu'il faut ſe donner pour cela, eſt petite, en comparaiſon de l'utilité qu'on en peut tirer, & j'eſpére qu'alors il ſera de mon ſentiment.

L'unique choſe qui pourroit rebuter un Pere de famille ſeroit une mortalité qui s'étendant trop loing peut cauſer de furieux ravages: mais quand on refléchit qu'elle ne vient jamais que de la négligence avec laquelle on ſoigne les brebis, cette crainte tombera bientôt ſurtout quand on verra dans le cours de cepetit ouvrage qu'on peut fa-

cilement prévenir les maladies qu'une année humide & un air malſain ont coutume de laiſſer dans les troupeaux. Ainſi le Lecteur pourra juger ſi toute la crainte que les brebis étrangéres ne profitent pas chez nous, ne doit pas être attribuée à des bruits préjudiciables à notre climat & à notre terroir, qu'on a répandus & crus trop legérement, ou même à une vaine imagination deſtituée de toute réalité ? L'expérience me confirme dans cette penſée : car elle m'a appris que les brebis étrangéres, pourvû qu'on les ſoigne bien, proſpérent beaucoup mieux chez nous que les nôtres, qui ont pourtant la peau plus groſſiére.

En compoſant ce petit Livre, je me ſuis à la verité ſervi de dif-

ferens Auteurs qui ont traité de la Physique, de l'œconomie rustique & de la nourriture du bétail. J'en ai cité quelques-uns dans le texte & dans les remarques, & sur-tout les anciens lorsque j'ai trouvé qu'ils s'accordent avec nos Physiciens modernes; ainsi j'espére que personne ne me blâmera de m'être écarté de la coûtume ordinaire de ne citer que les modernes seuls; mais le principal fondement sur lequel j'ai bâti cette petite Instruction, se trouve dans les beaux établissemens qui se soutiennent toujours à Hojentrop avec un succès si visible. J'ai profité aussi des avis & rèmarques de quelques Bergers Provinciaux que j'ai consultés là-dessus, comme aussi de celles qui me sont venues des bergeries étran-

géres dont j'ai allegué quelque peu de chose.

Au reste je demande au Lecteur un jugement favorable, & de l'indulgence pour les fautes que je pourrois avoir commises. Je ne manquerai pas de les reconnoitre sincérement, & de les corriger le mieux qu'il me sera possible. STOCKHOLM, le 7. de Mars 1752.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en cette Partie.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NATURE ET DES DIFFERENTES QUALITÉS DES BREBIS.

CHAPITRE II.

DE LA CONCEPTION ET DE LA NAISSANCE DES BREBIS.

CHAPITRE III.

DES MALADIES DES BREBIS.

Fin de la Table de la premiere Partie.



INSTRUCTION SUR LA MANIERE D'ELEVER LES BREBIS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NATURE ET DES DIFFERENTES QUALITÉS DES BREBIS.

§. I. *De l'utilité & du profit des Brebis.*

NOS Ancêtres nous ont fait connoître en peu de mots l'utilité qu'on peut se promettre des brebis, & le cas qu'ils faisoient de ces animaux, par un Proverbe qu'on trouve assés souvent

employé dans les livres qu'ils nous ont laissés sur l'œconomie de la campagne ; ce Proverbe dit que *les brebis ont des pieds d'or, & partout où elles les mettent, la terre devient or*. Et il est sûr qu'on ne pourra nier cette verité, ni à présent, ni dans les tems à venir.

Car il est incontestablement vrai que parmi tous les animaux domestiques, il n'y en a pas un seul qui apporte à l'homme un profit plus abondant que la brebis ; sa chair, son lait, les agneaux, la peau, le fumier, en un mot tout en est indispensablement nécessaire.

La chair est saine & nourrissante. Le lait fournit en plusieurs occasions aux pauvres gens de la campagne d'excellens remédes contre le poison, contre la morsure des serpens & des chiens, contre les maladies des poumons, contre la toux & la difficulté de respirer, &c.

Les agneaux nous servent éga-

lement par leur laine & nous fourniſſent une chair délicate.

Les peaux des moutons & des brebis couvroient déja nos Peres dans le premier âge du monde, & encore aujourd'hui on s'en ſert avec beaucoup de commodité contre les froids de l'hyver, & contre les chaleurs du ſoleil. (*a*)

La laine mérite la préference parmi tout cela. C'eſt la choſe du monde la plus utile & dont nous pouvons nous paſſer le moins. Elle eſt même le grand moyen d'acquerir des richeſſes quand on ſait bien la mettre à profit; & elle eſt la principale raiſon qui nous fait ſonger à nourrir & à nous pourvoir d'une bonne eſpéce de brebis, parce que la laine eſt plus fine & plus abondante, à méſure que l'eſpéce des brebis eſt meilleure.

(*a*) On y peut ajouter l'uſage qu'on fait des peaux pour en fabriquer des cuirs & des parchemins.

Quoique dans notre Patrie l'espéce commune des brebis ait pû fournir en quelque façon assés de laine aux gens de la campagne pour fabriquer le wadhmal (gros drap), il est cependant manifeste que leur laine n'a pas été suffisante pour fournir tout le pays du drap nécessaire, ni d'empêcher l'importation & l'usage des marchandises étrangéres, qui ont épuisé la caisse du pays pendant plusieurs années, bien que le Royaume fût rempli d'une suffisante quantité de brebis; pendant qu'au contraire les Etrangers, avec la moitié seulement de brebis, mais qui fournissent une laine plus abondante & plus fine, ont été en état non seulement de satisfaire à leurs propres besoins, mais aussi de faire des exportations tous les ans.

La raison pourquoi la laine nous manque est que nos brebis ne donnent qu'une livre & demie de laine tout au plus, pendant qu'une

brebis Angloiſe ou Eſpagnole en donne depuis trois juſqu'à neuf livres péſant, ce qui fait une difference très-conſiderable.

La laine du pays eſt groſſiere, & ne peut ſervir aux Manufactures qui travaillent aux ouvrages & étoffes fines, aulieu que la laine étrangére eſt très-fine & propre à contenter nôtre goût.

On ne s'eſt apperçu de cette verité que pendant les dernieres années; & notre glorieux Monarque s'eſt érigé un monument durable dont notre poſtérité ſe ſouviendra avec une reconnoiſſance reſpectueuſe, en tâchant de remédier, pour le bien général à l'accroiſſement de tout le Royaume, à un inconvénient qui à notre grand détriment faiſoit le gain des Etrangers. Sa Majeſte a fait des réglemens pour introduire de bonnes brebis, & pour leur propagation dans notre chere Patrie. La connoiſſance de la véri-

table maniere de les élever & de les ſoigner eſt le ſeul but de ce petit traité, & je ſouhaite qu'il produiſe des fruits proportionnés à l'amour que je porte à ma Patrie.

En parlant dans ce Chap. de l'utilité des brebis, j'entends par là proprement l'éſpéce Angloiſe & Eſpagnole, dont la chair, le lait, les peaux, les agneaux & le fumier ne ſont pas à la verité d'un plus grand avantage que les brebis du pays, mais dont la laine l'emporte infiniment pour la quantité, & ſe trouve ſans exagerer en proportion de la nôtre, comme cinq contre un. C'eſt-à-dire qu'une brebis Angloiſe rapporte pour le moins autant que cinq brebis Suédoiſes pour ce qui regarde la quantité de la laine. Mais en conſiderant le prix de la laine évalué en argent, l'excédent ſe trouve encore du double plus fort, c'eſt-à-dire que la proportion eſt comme dix contre un: car une brebis Suédoiſe donnant

rarement plus d'une livre de laine, ne rapportera tout au plus que huit mariengrosch (16 sols 8 d.) au lieu que la brebis Angloise donnant cinq livres de laine, à seize Mariengrosch chaque livre, (33 sols 4 d.) rapportera à son possesseur dix fois autant qu'une brebis Suédoise.

Tout cela ne fait que le gain des particuliers. Si l'on compte l'utilité publique & le bien général qu'une bonne espéce de brebis procure à tout le Royaume, le benefice sera de mille pour cent plus considerable. Car premierement elle fournit au pays une quantité de laine plus suffisante. En second lieu cette laine est plus convenable aux grands & aux petits;& comme elle est plus fine & propre à être travaillée dans les fabriques pour les étoffes fines, elle occupe en troisiéme lieu les Manufacturiers & fournit la nourriture à plusieurs que la misere & l'oisiveté obligeroient sans cela de mendier

leur pain, à la charge du pays, par tout le Royaume. J'omets le reste, & me contente de renvoyer le lecteur aux temoignages les plus clairs & les plus authentiques de l'utilité que les Bergeries bien arrangées ont apportée à plusieurs pays ci-devant très-pauvres qui se sont par là enrichis. Il y a chez nous là-dessus assés de relations imprimées, qui jointes aux traditions que nous en avons, nous peuvent servir d'exemple. (*a*)

Le lecteur peut voir par là que je n'en ai pas trop dit. J'ai même compté plus de laine aux brebis du pays qu'elles n'en donnent réellement : car

(*a*) Afin que le Lecteur soit en état de mieux connoître l'utilité préponderante des brebis Angloises en comparaison des Suédoises, je le lui démontrerai par le calcul suivant : Quelqu'un a par exemple 30. brebis, savoir 3. beliers, 9. moutons & 18. brebis. Or pour savoir ce que rapporte un troupeau de brebis Suédoises en comparaison d'un troupeau d'une bonne espéce, il n'y a qu'à voir la table suivante, & la chose sera claire.

Les Brebis Suédoises,		*La bonne espéce de Brebis.*	
3 Beliers, chacun donnant deux liv. de laine, font . .	6 .	3 Beliers, chacun donnant cinq liv. de laine, font . .	15 l.
9 Moutons, chacun donnant deux liv. & demie	22 ½	9 Moutons, chacun donnant sept l. & demie	67 ½
18 Femelles, chacune donnant 1. l. & demie	27	18 Femelles, chacune donnant trois liv.	54.
	55 ½		136 ½

jamais un mouton Suédois n'a encore fourni deux livres & demie de laine. Tout au contraire j'ai compté moins de laine aux brebis Angloises qu'elles n'en donnent. Malgré cela voilà 136. *livres* ½ *de laine fine que donnent* 30. *brebis Angloises, aulieu que le méme nombre de brebis Suédoises ne donnent que* 55 *livres* ½ *d'une laine vile & grossiére. Ensuite il faut considerer combien cela fait en argent :* 55. *livres de laine Suédoise dont chaque livre vaut tout au plus* 8. *mariengrosch*(16 *s.*8 *d.*)

ſont en tout 12 *rixdaler*, 8. *mariengroſch* (45 l. 16 ſ. 8.) *au lieu que* 136. *livres de laine Angloiſe à* 16 *mariengroſch* (33 ſ. 4 d.) *par livre, produiſent en tout* 60. *rixdaler* 16. *mariengroſch* (*ou* 226 l. 13 ſ. 4 d.).

N'eſt-il pas clair par là qu'on gagne ſur 30 *brebis Angloiſes*, 48. *rixdaler* (180 l.) *de plus que ſur* 30. *brebis Suédoiſes ? Encore plus : lorſqu'on vend tous les ans* 10 *brelis Suédoiſes on n'aura poür chaque piéce que* 32. *mariengroſch* (3 l. 6 ſ. 8 d.) *ce qui fait en tout* 8. *rixdaler* 32. *mariengroſch.* (33 l. 6 ſ. 8 d.) *En vendant au contraire dix de la bonne eſpéce ; chacune vous ſera payées* 2. *rixdaler* 24. *mariengroſch, faiſant enſemble la ſomme de* 26. *rixdaler* 24. *marieng.* (100 l.) *ainſi le profit ſur* 30. *bonnes brebis ſe montera à* 65. *rixdaler* 28. *mariengroſch*, (249 l.) *de plus que ſur* 30 *brebis de l'eſpèce commune*

Si cependant la nourriture de 30 *brebis étoit à charge à quelqu'un*, *il*

n'a qu'à nourrir la moitié de bonnes brebis au lieu de 30. mauvaises, & donner à ces 15. la nourriture destinée aux 30. mauvaises. Il y trouvera toujours mieux son compte, puisque 30. brebis Suédoises ne lui raportent que 12. rixdaler 8. mariengrosch, (45 l. 16 s. 8 d.) & que 15. bonnes lui produiront ce qui suit. Je suppose d'avance qu'un tel troupeau doit être composé d'un belier, qui, étant bien soigné, portera 6. livres de laine, de 4. moutons qui porteront certainement chacun 8. livres, & de 10. femelles, qui, auront au moins 4. livres chacune; car elles n'auront plus faim leur ayant accordé double portion.

un Belier	*6 livres*
quatre Moutons chacun 8.	*32*
dix Femelles chacune 4 l. . .	*40.*
	78.

chaque livre à 16. mariengrosch (33 s. 4 d.). Il y aura donc 22. rixdaler 16. mariengrosch (84 l. 3 s. 4 d.) de gagné sans compter l'argent qu'on

tirera de la vente des brebis, ni des agneaux dont je n'ai point parlé ici; j'ai voulu prouver ſeulement qu'on n'y perdra rien du côté de la laine.

Quoique cela ſoit connu a pluſieurs, il ſe trouve cependant que cette verité, pour n'avoir pas une ancienneté de cinquante ans chez nous, n'a pas eû le tems de répandre ſa lumiere aux yeux de tout le monde, & qu'au contraire elle a reſté encore dans ſon enfance obſcure & inviſible à la plûpart des Habitans du Royaume de Suéde. La raiſon en eſt l'ignorance de la véritable qualité & de l'utilité de cette ſorte de brebis, & de la maniére de les bien élever & ſoigner. Et cette derniére raiſon a ſouvent jetté de l'ombre ſur des lieux qui commençoient à s'éclairer, d'où il eſt venu que les uns par de fauſſes idées, & les autres par des calculs erronés, ont fait toutes ſortes d'objections contre une ſi utile entrepriſe.

J'alleguerai tous les ſoupçons qu'on ſe forme là-deſſus & toutes les objections qu'on a coûtume de faire, & je les refuterai ſolidement.

Premierement on ſe laiſſe arrêter par une crainte pernicieuſe, en croyant *que l'air & le climat Suédois ſont abſolument contraires à ces animaux ſenſibles, de race Eſpagnole, ou Angloiſe, parceque l'air & la chaleur en Angleterre & en Eſpagne étoient tout autres que dans le froid Royaume de Suéde.* Je reponds à cela : Quant à la chaleur, tous les Bergers ont remarqué qu'elle eſt très-pernicieuſe aux brebis. *Voyez* ci-après, Chap. 3. §. 1.

Les brebis doivent paître dans des prairies où il y a de l'ombre, où l'air eſt plûtôt frais & temperé que trop chaud : voyez la II. Partie, Chap. 2. §. 2. 3. où l'on en donne de bonnes raiſons ; voyez auſſi le §. 2. No. 17. de ce Chapitre, & jugez après cela ſi la Suéde ne poſſéde pas

à l'égard de la chaleur & du climat de plus grands avantages que la chaude Espagne, dont nous savons assés combien il est difficile en comparaison de notre pays, d'y élever des brebis, & à combien d'incommodités les bergers sont exposés pour l'amour de leurs troupeaux dans leurs étés brûlans. Si d'un autre côté on craint le froid rigoureux de nos hyvers, cette crainte tombera lorsque l'expérience nous aura prouvé *que leur espèce de brebis resiste à l'hyver, & que les nôtres au contraire sont emportées par le froid; (voyés le §. 4. de ce chap.) que les brebis grossiéres demandent des étables chaudes, & que la chaleur des étables est au contraire une peste pour l'espèce fine; voyez Art. II. chap. 2. §. 1. & 2.* Le climat d'Angleterre ne différe guéres du nôtre, Ainsi quand le Lecteur poseroit pour fondement de ses soupçons le climat d'Espagne comme étant plus chaud & meilleur

que le nôtre, & qu'il trouve pourtant que le nôtre est plus avantageux aux brebis, nous nous accorderons bientôt du côté de l'Angleterre dont la situation septentrionale approche davantage de notre climat.

En second lieu le Lecteur pourroit craindre que *les preuves alléguées ne soient fondées sur des speculations & de simples conjectures plûtôt que sur l'expérience, parce qu'on objecte généralement que les brebis, quoiqu'elles prosperent en Espagne & en Angleterre, dégénérent pourtant dans notre pays.*

Je ne disconviens point que cela ne puisse quelquefois arriver par-ci par-là dans les Provinces de ce Royaume; mais il n'en faut pas chercher la cause dans la situation du pays, parce que la grossiére espéce du pays peut être changée par le moyen des beliers étrangers, dans une espéce aussi bonne que le belier même, (dont on peut lire Partie 1.

chap. 2. §. 3. & 4.) ce que les bergeries de Mojentrop & de Berga dans la West-Gothie, composées de brebis Suédoises, mettent hors de doute ; mais la dégeneration est causée premierement par le mauvais soin qu'on a des brebis & de leur nourriture, & en second lieu par le manque de beliers suffisans pour le changement. Car en se servant du même belier plus long-tems que pendant trois ans, l'espéce dégénére d'abord. On rémedie visiblement à cet inconvenient en changeant plus souvent de beliers. Si l'on n'observoit pas cela en Espagne & en Angleterre, leur espéce dégénéreroit bien vite. (*b*)

On fait une troisiéme objection qui est *que la propagation de la bonne*

(*b*) Les Anglois n'épargnent point de peine pour conserver leur bonne espéce par de bons beliers. Ils dépensent annuellement quelques mille livres sterling pour la conservation de leurs bergeries, & payent quelquefois un bon belier plus de 100 rixdaler.

eſpéce de brebis eſt empêchée par la mortalité & des maladies générales qui emportent des troupeaux entiers, & que par là on eſt découragé à s'en pourvoir.

Il eſt vrai que cela arrive malheureuſemenr ſouvent : mais nous ſavons par l'expérience qu'excepté les années humides qui y contribuent, la principale cauſe vient de la négligence dans la maniere de les ſoigner. Lorſque par exemple on les mene contre toutes les régles dans la matinée d'un été brûlant ſur la roſée fraiche, & qu'elles y trouvent la mort, on demande avec raiſon ſi c'eſt la nature du lieu qui aura cauſé la mortalité, ou ſi nous ne devons pas plûtôt nous l'attribuer à nous-même?

Pour ce qui regarde les années humides, l'Angleterre en eſt auſſi peu exempte que la Suéde. Au contraire la pluye & l'humidité ſont ſouvent en Angleterre plus fortes,

plus abondantes & durent plus long-tems que dans notre pays. S'ils ne ſavoient par conſéquent comment s'y prendre à l'égard des brebis en pareils cas, ce que nous craignons leur arriveroit bientôt. Eſt-ce que nous ne pouvons pas faire de même? Nous pouvons prévenir, de même que les Anglois, & avec les mêmes préſervatifs, une mortalité générale des brebis, à plus forte raiſon que le terroir Suédois produit toutes les herbes qui ſervent aux Anglois de remédes & de préſervatifs. Les bergeries de Hojentrop & de Berga le confirment aſſés; les bonnes brebis y ont vécu, proſperé, pendant que dans le voiſinage la mortalité a fait de furieux ravages parmi les groſſiéres brebis Suédoiſes.

Quatriémement *on porte contre le terroir Suédois la grave accuſation qu'il n'eſt ni aſſés fertile pour nourrir & faire ſubſiſter les brebis étrangères, parce qu'il paſſe pour être fort maigre.*

Mais que le Lecteur prenne la peine de voir la II. partie, chap. 2. §. 3. & de s'informer sur quelles prairies l'expérience nous a appris en Suéde de faire paître les brebis, & cette fausse opinion se perdra tout de suite.

On fait cinquiémement une objection qui n'a d'autre fondement qu'une imagination outrée, savoir : *que pour faire le Wadhmahl (gros drap) la laine fine est impropre & ne peut servir du tout.*

Je réponds à cela : selon que la laine est filée & le fil plus ou moins gros, on peut fabriquer des étoffes plus ou moins fines, & les amateurs du Wadhmahl y trouveront fort aisément leur compte. Mais comme nous voyons que les paysans se donnent tous les ans plus d'habits de drap, il leur sera plus commode de faire de la laine fine des draps plus fins, puique l'expérience prouve qu'ils sont plus forts que le gros wadhmahl, outre qu'ils sont

auſſi chauds & plus commodes aux payſans & aux ouvriers, qui portent ſouvent au plus fort de l'hyver des habits très-minces à cauſe de la legereté.

On ſe plaint en ſixiéme lieu *que les peaux des brebis Eſpagnoles & Angloiſes, à cauſe de la longueur de la laine & parce que les peaux mêmes ſont trop minces, ne peuvent ſervir pour en faire des peliſſes & des couvertures de lit* (les payſans en Suéde font préparer ces peaux non tonduës, & les font coudre enſemble pour s'en ſervir pendant l'hyver.)

On remédie au premier en mutilant la laine avec les forces, & on prévient le ſecond en ne tenant pas les brebis trop chaudement dans leurs étables pendant l'hyver, parce que cette chaleur rend les peaux trop minces: *voyés part. II. chap. 2. §. 2.*

Septiémement on trouve des gens préoccupés de l'opinion *qu'il*

eſt impoſible aux gens du commun d'apprendre à travailler la fine laine.

On trouve ce ridicule préjugé établi chez nombre de gens; mais on demande par contre, s'il eſt plus impoſſible à nos filles de payſans de s'accoutumer au travail de la laine fine que du fin lin. Nous avons vû par l'expérience que les gens de la campagne en Suéde font non ſeulement du fin lin, mais auſſi que pluſieurs travaillent à des ouvrages fins en tout genre. Il ne reſte donc point de doute qu'on ne les puiſſe accoutumer, ſur-tout dans leur jeuneſſe, à travailler en laine fine. Leurs mains, leurs doigts & leurs bras ne différent pas pour la fineſſe ou la groſſiereté de ceux des étrangers, parmi leſquels les gens du commun ont la conformation auſſi groſſiére que les nôtres & qui cependant ſont plus laborieux, plus aſſidus & plus induſtrieux.

La huitiéme objection eſt ridicule;

on nous veut impoſer la loi *de ne pas troubler l'ordre de la nature, mais de nous contenter de l'eſpèce de brebis que Dieu & la nature nous ont donnée & de laiſſer aux Eſpagnols & aux Anglois les leurs.*

On ne ſe ſouvient pas ici qu'en Eſpagne & en Angleterre on a amelioré les brebis par l'art & le travail, & qu'on a changé leur eſpèce, ce qui eſt clair parce qu'elles degenérent d'abord, pour peu qu'on ſoit négligent à les ſoigner. De plus je ne trouve rien ni dans les loix de la nature & de la raiſon ni dans les loix divines qui nous puiſſe obliger à nous contenter ſi ridiculement. Au contraire le Créateur de la nature a ordonné au genre humain de ſe rendre plus commode & plus utile ce que la nature produit; il nous accorde comme une recompenſe les fruits & les avantages de notre induſtrie & de notre travail, & il ne nous en prive pas pour punir la déſobéiſſance

d'un ſeul. En corrigeant ce que la nature laiſſe corriger, on ne troublera ni ſon cours ni ſes loix, ni ne bleſſera le reſpect dû au Créateur.

En cas que le Lecteur fût inquieté par le doute *par quelles raiſons quelquefois les brebis étrangéres venant d'entrer dans notre pays, ne peuvent ſupporter le changement du climat;* je l'avertis ſincérement que, comme nous l'avons déja dit, le climat n'en eſt pas la cauſe, mais ou les brebis étoient déja attaquées de maladies intérieures avant qu'on les embarquât hors du pays, ou l'on a manqué de les bien ſoigner pendant le voyage, & leur mort dans le pays eſt après cela une ſuite naturelle de cette négligence. En faiſant venir des brebis étrangeres, il faut principalement obſerver ſi à leur arrivée on leur peut offrir la même eſpèce de pâturage à laquelle elles étoient accoûtumées dans leur patrie; c'eſt pourquoi un homme

qui auroit un maigre pâturage, n'osera faire venir des brebis étrangéres qui auront eû un pâturage gras; de même qu'il est toujours préjudiciable de mener dans un paturage gras des brebis étrangéres élevées dans un pâturage maigre. Le manque de cette précaution a souvent causé la mort aux brebis nouvellement arrivées; mais au moins il est certain que les brebis procréées dans le pays de race étrangere s'accoûtument à toute sorte de pâturage, & prospérent au gré & à l'utilité de chaque bon citoyen.

Il est ordinaire aux brebis apportées des pays étrangers d'être attaquées de rhume & de fluxions; c'est pourquoi le possesseur de ces brebis pendant les deux premieres années y doit faire beaucoup d'attion & les faire soigner particuliérement. Chemin faisant, & sur mer, les gens du vaisseau ont coûtume de leur donner de l'eau de vie de France

France ; mais les bergers rejettant ce remède les brebis étant sur terre ferme.

Si le Lecteur trouvoit encore quelqu'autre chose à remarquer ou quelque objection à faire outre celles que nous avons alléguées, je le renvoye aux differens chapitres de cet ouvrage que j'ai arrangé de manière que tous les doutes & toutes les objections qui se pourroient présenter, seront bientôt éclaircis, & que l'utilité & la véritable manière d'élever les brebis seront mises dans un plein jour. C'est pourquoi je l'ai distribué le mieux qu'il m'a été possible, en Chapitres, & en Paragraphes, de sorte qu'en regardant les differens titres & l'inscription de la Partie, du Chap. & du Paragraphe; le Lecteur trouvera d'abord ce dont il demandera à s'instruire.

Selon le jugement de Colerus, le fumier des brebis se trouve en proportion avec d'autre fumier,

comme un verre de vin avec un verre de bierre : car ce fumier eſt le moyen le plus efficace pour remettre en état & pour retablir entierement un champ que le froid & les frimats auront ruiné ; il réchaufe & récrée le terroire humide ; il eſt ſurtout très-propre & très-avantageux aux champs où l'on veut planter du tabac & de la graine de lin ; l'expérience nous a à la fin appris ſon véritable uſage à l'égard de ſa chaleur.

Les expériences alchymiques ont fatigué & caſſé la tête à pluſieurs perſonnes, & il y en a encore un plus grand nombre à qui elles ont miſerablement vuidé la bourſe ; on a hardiment attaqué tous les Elemens pour s'ériger en Créateur. Mais après avoir eſſayé toutes les forces de la nature, toutes les peines ont été juſqu'à préſent inutiles. Nous n'examinerons point ſi ce grand art ſera mis avec le tems dans un plein jour ; que les Alchymiſtes continuent leur travail ſans empêchement ; pour

nous l'étable des brebis ſera notre laboratoire, & leurs pieds d'or deviendront le metal dont par la bénediction Divine nous tirerons tous les jours de l'or pur, ſans avoir beſoin de faire des eſſais incertains & douteux.

§ 2. Des differentes qualités naturelles des Brebis.

Le premier principe de la maniere d'élever les brebis eſt la connoiſſance de leur nature & de leurs qualités, de leurs vertus & de leurs défauts. Toutes nos entrepriſes avec ces animaux ſe fondent ſur cette connoiſſance. Car de même qu'il eſt impoſſible de parvenir à une parfaite connoiſſance de ce qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la ſanté du corps humain, à moins qu'on ne connoiſſe auparavant la conſtruction & l'édifice de ce corps, la circulation du ſang, la conſtitution & le temperament, de même on ne ſera jamais d'heureux progrès

dans la maniere d'élever les brebis ſans connoître à fonds les qualités naturelles des brebis.

Les brebis, comme des animaux apprivoiſés & indiſpenſablement néceſſaires à l'homme, ſont doüées par la nature de qualités qui ſervent pour la commodité & pour la nourriture des hommes, enſorte qu'on peut ſans perte de tems, ſans danger & ſans inquiétude jouir du fruit & du profit qu'elles nous apportent, ſans qu'il nous en coute autre choſe qu'un peu de ſoin & de peine, ce qu'on verra clairement par ce qui ſuit.

1. *Les brebis ſont douce & bonnes.* Elles n'ont ni malice ni méchanceté pour ſe ſouſtraire de l'obéiſſance ni du profit qu'elles nous peuvent apporter.

2. *Ce ſont des animaux ſimples & ſtupides*, enſorte que ſi une ſeule commence à s'égarer, preſque tout le troupeau la ſuit, ſuivant le vers latin.

Raro una errat, raroque revertitur una.

3. *Elles ſont, préférablement à tous*

les autres animaux, d'une vive & forte imagination, ce qu'on peut voir par leur étonnement, leur surprise, leur frayeur. Ces passions sont si fortes en elles que les agneaux s'en ressentent dans le ventre de la mere qui les porte.

4. Elles s'effrayent subitement, & s'effarouchent particulierement des coups de tonnerre; *voyez partie 1. chap. 2. § 5.*

5. Elles sont sans armes, & ne peuvent se défendre en aucune façon sans le berger, elles sont obligées de s'abandonner entierement aux soins des hommes; & quoique plusieurs ayent des cornes, le courage leur manque, & elles ne font d'autre usage de leurs armes que les poltrons n'en font de leurs épées.

6. *Elles sont d'une patience singuliére*: elles ne sont pas si sensibles aux accidens que d'autres animaux; car de quelque maniére qu'on traite une brebis, elle ne s'en embarrasse point; elle se tait, elle est contente

& montre clairement avec quelle résignation dans la volonté de l'homme elle reçoit tout de lui. N'est-il pas juste qu'un animal si doux & si endurant soit traité reciproquement par l'homme avec douceur & avec soin.

7. *Les brebis aiment leurs gardiens & ceux qui les soignent*, elles les suivent & elles obéissent à leur voix. Il faut cependant remarquer que si le berger n'a pas l'œil vigilant, l'une ou l'autre de ses brebis se peut aisément séparer du troupeau, & tomber des hauteurs & des montagnes dans des marais & dans des fossés remplis d'eau ; & quoique d'ailleurs les brebis prennent assés garde à elles en pareil cas, elles ne sauroient se garantir de ces accidens dans les endroits inconnus & écartés, sur-tout si elles ont été effarouchées ; & lorsqu'une fois elles viennent à s'égarer, elles courent toujours en avant, sur-tout quand il fait beaucoup de vent, ou qu'elles

ſe trouvent en pleine campagne, ſur des chemins larges ou le long du rivage de la mer; alors elles vont toujours tout droit contre le vent le plus loin qu'il leur eſt poſſible.

8. *Elles ſont paiſibles* & éloignées de tout ce qu'on appelle féroce & indomptable.

9. *Elles aiment beaucoup la lumiére & le grand jour*, & ne proſpérent pas dans les étables obſcures.

10. *Elles aiment la ſocieté & s'accommodent difficilement de la ſolitude*; tellement que ſouvent la langueur les exténuë & leur fait perdre leurs forces. On dit auſſi que les brebis s'entraiment tellement, que lorſqu'il y en a une qui tombe malade la brebis ſaine reſte auprès d'elle comme pour lui témoigner ſa compaſſion & pour la couvrir de ſon ombre contre la chaleur du Soleil.

11. *Il y a entre la brebis & le loup une grande antipathie*, ou ſecrette inimitié naturelle, enſorte que

quand on attache dans leur étable un morceau de la queuë, de la chair ou des inteſtins du loup, les brebis tombent comme attaquées d'apoplexie : *voyez Wolfg. Franzii Hiſtoria animalium.*

12. *Elles évitent les endroits & paturages marécageux*, ne pouvant ni y bondir, ni s'y vautrer ; *voyez partie* II. *chap.* I. § 3. 4. 5.

13. *Elles peuvent ſe paſſer longtems de l'eau préférablement à tous les autres animaux* ; on leur feroit du tort en les abbreuvant tous les jours ; *voyez partie* II *chap.* I. § 4. & *chap.* 3. § 5. (c)

14. *Elles aiment le ſel*, ce qui contribuë beaucoup à leur ſanté. (d)

15. *Elles ruminent* : c'eſt un ſage arrangement du Créateur, parce

(c) Les brebis peuvent vivre un mois entier ſans eau, ce que l'on a ſçu par differentes expériences faites exprès.

(d) Le ſel deſſéche les humidités, prévient la pourriture intérieure & corrobore les inteſtins.

que par la rumination la nourriture se distribuë & se digére mieux dans l'éstomach, se change en un meilleur chyle, & donne par conséquent une laine plus fine & plus tendre.

16. *Les Agneaux & leurs mères se connoissent d'abord après leur naissance*; de sorte que dans un troupeau de mille brebis, chaque femelle connoîtra & trouvera son agneau, & l'agneau sa mère par le simple bèlement.

17. *La chaleur leur est pernicieuse.* Elles ne sauroient supporter le chaud que d'autres animaux peuvent souffrir, sur-tout dans la canicule, où leur tendre cerveau est bientôt gâté par les rayons brûlans du soleil; *voyez partie II. chap. I. § 2. & 3. item chap. 2. § 2. & chap. 5. §. 4.*

18. *Après les hommes & les chevaux les brebis sont sujettes à plus de maladies*; voyez le chap. 3. de cette partie.

19. *On trouve parmi les brebis plus*

de monstres & d'avortons, ce qui vient de leur imagination trop vive.

20. *Elles sont d'un temperament flegmatique & poreux*; c'est-à-dire qu'elles sont remplies de beaucoup d'humidités & de pores, ce qui occasionne plusieures accidens désagréables & difficiles à guérir; mais comme le sel est d'une grande utilité pour dessecher les humidités superfluës, le Créateur a mis en elles un amour singulier, pour le sel & pour les herbes & plantes amères, & leur a inspiré de la précaution contre la boisson trop abondante & contre les endroits marécageux.

21. *Elles inclinent préferablement à d'autres animaux à l'hydropisie*; ce qu'il faut attribuer à leur temperament flegmatique. *Voyez là-dessus Bodini Theatr. Nat. & Wolfg. Franzii Histor. Animal. item Conradi Gesneri Hist. Animal. p. 783. &c.*

La connoissance de toutes ces qualités, vertus & vices des brebis, pourroit paroître suffisante pour rè-

gler la veritable maniére d'élever les brebis ſans en traiter plus amplement ; étant ſur-tout perſuadé qu'un prudent Œconome ſaura bien de lui-même ce qu'il convient de faire en pluſieurs cas : mais les brebis fines étrangéres auxquelles nous donnons ici proprement notre attention, ayant beſoin d'un plus grand ſoin que celles de l'eſpèce commune, il eſt neceſſaire de s'en procurer une connoiſſance ſuffiſante & ſolide, ſoit par ſa propre expérience, ſoit par la manuduction écrite ou verbale d'autrui.

Il faut remarquer qu'on trouve les cauſes de l'abondance & de la bonté de la laine dans la ſtructure méchanique des brebis, c'eſt-à-dire dans la conſtitution de leur corps, de leurs os, de leurs tendons & de leur ſang, de leur chair & de leur peau. Cette remarque nous fournit une inſtruction non équivoque pour les verités fondamentales de la ſcience du berger. Tel par exemple

pourroit se plaindre de la subtilité & de la sensibilité de ces brebis étrangéres ; mais comme nous voyons que plus l'espéce des brebis est fine, plus leur laine est abondante & belle, nous avons plus de raisons d'applaudir à cet arrangement de la nature & à la sensibilité des brebis, que nous n'en avons d'en murmurer.

La complexion flegmatique ou l'humidité naturelle des brebis contribuë même beaucoup à la finesse & à l'abondance de la laine ; car elle pénétre par les pores jusques dans les racines de la laine & en cause l'abondance ; c'est pourquoi, autant que les humidités superfluës sont pernicieuses, autant sont-elles utiles & nécessaires lorsqu'elles se trouvent dans une quantité proportionnée, de même que d'un autre côté il est dangereux de les dessécher trop. (e) Or l'a-

(e) Lorsque les humidités dessèchent, le sang s'échauffe, ce qui rend la laine trop roide ; car

bondance & le défaut d'humidité des brebis étant également pernicieux, il importe extrêmement de conserver l'humidité des brebis dans une équilibre convenable.

§ 3. *Des differentes espèces connuës de bonnes Brebis.*

Nos fabriques de laine se servent de presque toutes les espèces de laine étrangére. Aussi l'expérience a assés prouvé que toutes sortes de brebis étrangères, tant Européennes qu'Asiatiques, Africaines & Américaines profitent bien chez nous quand elles sont bien soignées; cependant l'avantage qu'elles nous

tous les animaux qui ont le sang chaud & âcre, ont le poil rude. Trop de flegme ou d'humidité produit le même effet; car elle avance trop l'accroissement, comme par exemple la soye de cochon, &c. La brebis merite d'autant plus notre attention qu'elle a de tous tems été regardée comme un animal des plus utiles & capable d'occuper, de nourrir & d'enrichir elle seule les habitans d'un pays. Varron dit que la brebis a été le premier animal que l'homme a jugé digne de sa protection & de ses soins.

apportent, eſt inégal, & dépend de la bonté de l'eſpèce.

La laine Eſpagnole & Angloiſe ſe laiſſe employer & travailler ſur tous les métiers des Fabricans; elle eſt la plus riche, la plus fine, la plus forte & la plus avantageuſe; c'eſt pourquoi nous tâchons de changer nos brebis en cette eſpèce. Nous allons donner une courte repréſentation de toutes les eſpèces de brebis dont nous employons la laine, & nous traiterons de chacune en particulier.

I. Les Eſpèces Européennes.

Les brebis Eiderſtadiennes: celles-ci viennent de la Geeſtlande en Allemagne, profitent bien ſur un terroir gras, & n'ont la laine ni ſi riche ni ſi fine que les Angloiſes. On en éléve auſſi dans nos bergeries en quelques Provinces du Royaume.

Les Angloiſes portent une laine

fine & abondante. Une fémelle de deux ans en donne cinq à ſix livres par an, un belier ſix à huit livres, & un mouton encore davantage, c'eſt-à-dire huit à neuf livres (*f*).

Les brebis Eſpagnoles ont la laine plus fine, mais ordinairement moins abondante que les Angloiſes; auſſi ſont-elles en général moins grandes, quoiqu'on en trouve dans quelques endroits de l'Eſpagne plus grandes & plus riches en laine que les Angloiſes.

Les brebis Françoiſes, approchent

(*f*) Les brebis Angloiſes de Shropshire dans la province de Herefordshire font de la laine la plus fine. Elles ont les jambes courtes & ſont ordinairement marquées de noir au front & ſur la tête. Dans les Provinces de Warwickshire, Leiceſtershire, Buckinghamshire & Lincolnshire, les plus grandes brebis ſont de la plus belle forme & de la plus abondante laine, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi fine que la précedente. Les brebis d'Yorckshire ſont auſſi d'une grandeur conſiderable, mais d'une très-mauvaiſe laine. Celles du pays de Galles ſont les moindres de toutes, mais leur chair a le goût le plus agréable. *Voyez le Berger Anglois de Jacques Serenius.*

beaucoup des Eſpagnoles, mais ne ſont pas tout-à-fait de la même bonté.

Les brebis de la Ruſſie, de la Pologne & de la Tartarie ont la laine meilleure que les brebis communes de l'Allemagne; on ſe ſert chez nous de leur laine pour les fabriques de bas & d'étoffes.

Les brebis de la Friſe Orientale de l'Iſle du Texel, ſont ſi grandes qu'elles portent quatre agneaux à la fois, & chacune donne depuis 10. jusqu'à 16. livres de laine par an. (g)

(g) Les Hollandois ont apporté leur meilleure eſpèce de brebis des Indes Orientales il y a plus de cent ans, & on trouve que moyennant le ſoin qu'on en prend elles réuſſiſſent encore au mieux. L'expérience a montré que tous les animaux qu'on apporte des Indes en Europe, après s'être accoutumés à notre air, ont plus de fécondité que les animaux Européans ce qu'on voit entr'autre par les pigeons orrientaux & les poules d'indes, qui couvent plus ſouvent, quoiqu'elles ſoient obligées pour la plus part de chercher leur nourriture par elles-mêmes.

Cette espèce de brebis Indiennes a été ensuite apportée de la Hollande & de la Flandre en France, & elles n'y perdent rien de leur fécondité, les fémelles mettant régulierement chaque année leurs quatre agneaux à bas. L'agneau d'un belier de Flandre & d'une mère Françoise, ne devient guéres plus grand que la commune espéce en France; ils portent cependant le double de la laine & beaucoup plus fine, quoiqu'ils n'ayent que le même pâturage qu'ont les autres. Il leur suffit de se pourvoir d'un seul belier de Flandre pour tout le troupeau; & on a toujours remarqué que les agneaux imitent constamment la race du mâle, & deviennent beaucoup meilleurs que ceux des pays François. *Voyez le Berger Anglois de Jaq. Serenius, & le Dictionnaire Œconommique de Chomel.*

Les brebis Italiennes sont un mé-

lange de l'espèce Asiatique & Européenne; nous ne nous servons pas de leur laine.

Celles de la Siberie & de l'Ucraine sont les mêmes que celles de la Russie.

II. Les espèces Asiatiques.

Les brebis de Turquie ne sont point en usage dans notre pays aussi peu que leur laine; mais les chévres turques prospérent bien en Suéde, ont le poil fin, dont on file le poil de chameau (ou poil de chévre) ainsi nommé.

On ne se sert pas non plus en Suéde des brébis arabes, quoiqu'elles puissent fort bien prospérer ici. Elles ont des queuës extrèmement grandes, de la longueur de trois aunes d'Allemagne, pésant ordinairement dix, & quelquefois même jusqu'à quarante livres. Elles les traînent après elles dans une machine faite exprès pour cela

allant ſur quatre rouleaux ; *voyez l'Univerſal Lexicon de Ziegler.*

Les queuës d'une eſpèce de ces brebis ont la largeur d'une aune d'Allemagne.

On pourroit élever ici ces brebis avec beaucoup d'avantage ; car la laine de chacune de ces brebis ſe monte ordinairement juſqu'à douze livres, & eſt très-propre à être fabriquée. Mais le préjugé s'étant opposé à l'introduction des brebis Angloiſes & Eſpagnoles moins éloignées de notre pays, combien les gens du commun ne feroient-ils pas étonnés ſi on leur diſoit de faire venir des brebis de l'Arabie ?

Le reſte des brebis Aſiatiques a déja tellement dégéneré il y a mille ans de leur premiere fineſſe par la négligence de ſes habitans, qu'elles ne meritent pas qu'on y faſſe plus d'attention. Cependant les Eſpagnols ont appris l'art d'améliorer leur eſpèce par des brebis fines

Asiatiques, de même que les Anglois se servent de beliers Espagnols pour conserver toujours la bonté de leur espèce. Voyez la remarque de la partie 1. Chap. 2. §. 4. (*h*)

Dans le tems que les arts ne florissoient que chez les Grecs, les Syriens & les Italiens, ces peuples se servoient pour leurs manufactures de laines, d'une quantité considerable de laine Apulienne, Italienne, Greque & Milesienne; mais la laine qui venoit de Tarente, de Canusium & de Laodicée passoit toujours pour la meilleure, comme nous regardons pour être la meilleure celle qui nous vient de l'Espagne; *voyez Columella, lib. VII. cap. 4.*

On raconte qu'en Russie il se trouve une bête sauvage qui pour

[*h*] Cajus Anglicus dit que les brebis Arabes qui furent menées en Angleterre ont appris chemin faisant à manger, poussées par la faim, de la viande & des poissons; voyez Conr. Gesneri Historia Animalium lib. 1. p. 773.

la figure ressemble parfaitement à une brebis ordinaire ayant la couleur blanche, mais point de laine. On prend cet animal en faisant battre la caisse ou les timbales ; aussitôt cette brebis commence à danser & continuë jusqu'à ce qu'elle tombe de lassitude comme en foiblesse ; voyez Cardan, Aldrovandus, & Cour. Gesneri Histor. Animal. de Quadrupedibus.

Pline remarque que dans le Royaume de Pont il y a des brebis dont le lait est aussi noir que de la suye;mais nos Physiciens modernes ne disent rien sur cette anecdote.

En quelques endroits de l'Espagne, ou plutôt dans les Isles de Créte & de la Corse, il est un animal qui habite dans les bois, nommé Musmon par les anciens Grecs, & Musfel par les Allemans; il ressemble à nos brebis, mais il a du poil comme une chévre. Les jeunes que ce musfel procréé avec

une brebis femelle apprivoifée, fe nommoient Umbri chez les anciens. Voyez Beyerlin Theatr. Hum. & Cardan. (*i*)

Dans les Indes & en Afrique il y a des brebis qui ont de la laine comme les dogues Angloifes veluës. *Voyez loc. cit.*

Les brebis Africaines & Americaines ne nous font d'aucune utilité. (*k*)

[*i*] Mufmon eft genus ovis Sylveftris : habent colorem flavum & purpurafcentem ; funt quadricornes ; non lana, fed villo caprino tecta, dit Gefnerus. Il avance au même endroit qu'il y a des brebis qui font amphibie, c'eft-à-dire qu'elles vivent dans l'eau auffi bien que fur le continent.

[*k*] En Amerique il fe trouve des brebis nommées ilama ; elles font de la grandeur d'un âne ont le col long & une boffe fur le dos, la bouche noire à peu près comme les liévres. Il y en a deux efpèces l'une nomméePakos qui a une bonne laine ; l'autre a le poil court & s'appelle Moromoro. On fe fert de cette derniére comme des bœufs & des ânes pour l'agriculture, pour porter des fardeaux, & pour les monter. Dès-que cet animal eft las, il fe jette par terre, & fi quelqu'un le veut faire relever par force, il pouffe contre lui une haleine qui eft infupportable par fa puanteur.

Dans le Bresil il y a des brebis de la grandeur des chevaux, qui ont de grandes cornes & de petites queuës.

Au Perou il y a une espèce d'animaux sauvages qui courent plus vite qu'un levrier. On les prend au lacet; les Espagnols les nomment *wigunna*, & les François *vigogne*. Ils ont la laine fine, dont on peut faire d'aussi beaux chapeaux que de celles des castors. Voyez l'Universal-Lexicon de Giegler, tom. 34. p. 470. *Item*, Jo. Johnston Hist. Animal. de quadruped. p. 68. outre plusieurs autres espèces singulieres & inconnuës de brebis qu'il y allégue; *Item* Beyerlings Theatr. magn. vitæ humanæ.

Les Espagnols soutiennent que les brebis Angloises viennent originairement de leur pays. Les Anglois au contraire prétendent que les brebis Espagnoles viennent de l'Angleterre, à l'occasion d'un pré-

ſent de quelques brebis Angloiſes que leur Roi Edouard IV. doit avoir fait au Roi d'Eſpagne. Les Anglois ſouhaitent fort que ce préſent n'eût jamais été donné.

Parmi les Maures en Afrique, on trouve des brebis qui ont le poil roide comme les chameaux. Elles ont la queuë grande & longue, la tête groſſe, les oreilles pendantes & une criniére qui deſcend beaucoup. La tête & les oreilles ſont toutes noires, le corps, la queuë & les pieds ſont de couleur blanche avec des taches noires.

En Europe les brebis Hollandoiſes & Hongroiſes paſſent pour être les plus grandes.

Ordinairement les plus grandes brebis ſe trouvent dans les pays unis où il n'y a pas beaucoup de montagnes. Dans les contrées monteuſes les brebis ſont petites, maigres & efflanquées. Toutefois la grande eſpèce étant tranſplantée ici, s'y

conserve fort bien, d'où il apert que la nature ne s'est pas astreinte à de certaines régles. Il faut remarquer cependant que si on ne se donne pas de tems en tems de nouveaux beliers pour saillir les brebis, elles dégénérent bientôt ici.

Les brebis Allemandes, Eiderstadiennes, Angloises & Espagnoles sont les plus convenables pour ameliorer nos brebis Suédoises. Les autres espèces ne nous sont pas bien nécessaires.

Pour l'amelioration même, voyez chap. 2. § 4.

§ 4. Des signes & marques des bonnes Brebis.

Quand je parle ici des bonnes brebis & propres à la propagation, j'entends seulement celles que leur bonté & leur utilité nous doit engager à élever dans notre pays, pour ameliorer par là nôtre espèce grossiére.

La *figure exterieure*, la *vivacité* & la *laine*, sont les trois chose auxquelles nous nous arrêterons pour juger de la bonté des brebis, avec quelque difference cependant entre les brebis & les beliers.

Un bon belier doit avoir les signes suivans.

I. *Pour la figure exterieure*, il faut qu'il soit gros & long, & corpulent, fort des os & des membres, le front large & rond, les yeux grands, vifs & rouges, le nez droit & court, les épaules larges. Il faut de plus qu'il ait les pieds forts & la démarche ferme, le col gros, & la queuë grande, longue & garnie de laine. Les beliers Allemands & Eiderstadiens ont tous ces signes, à l'exception des queuës qui ne sont pas si longues.

II. A l'égard de la vivacité. Il faut qu'en saillant il soit agile & empressé, & qu'il se montre jaloux, courageux & belliqueux, de même

que c'eſt un bon ſigne quand il repouſſe les beliers étrangers qui approchent de ſon troupeau. On trouve tout cela dans les beliers Allemands & Eiderſtadiens. Quelques-uns croyent que les beliers Allemands ſont plus chauds en faillant que ceux de l'eſpèce Angloiſe & Eſpagnole ; mais je tiens que c'eſt une ſimple conjecture ; car à proportion que le belier eſt ſoigné & nourri & que ſa ſanté eſt bonne ou mauvaiſe, il ſe montre plus ou moins chaud.

III. *A l'égard de la laine.* Elle doit être douce, longue, fine, épaiſſe & abondante ; ſur-tout elle doit être blanche à cauſe que les agneaux auront ordinairement la même laine qu'aura eû le mâle. Ainſi les beliers d'une autre couleur, par exemple, rouge ou noire, doivent être écartés ou châtrés. Le meilleur eſt de les tuer, afin que leur couleur ne ſoit pas un

objet pernicieux à l'imagination des brebis pleines, & que leurs agneaux ne viennent à avoir la même couleur; voyez le chap. 2. § 2. de cette partie.

Une laine fine & épaiſſe aux parties poſtérieures eſt priſe par les Bergers pour une marque excellente.

Comme il a été remarqué dans le §. précédent, la laine allemande eſt plus groſſe que l'angloiſe; celle-ci n'eſt pas auſſi fine que l'eſpagnole. La laine eiderſtadienne eſt à la verité plus fine que l'allemande; mais elle l'eſt moins que l'angloiſe; & pour la longueur elle n'approche ni de l'allemande, ni de l'angloiſe, ni de l'eſpagnole.

La laine allemande eſt comme de petites boucles de cheveux qu'on auroit friſées avec le manche d'une pipe à fumer.

On reconnoît la bonté d'une mère brebis aux ſignes ſuivants,

I. *La figure extérieure.* Elle doit être grande & longue, pas trop-haute, les pieds courts, (*l*) corpulente & fournie, large au dos, épaiſſe, ronde & forte de reins, la queue groſſe & garnie de laine, le col long, redreſſé & un peu recourbé comme le col d'un cheval, les yeux beaux, vifs & rouges.

II. *La vivacité.* La brebis doit être vive, attentive & agile; car les brebis qui reſtent long-tems ſur une même place du pâturage, ne valent rien; elles ne ſont pas non plus des agneaux auſſi frais que celles qui ſe proménent d'un

[*l*] Les brebis qui ont les pieds trop hauts aiment à courir les champs & quittent volontiers le troupeau; c'eſt pourquoi quelques menagers ne les aiment pas beaucoup; mais ſi avec une eſpèce de brebis qui ſera d'ailleurs bonne, on vouloit regarder de ſi près à toutes les minuties, la bonne eſpèce ne deviendra pas commune chez nous dans deux ou trois ſiècles. Un berger fidéle & vigilant peut contenir ſon troupeau par le moyen des chiens, & comme les brebis aiment la ſocieté, on peut les accoûtumer aiſément à reſter enſemble.

endroit à l'autre en paiſſant, & qui vont quaſi à la piſte avec un déſir violent de quelque choſe. (*m*)

III. *A l'égard de la laine.* La laine de la mère-brebis doit être, de même que celle du belier, fine, épaiſſe, abondante & toute blanche.

De quelque couleur d'ailleurs que la brebis puiſſe être, ſa laine ne différe en aucune façon de celle du belier, ſi ce n'eſt qu'elle eſt moins abondante. Car un belier donnant huit à neuf livres, la brebis ne donnera pas au delà de ſix livres, ce qui eſt cependant conſiderable en comparaiſon de ce que fourniſſent nos brebis Suédoiſes communes.

Outre les ſignes mentionnés il faut encore remarquer que toutes les brebis ont la peau rougeâtre,

(*m*) Les Maquignons en agiſſent de même à l'égard des chevaux. Le deſir d'une herbe toujours nouvelle marque ordinairement que l'animal eſt vif & alerte. La même choſe ſe trouve auſſi dans l'homme ; ceux d'une complexion vive & ſanguine ſont toujours plus curieux & plus inquiets que ceux dont le ſang eſt plus froid & plus épais.

comme ſi elle étoit enduite d'une couleur clair-rouge. On a obſervé que plus l'eſpèce eſt bonne, plus la peau de la brebis eſt rouge. Cette couleur eſt auſſi une marque de la ſanté, comme au contraire la brebis eſt plus malade, à proportion que ſa peau paroît plus blanche & pâle. Il en eſt de même des yeux ; où cependant l'on obſervera que les brebis perdent cette rougeur à meſure qu'elles avancent en âge ; c'eſt pourquoi il faut commencer par reconnoitre leur âge aux dents. Une bonne halaine eſt auſſi une marque indubitable de leur bonté, de même qu'une langue nette & exemte de défauts & de taches.

Les brebis ſont auſſi ordinairement bonnes quand elles ne ſe ſentent pas incommodées & qu'elles ne montrent point d'impatience par les rigueurs du froid. Moins l'eſpèce eſt bonne, moins elles pourront ſupporter le froid ; au contraire plus

l'eſpèce eſt fine, plus elles y réſiſteront long-tems; car la nature les ayant pourvûës d'une laine plus épaiſſe & plus abondante, elle ne laiſſe pas ſi aiſément pénétrer ni agir le froid ſur leurs corps. Si cependant le froid étoit exceſſif, les bonnes brebis s'en reſſentiront auſſi aux pieds & au nez, ce qu'elles font connoître, en mettant par terre les pieds ſous leurs corps, & en cachant le nez dans leur laine; & en ce cas le froid le plus rigoureux ne leur fera rien, mais bien aux brebis Suédoiſes moins garnies de laine. Je m'en ſuis apperçu par des expériences réiterées.

En choiſiſſant en Automne les brebis qu'on veut garder & nourrir pendant l'hyver, j'avertis un chacun de ne point garder trop de brebis graſſes, à moins qu'il n'ait de la nourriture en abondance pour leur conſerver leur graiſſe. Faute de cela, la graiſſe ſe fond & ſe diſ-

ſout en eau, & cauſe l'hydropyſie, la verole, la rogne & autres maladies ; quoiqu'on ne puiſſe nier que les brebis graſſes reſiſtent plus long-tems à la faim que les maigres ; *Voyez là-deſſus le chap. 3. de cette Partie.*

Mais il ne faut point choiſir non plus des brebis extenuées & affamées, car au Printems elles perdent leur laine. Le plus ſûr eſt de choiſir les brebis médiocrement graſſes, charnues & qui ayent la peau & la chair dure & ferme ; auparavant il faut examiner ſi elles ne ſont pas attaquées de mauvaiſes maladies.

Il faut prendre garde à tous ces ſignes en achetant les brebis ; il faut auſſi faire attention à leur âge : car les brebis âgées deviennent bientôt inutiles. Mais particulierement il eſt néceſſaire en achetant des brebis d'examiner ſi elles ont la laine extérieure & groſſe d'hyver ; car ſi cela étoit, je ne conſeillerois

à personne de les acheter, parceque c'est une marque que ces brebis auront été pendant l'hyver dans une étable trop chaude, ce qui est une cause que cette laine d'hyver est provenuë par la trop grande sueur & l'évaporation, & cette évaporation rend les brebis foibles & languissantes; car on a trouvé par des expériences que de telles brebis sont plus sujettes pendant les chaleurs de l'été aux étourdissemens que d'autres qui auront été dans des étables plus froides, & dont les forces naturelles n'auront pas été troublées. Les agneaux procréées par ces brebis énervées, deviennent foibles & incapables à la propagation, parce qu'elles ne sauroient donner de bons agneaux. Ce qu'il y a de plus à dire là-dessus, on le verra dans la partie 2. chap. 2. & 3.

Cette laine exterieure d'hyver ne sauroit être regardée que comme une production non naturelle dont on

ne peut rien faire de bon; & quoique la laine Suédoise d'hyver soit employée à differentes sortes d'ouvrages, on peut facilement s'en passer quand on a de la laine fine car celle-ci apporte le double de profit.

§ 5. *De l'âge des Brebis.*

La brebis ne vit pas ordinairement au de-là de douze ans avec quelque profit. Elle porte encore à la verité dans sa onziéme année & ses agneaux sont encore passablement bons; mais on ne les laisse vivre & saillir communément que jusque dans la huitiéme année. Aussi en général leur plus grand âge est de dix ou onze ans.

Quelques-uns ont la coûtume de nourrir leurs vieilles brebis édentées avec du grüau & de les faire saillir, mais il faut que ce soit par de jeunes beliers, ce qui n'est pas à mepriser: car lus on peut faire

long-tems uſage des brebis, mieux cela eſt; ſur-tout la bonne eſpèce étant encore un peu rare.

Les Bergers diſtinguent les brebis 1. en *brebis* & 2. en *agneaux*. On appelle agneaux les jeunes qui n'ont pas atteint l'âge d'un an; ceux-ci ſont ou des agneaux tendres, ou des antenois, qui ont une année juſte. On les appelle brebis lorſque leur âge eſt d'un an paſſé; & ces derniéres ſont ou des moutons ou des femelles.

Les moutons ſont diviſés en beliers dont on ſe ſert pour faire faillir la brebis, & en moutons proprement dits qui ſont châtrés.

Les femelles ſe diviſent en mères brebis qui ont déja agnelé, & en brebis qui n'ont pas encore porté. (Les Allemans diſtinguent ces derniers par l'adjectif *güſte* ou *gelte güſte-ſchaf*, gelte-ſchaf.)

Il faut qu'un bon ménager faſſe toujours cette diſtinction entre ſes

brebis, afin qu'il ſache à quelle claſſe ſes moutons & ſes brebis apartiennent, afin qu'il puiſſe les empêcher d'être saillies trop tôt & avant l'âge convenable pour cela. Mais comme les agneaux d'un an, lorſqu'ils ſont bien nourris & bien ſoignés, ſont ordinairement auſſi grands que les brebis de deux ou trois ans, il eſt difficile de les bien diſtinguer dans un grand troupeau; c'eſt pourquoi on a coûtume de coudre aux jeunes agneaux une marque à l'oreille, afin qu'étant plus grands on puiſſe les diſtinguer des brebis plus âgées. Quelques-uns leur donnent tous les ans une pareille marque à meſure qu'ils avancent en âge, & ils ont l'avantage de ſavoir par-là leur âge au juſte, & de bien prendre leurs tems pour les faire ſaillir.

Lorſque les brebis auront atteint l'âge de dix-huit mois, c'eſt alors qu'elles ont les forces requiſes pour

être faillies, & on peut leur donner le belier. Il est à remarquer aussi que plus les mères brebis ont de la maturité, plus leurs agneaux deviennent grands. Elles peuvent à la verité agneler dès qu'elles ont atteint l'âge d'un an; mais en ce cas leurs agneaux ne deviendront jamais bien grands; au contraire ils restent petits & foibles.

Dans la cinquiéme année les brebis sont à leur plus fort & à leur meilleur âge, & celui qui ne les fera faillir qu'alors, aura des agneaux plus grands qu'en les y admettant plûtôt. On pourroit donc enfin avoir des brebis d'une grandeur considerable en les faisant faillir si tard (*n*).

Quelques Auteurs nous ont laissé

(*n*) Dans la Geestlande en Allemagne un Gentilhomme avoit des brebis de la grandeur d'un veau d'une année. Il ne les avoit amené à cette grandeur qu'en les faisant faillir tard comme il dit ci-dessus. La nature est comme un fer ardent qui se laisse étendre & retrécir.

certaines marques auxquelles on peut connoître les differens âges des brebis ; mais tous les Bergers conviennent que les marques les plus ſûres & les plus infaillibles ſont celles qu'on trouve dans le livre intitulé : *le Guide fidele des Bergers, Faaraheerdens trogna Wagwiſare au* § 2. deſquelles on ſe ſert auſſi en Angleterre comme des plus certaines. Voici les paroles de l'auteur que je viens de citer.

» On reconnoît l'âge des brebis » à leurs dents qu'elles ont dans la » machoire d'en bas, & dont elles » ruminent à l'exemple des autres » animaux. Lorſque les brebis ont » huit dents pointuës comme celles » des chiens, & point de dents » macheliéres, on peut les regarder » comme étant âgées d'un an ; mais » lorſqu'on trouve ſix dents pointuës » & deux grandes & larges dents » au milieu des ſix autres, il faut » juger qu'elles auront bientôt deux

» ans. Quand on ne trouve que
» quatre dents pointuës & quatre
» larges, on peut croire sûrement
» que la brebis a l'âge de trois ans;
» quand on n'en voit que deux
» pointuës & six grandes & larges,
» la brebis a quatre ans; mais lors-
» que la brebis n'a plus de dents de
» chien du tout, & seulement huit
» larges, elle a cinq ans.

Après ce tems on ne peut plus compter leur âge par leurs dents, si ce n'est qu'on juge par les huit dents mentionnées que la brebis a atteint & même passé la sixiéme année.

Et quoique le traité qui a paru depuis peu sous le titre : *le Berger & Menager Anglois* différe un peu sur ce point, les marques que nous avons aleguées sur la connoissance de l'âge des brebis sont les plus sûres & s'accordent davantage avec l'expérience.

Plus une brebis a de dents ma-

cheliéres, plus elle eſt abondante en laine; mais la chair n'eſt pas d'auſſi bon goût. (*o*)

Les Bergers Allemands diviſent leurs troupeaux en brebis à deux dents, à quatre & à ſix dents. La ſeptiéme année, où les brebis perdent leurs dents, on les traîne aux bancs de bouchers, ce qui eſt à la fin la récompenſe la plus ſûre de tous leurs innoncens ſervices.

Je n'examine point ſi l'hiſtoire s'accorde avec la verité, qui dit que des brebis ayant atteint l'âge de vingt ans, ont joui d'une bonne ſanté, ont porté autant de laine que dans leurs moyennes années, & même qu'elles ont encore agnelé à cet âge. Voyez Jo. Jonſtoni Hiſtor. nat. de Quadrup. p. 61.

(*o*) La chair des agneaux étant plus tendre, eſt plus convenable à ceux qui avec leur travail ménent une vie ſedentaire; ceux au contraire qui ſe donnent beaucoup de mouvement & qui s'occupent à des travaux plus durs & plus difficiles, trouveront la chair de mouton ſalée, & fumée, plus ſaine & plus nourriſſante.

CHAPITRE II.

DE LA CONCEPTION ET DE LA NAISSANCE DES BREBIS.

§ 1. *De l'accouplement & de la grossesse des Brebis.*

UNe brebis porte pendant cinq mois ou 22. semaines tout au plus : ce qui avance ou passe ce terme, est un vice de la nature, & les agneaux sont rarement propres à la propagation.

Le tems de l'accouplement n'est pas ordinairement bien observé; les beliers couvrent les brebis à leur fantaisie, trop tôt ou trop tard, d'où il vient que les étables sont déja au mois de Janvier remplies d'agneaux, au grand détriment des possesseurs par rapport à la nourriture. Pour remedier à cet inconvénient, quelques-uns empêchent

aux beliers cet accouplement prématuré, mais ils se précipitent en ce qu'ils le permettent encore avant la St. Michel. (*a*)

En quelques bergeries on admet les beliers au troupeau quinze jours après la St. Michel, pour couvrir les brebis, afin que les agneaux viennent vers le tems que le soleil entre au signe du belier, & que le froid de l'hyver est moins fort & moins pernicieux ; ce que je recommande à un chacun d'observer ; car on peut juger combien un accouplement prématuré est préjudiciable lorsqu'on fait reflexion qu'on perd par là les avantages d'un accouplement plus tardif, qui sont les suivans.

(*a*) En quelques endroits hors de notre pays on fait couvrir les brebis deux fois par an ; savoir, 1. au mois d'Avril, auquel cas elles agnélent au mois de Septembre ; 2. au mois d'Octobre, & elles mettent bas au Printems au mois de Mars. Cela est assés en usage en France, où il ne faut qu'un seul belier pour cinquante femelles.

I. Que la ſemence du belier qui produit les agneaux, eſt plus mûre & plus efficace, & que par conſéquent les agneaux deviennent plus forts. (*b*) On peut voir cela clairement à l'Automne en établant les brebis où l'on trouve que les agneaux d'une conception plus tardive ſont non ſeulement plus grands, mais auſſi plus ſains que ceux qui ſont venus trop tôt vers le commencement de l'année. Cette expérience eſt diamétralement contraire à ceux qui ſoutiennent que les agneaux tardifs croiſſent plus tard & plus lentement.

II. Le froid de l'hyver eſt alors moindre, comme nous l'avons déja dit, ſi bien qu'il ne ſauroit plus

(*b*) L'abondance de la ſémence contribue beaucoup à la force du fruit ; moins il y a de ſémence, moins elle a de chaleur & de force ; ce qu'on peut voir par l'accouplement précipité ſur-tout aux jours chauds de l'été, où la ſueur & les évacuations fatiguent beaucoup. Tous les Auteurs de l'Hiſtoire naturelle des animaux s'accordent que la brebis conçoit au troiſiéme ou quatriéme coït.

ſi aiſément agir ni pénétrer les corps tendres des agneaux, ſur-tout des Anglois & Eſpagnols qui en périſſent facilement. Voyez § 5. de ce chap.

III. On peut épargner par là beaucoup de nourriture.

IV. Les mères-brebis ne ſont pas ſi long-tems fatiguées & énervées à force de têter.

V. Les agneaux ſont plutôt en état de ſuivre leurs mères au pâturage & de manger l'herbe tendre, ce qui les fait croître beaucoup ; au lieu que la nourriture ſéche les fait grandir plus lentement.

Pour empêcher l'accouplement précipité, les bergers ont coutume de ſéparer vers la fin du mois de Juillet les beliers d'avec le troupeau, & enſuite de les lâcher parmi les femelles au tems convenable. Pendant ce tems il faut nourrir les beliers plus abondamment & les bien ſoigner, afin qu'ils ſoient en état

de s'acquitter mieux de leurs ſervices & que leur ſémence ſoit plus abondante & plus efficace. Mais comme cette ſéparation des beliers pourroit être incommode dans les petits troupeaux, & que ſouvent l'occaſion du pâturage & de la campagne ne le permet point, on peut attacher ſous le ventre du belier un morceau de cuir de la largeur d'une main, & le laiſſer pendre en bas la longueur de deux mains, ce qui l'empêche de ſatisfaire ſes deſirs. On peut auſſi attacher un pareil morceau de cuir ſous la queuë de la femelle; ni l'un ni l'autre n'en ſeront incommodés.

Dans le tems que les brebis portent, il ne faut point leur donner de préſervatifs, parce que ces remédes ſont ou apéritifs, ou abſorbans ou abſterſifs, & au lieu de prévenir la mort & les maladies ne font que cauſer un avortement prématuré, ou tuent le fruit dans

le ventre de la mère à laquelle il en coûte la vie en même tems.

Les remédes aſtringens ne valent rien non plus en pareil cas : car quoiqu'ils ne faſſent pas toujours grand mal à la brebis, elle s'en reſſentira dans le tems qu'elle doit mettre bas ; ſur-tout pour faire ſortir les ſecondines ou l'arriére-faix.

Pendant le tems qu'elles ſont pleines, il faut les garantir ſoigneuſement de toute ſorte de frayeur, pour éviter l'avortement, les monſtres & autres mauvaiſes ſuites d'une imagination troublée ; voyez là-deſſus le § ſuivant (*c*).

(*c*) Il arrive ſouvent que les chiens s'accouplent avec les brebis, les chévres & les cochons ; on a trouvé des brebis qui ont mis au monde des monſtres, moitié chien, moitié brebis, ayant quelquefois la tête, quelquefois les pieds d'un chien, &c. Si cela vient de leur imagination ou de l'accouplement non naturel, c'eſt ce que nous laiſſons à la déciſion des Phyſiciens. Voyez Aldrovandus in Hiſtoria monſtrorum. *Item* Stengel de monſtris & monſtroſis.

Quelques-uns ont la coutume de ſurprendre les brebis pleines par des fantômes blancs plantés dans les pâturages ou dans l'étable, afin que les agneaux en deviennent blancs. La ſurpriſe de la brebis émeut l'imagination qui communique ſon reſſentiment au fruit. Mais il faut ſe ſervir de ces moyens de ſurpriſe avec beaucoup de précaution; ſans quoi les brebis mettront bas avant le terme. (*d*)

Le tonnerre eſt très-préjudiciable aux brebis pleines, car la crainte leur fait mettre bas avant le tems. Dans notre patrie nous n'avons à la verité point de tonnerre entre les mois de Septembre & de Mars: mais le bruit du canon, &c. les met dans le même danger. (*e*)

(*d*) On a coutume dans quelques pays étrangers de ſuſpendre dans l'étable de la groſſe toile blanche qui étant continuellement agitée occupe la ſurpriſe des brebis.

(*e*) Nous avons en Suéde de grands avantages ſur les pays meridionaux, que nous ne pourrions

L'on

L'on croit que le changement d'eau cause aux brebis pleines des agneaux marquetés, dont nous parlerons plus bas en son endroit. *Voyez Varro de rebus rusticis, cap. 2. lib. 2. item Jonstoni Hist. Animal. p. 62.*

Le meilleur est à mon sens d'abbreuver les brebis dans des abbreuvoirs avec la même eau qu'on leur a déja donné, & d'en faire le commencement après le premier accouplement, en mettant quelque chose de blanc dans les abbreuvoirs

payer avec tout l'or, tous les bijoux & perles précieuses du Grand Mogol, & ces avantages sont préférables aux richesses & à la fertilité d'autres pays. Car la plupart des dons de la nature sont quasi concentrés dans notre pays septentrional. L'air mal sain, la chaleur étouffante, les serpens vénîmeux, les deserts affreux, les tremblemens de terre les orages, les, sauterelles, la grêle qui couvre quelquefois plusieurs lieues de pays; les coups de tonnerre affreux, tout cela sont des choses presqu'incroyables pour nous. Malgré toutes ces calamités les habitans de ces pays-là travaillent avec beaucoup de peine & d'industrie pour rétablir ce que la nature même a ravagé.

pour occuper leur imagination, (*f*) ce que j'ai entendu des gens qui ont employé ce moyen avec ſuccès.

L'a pluye & le vent de ſud fatiguent & laſſent les brebis ſous plein ciel; elles s'en reſſentent même un peu dans l'étable, parce que le vent de ſud améne beaucoup de vapeurs épaiſſes & de particules d'air péſantes qui pénétrent par la peau poreuſe des brebis juſques dans le ſang. C'eſt pourquoi les Bergers Allemands, ſelon le précepte de Conrad Hereſbach, ne font jamais ſortir leurs brebis de l'étable, pendant que ce vent donne, ou qu'il améne de la pluye, à moins qu'ils ne les ayent auparavant enfumé avec des branches de geniévre & des haillons de laine. (*g*)

(*f*) Un Comte de Sileſie faiſoit toujours abbreuver ſes brebis dans des abbreuvoirs de marbre blanc, ce qui fit qu'aucun de ſes agneaux n'eut d'autre couleur, mais devinrent tous blancs.

(*g*) Le meilleur & le plus ſûr eſt de faire ſaillir les brebis dans l'étable; car alors on peut

Si on obſervoit quelque pareſſe de la part du belier, on peut lui donner deux jours avant qu'il couvre la brebis, un chapeau plein d'avoine & une livre de graine de chanvre; on donnera à la femelle un peu de ſel le même jour qu'on la fera couvrir; cela aide à la conception. Quelques-uns leur donnent trente-ſix grains d'antimoine dans un verre d'eau piere qu'on leur fait avaler à la fois & au plus vite. *Voyez loc. cit.*

Peu à peu on peut faire entrer les beliers les uns après les autres pour

choiſir le tems comme on veut; dès qu'elles ſont couvertes, on ſépare les beliers. De cette maniére les femelles conçoivent mieux, & ne ſont pas pourſuivies par les mâles. Pour avoir des agneaux de quelle eſpèce on veut mâle ou femelle, quelques-uns ont coutume d'obſerver le vent, car ils ſont dans l'opionion que les mâles ſont engendrés pendant le vent du Nord, & les femelles pendant le vent du Sud; comme auſſi que ſi le teſticule droit du belierqui couvre la brebis, eſt lié, on aura un mâle, & qu'en liant le gauche on aura une femelle; mais tout cela eſt ſans fondement & peut ſe rencontrer quelquefois par hazard. *Voyez Chomel, Dictionn. Oeconomique*

voir ſi l'une ou l'autre brebis ne s'eſt souſtraite de l'accouplement, afin qu'en ce cas une telle femelle ſoit couverte auſſi.

Lorſqu'une brebis eſt trop pareſſeuſe à ſe laiſſer couvrir, on excite ſes deſirs par l'odorat des teſticules ſalés d'un taureau, ou on lui fait manger du ſel, ou du pain dont on a tiré l'huile de lin.

§ 2. *Des Agneaux dans le ventre de leur mère.*

Notre but n'eſt point ici de parler anatomie; cela ſe pourra une autrefois; la choſe ſeroit néceſſaire & d'une grande utilité. En attendant nous ne toucherons que ce qui a rapport à la maniére d'élever les brebis, & ce qui pourra nous y donner quelque lumiére.

Ordinairement les brebis ne portent qu'un agneau, quelquefois deux ou trois tout au plus. Et quoi-

qu'il arrive de tems en tems qu'une brebis Angloise ou Espagnole en porte quatre ou cinq, c'est plutôt un défaut qu'une vertu.

Les agneaux se ressentent déja à l'exemple des enfans dans le ventre de leur mere de l'imagination de la leur, soit de surprise ou de peur subite, & ils en apportent les marques en naissant. Le Patriarche Jacob savoit bien cela en faisant le traité avec son Beau-Pere. Les brebis pleines surprises des batons bigarés qu'il avoit mis dans leurs abbreuvoirs, ne mirent au monde que des agneaux marquetés.

La couleur rouge, noire, blanche & cendrée fait un effet singulier sur les brebis, étant ou surprises ou effrayées de ces couleurs; la noire sur-tout leur fait beaucoup d'impression. (*h*)

(*h*) Il y a eu quelquefois des agneaux tout noirs quoique nés de père & mère tout blancs sans autre melange. Parmi la laine rouge &

La laine blanche est préférable à toute autre, parce qu'elle prend mieux toutes sortes de couleurs qu'on lui veut donner, ce que l'autre ne fait point. C'est pourquoi on tâche toujours d'élever des brebis blanches, & qu'on cherche à prévenir dans les bergeries tout ce qui peut causer de la surprise aux brebis sur les couleurs ; mais il n'est guére possible de prévenir ces inconveniens tout-à-fait : car des pierres, des troncs d'arbre, des racines pourries, les loups, les chiens, les hommes mêmes & les maisons peuvent devenir des objets dont leur stupide cerveau est ému & troublé.

Les incendies font beaucoup d'impression sur les agneaux dans le ventre de leur mère, & on a des exemples que cela a souvent produit des agneaux rougeâtres. Lorsqu'on

grise il y a toujours des poils blancs ; les agneaux rouges deviennent tout blancs avec le tems.

effraye ou pourſuit avec une lumiére, une torche ou tiſon ardent une brebis pleine peu de tems après ſa conception, non ſeulement l'agneau aura une laine rouge, mais il paroîtra même dans la peau des marques de feu, ce que l'expérience a prouvé par pluſieurs exemples. (*i*)

Les cauſes qui font mourir les agneaux dans le ventre de leur mère ſont,

1. Une peur ſubite des mères.
2. Un mouvement trop fort.
3. Une chaleur immodérée pendant l'hyver dans l'étable: à ne regarder que la derniere raiſon,

(*i*) Il faut qu'à cauſe de cela le maître d'une bergerie donne ſes ordres pour que perſonne n'aille aux brebis avec de la lumiére ou avec du feu. Les Phyciſiens ont remarqué à l'égard de la couleur des brebis, que les brebis Allemandes ſont blanches pour la plûpart, quelquefois brunes & marquetées; les Suédoiſes blanches, griſes, noires & quelquefois marquetées: en Eſpagne & autres endroits noires pour la plûpart; aux Alpes pour la plûpart griſes; en Aſie rouges, & en quelques endroits de l'Ecoſſe jaunes.

la chose paroît fort naturelle : car les mères étant fatiguées par trop de sueur, ce qui doit contribuer à la nourriture de leur fruit, s'évapore : pour prévenir cet accident, voyez II. partie, chap. 2. § 2.

Un grand froid peut faire le même effet ; c'est pourquoi il faut prendre garde que le froid ne pénétre pas jusques dans l'étable, ni qu'on n'en fasse sortir les brebis pendant l'hyver.

Les causes des monstres sont, comme nous avons déja remarqué, 1. Une forte imagination, qui dans les brebis, de même qu'il arrive aux femmes, rend le fruit imparfait & difforme. 2. Toutes sortes de fautes qui auront été commises à l'accouplement & à la conception, comme par exemple d'avoir fait saillir trop ou trop peu, le trop du trop peu d'ardeur du belier ou de la femelle, ou l'indolence & la paresse de part & d'autre, en partie aussi lorsque la femelle n'aura pas

bien retenu la sémence ; *Voyez Aldrovandus in Histor. monstror. item Bodini l. 1. p. 32. Theatr. nat.*

§ 3. *Des Beliers.*

Quoique nous ayons déja parlé au § 4. du chapitre précédent des signes d'un bon belier, il se présente encore quelque chose ici que nous ne saurions omettre.

Les bergers divisent les moutons, comme il est dit au § 5. du chapitre précédent, en beliers & en moutons proprement dits. Les beliers (*k*) servent pour l'accouplement. Un belier peut servir 15. femelles ; quelques-uns lui en donnent vingt ;

(*k*) En Allemagne on nomme aussi le belier *le mouton conducteur* parce qu'il aime à se trouver à la tête du troupeau, & à le mener. C'est ordinairement le belier le plus grand & le plus fort du troupeau qui s'arroge cet honneur, & qui repousse les plus jeunes & les plus foibles qui osent s'avancer trop ; les beliers qui tiennent cette conduite, sont les plus propres pour l'accouplement ; *voyez Cour. Gesneri Histor. de Quadrupedibus.*

mais c'en eſt trop : car plus il a de brebis à couvrir, plus il eſt fatigué, parceque l'évacuation qui ſe fait par l'accouplement, énerve tous les animaux en les privant des eſprits vitaux. Au contraire quand il n'a à ſervir qu'un nombre raiſonnable, il s'en acquitte avec une ardeur & un effet égal, & les agneaux en deviennent plus ſains, plus forts & plus vifs.

On croit que les mères brebis qui auront été couvertes par des beliers ſans cornes, agnélent plus aiſément, & que ces beliers ſont meilleurs & plus forts, parce qu'on prétend qu'il ſe perd beaucoup de force inutilement dans les cornes ; mais on fait le contraire ; car les beliers Eſpagnols cornus ſont en effet les meilleurs & les plus forts ; *voyez Chomel Dict. Œcon. p.* 130. (*l*)

(*l*) Lorſqu'il nâquit au fameux Periclès un agneau mâle avec une ſeule corne au milieu du frond, pareille à celle de la licorne, les Savans

Tel qu'eſt le belier, tels ſeront les agneaux, pour l'eſpèce, la couleur la ſanté & les maladies.

Il faut examiner ſi la langue du belier eſt ſans tache, avant de le choiſir & de l'admettre à ſaillir la brebis; car la langue marque s'il eſt malade ou s'il ſe porte bien; ſi elle a des taches, les agneaux auront la laine de couleur diverſe. *Voyez Geſneri Hiſt. Animal. page* 778.

de ce tems le regardérent comme un prodige; mais Anaxagore s'en moqua, & dit que les ventricules du cerveau n'étoient pas ſéparés, & que le cerveau de l'agneau étoit une maſſe confuſe, & tellement brouillée qu'elle n'avoit pû produire qu'une ſeule còrne; il prouva ſon opinion par l'ouverture de la tête, où le cerveau ſe trouva brouillé enſemble. On croit que les cornes proviennent des humidités du cerveau, & qu'elles ôtent par conſéquent beaucoup de force; d'autres au contraire ſoutiennent que les beliers cornus ſont les meilleurs & les plus forts; parce qu'ils ont ordinairement plus de laine, qu'ils ſupportent mieux les vents & les orages, & qu' is ont avec cela plus de chaleur que les autres. *Voyez Colerus ſur la brebis.*

On dit que l'élephant a tellement peur d'un belier cornu, qu'à ſon aſpect il perd toute ſa colére.

Souvent on y trouve des hydatides ou des petites cloches d'eau qui marquent une abondance d'humidités dans le corps ; en ce cas il faut bien se garder de l'admettre parmi les femelles, à moins qu'on ne le fasse châtrer ; ou évacuer ces humidités par des remedes convenables.

L'haleine du belier est aussi une marque de santé ou de maladie. Si elle est âpre & puante, il ne convient pas de lui permettre l'accouplement, avant qu'il ne soit guéri ; autrement la chaleur auroit non seulement de mauvaises suites, mais les agneaux mêmes ne vaudront rien. Ils héritent les maladies, sur-tout celles qui ont leur siége dans les poumons, comme les enfans héritent celle de leurs père & mère.

Il arrive quelquefois que le belier devient méchant & féroce, cela vient en partie de ce qu'en jouant avec lui on l'accoutume à se servir

de ses défenses & à faire usage de ses cornes, en partie aussi de trop de chaleur dans le sang. On remédie au premier en le laissant en repos sans l'agacer, & au second par la saignée, n'importe de quelle veine, pourvû qu'on lui tire du sang. (*m*) *Voyez Jonstoni Histor. Animal. p. 63. & Conradi Gesneri Hist. Animal. de ovibus, p 780.*

(*m*) Pline donne le conseil l. 8. chap. 47. de lui faire faire un petit trou à travers les deux cornes près de la tête, ce qui doit lui faire passer sa férocité. On dit qu'en Hongrie les femelles ont des cornes, de même que les beliers, & qu'en Afrique les agneaux de l'un & l'autre sexe naissent avec des cornes. Nos beliers de la Gothlandie ont communément quatre cornes, deux de chaque côté. Gesnerus parle de brebis d'Italie qui ont quatre à six cornes, mais qui sont foibles, & portent mauvaise laine. En Islande les brebis ont quatre à huit cornes, aulieu que tous leurs autres animaux sont entiérement dépourvus de cet ornement de tête. Ces brebis Islandiennes entrent rarement dans la maison; c'est pourquoi elles sont souvent ensévelies dans la neige. Alors elles s'assemblent en troupeau, si bien que leur chaleur fait fondre la neige, & envoye une fumée dans l'air comme celle d'une cheminée, qui étant apperçuë, même au loin, par les

§ 4. *Du changement des brebis en une espèce meilleure.*

L'espèce grossiére de brebis peut être ameliorée & changée en une espèce plus fine, ensorte que les agneaux d'une brebis grossiére auront la laine plus belle que leurs mères. Cela va même jusques là, que l'espèce Suédoise peut être changée en espèce Espagnole & Angloise, & que les brebis seront non seulement de bonté égale, mais elles seront quasi naturalisées & comme incorporées à notre climat. (*n*)

habitans, leur sert de signes, & les fait accourir au secours de leur troupeau caché. En Russie il y a dit-on, sur les confins de la Tartarie des brebis sauvages, dans de grands deserts, ayant des cornes annelées. Ces brebis sont petites, ont les pieds courts, & courent avec une extrême vitesse.

(*n*) En Angleterre on se procure des beliers Espagnols, pour conserver les brebis, par un changement continuel, dans la même bonté. Nous avons là-dessus l'instruction suivante de Mr Chomel, dont je mettrai ici les paroles.

Tout dépend principalement du belier. Son eſpèce décide de celle de tous les agneaux. On peut ne

Un de leurs Rois ſage & politique, *dit-il en parlant des brebis d'Angleterre*, s'aviſa que le Roi de Caſtille avoit tiré une race de brebis de Barbarie, qui donnoit deux à trois fois plus de lait & de fromage que celle d'Eſpagne, & deux à trois fois plus de laine & plus fine, & que cela avoit enrichi ſon peuple, principalement dans le pays de Segovie, dont nous viennent encore tous les jours ces laines fines qu'on appelle laines de Segovie.

Ce Roi d'Angleterre, ſage & charitable, qui cherchoit à s'enrichir en enrichiſſant ſon peuple, envoya un Ambaſſadeur exprès au Roi de Caſtille avec de grands préſens, pour avoir la liberté d'acheter trois mille brebis dans ſon Royaume, de cette race de Barbarie; il les obtint & les fit amener en Angleterre.

Pour en faire l'établiſſement, le maintenir, & l'augmenter, il compoſa une direction qui ſubſiſte encore, pour le maintien des manufactures de laine: cette direction envoya deux de ces brebis avec un belier de même race, dans les Paroiſſes où les pâturages ſont les meilleurs, avec défenſes d'en tuer de ladite race, ni d'en châtrer pendant ſept années.

On donna la garde de ces deux brebis & du belier à quelque Gentilhomme, ou Coq de Paroiſſe, qu'on exempta de la taille comme le Roi a exempté les gardiens des étalons dans les marais deſſéchés de Poitou, l'an 1675.

pas faire beaucoup d'attention aux mères, ni les regarder comme la cause particuliére de la bonté & de la finesse des agneaux, ou de leur grossiereté. Si le belier est d'une bonne espèce les agneaux le seront également; S'il ne vaut rien, les agneaux ne vaudront rien non plus. C'est pourquoi il se rencontre souvent que dans les bonnes bergeries où il sera entré des beliers de mauvaise espèce, beaucoup de meres de bonne espèce mettent bas des agneaux dégénerés qui doivent être tués ou châtrés si ce sont des males. Les femelles peuvent

Outre cela le belier Espagnol servoit un troupeau de cinquante brebis communes, dont les agneaux tenoient de la race & fécondité du pere, à un tiers près. Par ce moyen dès la premiere année il y eut quantité de bâtards Espagnols dont les beliers communiquoient leur fécondité aux brebis communes, ce qu'on voit encore en Angleterre à present; car y il y en a de trois espèces, les communes du pays sont fort petites, les bâtardes sont médiocres, & la race Espagnole fort belles Voyez Chomel Dict Œcon. p. 132.

ſuivre le troupeau pour être ſaillies par de bons beliers, & leur fruit ſera ordinairement égal en bonté au pere.

L'amelioration des brebis ſe fait de la maniére ſuivante : on choiſit quinze femelles Suédoiſes de l'âge de dix-huit mois juſqu'à huit ans, & on leur donne pour les couvrir un bon belier étranger de l'eſpéce dont on veut avoir des agneaux (o). On nomme la race que produit ce premier accouplement, *la premiére génération*; on garde tous les agneaux femelles pour la propagation; mais pour les agneaux males, on les fait châtrer, ou tuer ou vendre avec les groſſiéres méres Suédoiſes.

Lorſque les agneaux femelles de la premiére génération auront atteint

(o) Il eſt proprement queſtion ici de l'eſpèce Angloiſe & Eſpagnole; on en agit de la maniére ſuſdite dans les bergeries de pluſieurs endroits de la Suéde, & la troiſiéme génération acquiert une bonté égale en toute à celle des brebis nées en Angleterre & en Eſpagne.

l'âge de dix huit mois, on les fait ſaillir par un bon belier qui ne doit pas être d'une eſpèce moindre, mais plûtôt meilleure, que le pere de ces femelles. Ce que cela produit eſt nommé la *ſeconde géneration*.

On continue à en agir comme de celles de la premiere; c'eſt-à-dire qu'on ôte les mâles, & qu'on garde toutes les femelles, qu'on fait couvrir au bout de dix-huit mois par un bon belier. Les jeunes qui en proviennent, ſont nommées la *troiſiéme géneration*, qui ſera d'une bonté égale à celle du belier. Et de cette façon les groſſes brebis Suédoiſes ſont changées en trois génerations en l'eſpèce Angloiſe ou Eſpagnole.

Quand on a des meres Allemandes, il ne faut que deux générations pour les amener à l'eſpèce Eſpagnole & Angloiſe; & avec des meres Angloiſes la premiere géneration peut déja devenir entiérement égale à l'eſpèce Eſpagnole.

Dans cette amélioration des brebis je conſeillerai d'obſerver exactement ce qui ſuit.

I. Qu'on ne donne le belier aux brebis que bien tard dans l'automne.

II. Qu'on ne faſſe pas couvrir les femelles avant l'âge de dix-huit mois accomplis. On a remarqué que les beliers aiment les vieilles brebis plus que les jeunes. *Voyez Plinii Hiſt. nat. l. 8. cap. 8. & Jonſton Hiſtor. nat. de Quadruped. p. 62.*

III. Qu'on ne ſe ſerve pas du même belier plus long-tems que trois ans ; mais qu'au contraire on ſe pourvoye d'un autre pour chaque accouplement s'il eſt poſſible.

IV. Qu'au ſecond & troiſiéme accouplement on ne ſe ſerve pas d'un belier moindre pour la grandeur & pour l'eſpèce que la premiere fois.

V. Que le belier ne ſoit pas au-deſſous de dix-huit mois, & qu'il n'ait pas au de-là de ſix ou ſept ans.

En observant ces cinq régles ; un bon pere de famille verra dans l'espace de six ans, à sa satisfaction, l'accomplissement de ce qu'il souhaite. En négligeant au contraire un seul de ces points, l'amélioration ira mal, la race sera chaque fois moindre, & la troisiéme generation ne portera pas autanr de laine que lorsqu'on aura bien observé ces régles de la maniere prescrite.

Mais ce n'est pas assés d'apporter beaucoup de soins & d'attention à l'amélioration des brebis ; il faut bien prendre garde aussi qu'elles ne dégénérent derechef, & qu'on ne se confirme dans le préjugé que les bonnes brebis ne prospérent pas chez nous.

C'est pourquoi je crois qu'il est nécessaire de parler d'abord des causes pourquoi les brebis dégénerent & pourquoi elles retombent dans leur ancienne espèce grossiére; après cela nous parlerons des mo-

yens de l'empêcher. Les causes sont que ;

I. Les brebis dégénérent en se servant des mêmes beliers pendant plus de trois ans.

II. En donnant aux brebis de la troisiéme, quatriéme & cinquiéme génération, des beliers d'une génération précédente, par exemple en donnant à une femelle de la troisiéme génération, un belier de la seconde, & ainsi du reste.

III. Elles dégénérent aussi par un accouplement trop prématuré.

IV. Par la négligence à les soigner, sur-tout en les tenant trop chaudement pendant l'hyver dans les étables, & en les laissant trop pâturer en été sur des bruyéres séches & arides.

Pour conserver donc l'espéce bonne, il faut,

I. Changer souvent de belier, & se servir rarement du même pour l'accouplement pendant plus de

trois ans dans le même troupeau ; il faut au contraire se pouvoir d'un autre d'un troupeau étranger, & par contre employer le premier dans un autre troupeau, où il pourra s'acquitter de ses services avec une égale utilité.

II. Il faut prendre pour l'accouplement, des beliers qui soient au moins de la même génération que la femelle. Il vaut mieux cependant que le belier ait une génération de plus que la femelle, c'est-à-dire que pour une femelle de la troisiéme génération il y ait un belier de la quatriéme, pour une femelle de la quatriéme un belier de la cinquiéme, auquel cas les agneaux non seulement seront grands, mais conserveront toujours l'espèce fine.

III. Ne faire jamais saillir la brebis, à moins que la femelle n'ait atteint, comme nous avons dit, l'âge de dix-huit mois, & le belier également. Mais comme cela pourra aller trop

lentement au gré du payſan, il peut ſe procurer des beliers de la quatriéme ou cinquiéme génération, & en faire couvrir des femelles d'un an, auquel cas on réuſſira de même ſur-tout ſi le belier eſt grand, bien ſoigné & bien nourri.

IV. Il ne faut pas être négligent ni pareſſeux à les bien ſoigner.

La peine que l'on ſe donne pour les brebis, eſt ſi richement récompenſée qu'il ne faut pas la compter en comparaiſon de l'utilité.

Si nous obſervons tout cela auſſi bien que les étrangers, nous participerons par l'aide de Dieu à leur gain, qui eſt ſi conſidérable. Il n'y a abſolument pas d'autre moyen pour améliorer les brebis & pour conſerver la bonne eſpèce (*p*).

(p) Mais où les payſans prendront-ils des beliers? D'en acheter? c'eſt trop cher; d'en emprunter? l'occaſion eſt rare; au moins entre cent qui en demandent inutilement, il n'y aura qu'un ſeul à qui on accordera ſa demande. Ne pourroit-on pas lever cette difficulté en ſoutenant

§ 5. *De la maniere de faire agneler les Brebis.*

Il faut avoir un œil vigilant sur les brebis vers le tems qu'elles commencent à agneler. Ce sont des animaux foibles, elles demandent du soin & de la précaution, sans quoi elles peuvent aisément être endommagée en mettant bas leurs agneaux.

Si on s'apperçoit que la brebis a de la difficulté à agneler, on la secourt, en lui donnant du pouliot & de la manthe en poudre, ou le suc de l'un & de l'autre mêlé dans de la bierre forte. (q) Ce remède non

quelques-uns pour l'établissement de bonnes bergeries, par des deniers publics; contre une obligation d'en vendre un certain nombre de beliers au même prix que ceux du pays, ou de les troquer contre notre espéce grossiere?

(q) On donne à la brebis une petite cueillerée de la poudre susdite dans une chopine de bierre; ou l'on prend une poignée de pouliot & autant de menthe (sauvage ou non) que l'on fait bouillir dans deux chopines de bierre forte à consomption de la moitié, que l'on donne tiéde à la brebis. Le meilleur est de tenir cette boisson toujours prête vers ce tems-là.

non ſeulement facilite le travail, mais auſſi fait ſortir l'arriére-faix (*r*).

Lorſque la brebis met bas deux agneaux, il faut lui en ôter un, & le donner à une autre mere qui aura perdu le ſien par la mort ou par un autre accident (*s*). Si elle ne vouloit pas l'accepter, on prend la peau de l'agneau mort, ſi elle eſt encore fraîche & humide, on en enveloppe l'agneau qu'on veut lui donner, & on le laiſſe pendant la nuit. Après cela on lui ôte cette

(*r*) Il arrive ſouvent que l'arriére-faix ne ſe délivrant point, pourrit juſques dans le corps, ce qui coute la vie à la brebis.

(*s*) Les brebis ſont des animaux très-féconds, & tant qu'elles ſont en âge de porter, elles donnent au moins un agneau tous les ans. Chez les Hébreux elles portoient ordinairement deux fois par an, c'eſt pourquoi ils faiſoient une difference entre les agneaux du printems & ceux de l'automne, Geneſ. 30. 42. Mr de Hohberg dans ſon livre *Georgica curioſa*, aſſûre que cela arrive auſſi dans les Duchés de Juliers & de Cleves, & que quelquefois 5. brebis y ont donné 25. agneaux dans un an, ayant agnelé deux fois, & porté deux ou trois agneaux chacune.

peau, & la mere prendra l'agneau pour le ſien propre, parce qu'elle en ſentira l'odeur.

Une brebis qui a des jumeaux, n'aime pas à laiſſer téter un ſeul. C'eſt par cette raiſon que quelques-uns ont crû qu'il failloit laiſſer à la brebis ſes deux agneaux. Ils prétendent que les événemens & l'ordre de la nature ont leurs raiſons ſuffiſantes, & que la perte de l'un des deux agneaux ſeroit préjudiciable à la mere. Mais comme l'expérience nous a enſeigné le contraire, nous ne nous laiſſerons pas retenir par de vaines conſiderations. On a remarqué en effet que les brebis qui ont tété deux agneaux, ſont devenues plus maigres que celles qui n'ont nourri qu'un ſeul de leurs jumeaux. Il faut cependant admirer comment cet amour de la mere, également partagé entre les deux agneaux, ne veut pas permettre à l'un de jouir d'un plus

grand avantage que l'autre. Ne diroit-on pas que la nature a voulu marquer par cet instinct secret que son intention est que l'un ne prive pas l'autre de sa portion de nourriture? Ces sages & secrets arrangemens que nous rencontrons partout dans la Physique, & sur-tout dans le regne animal, meritent assurément toute notre attention.

Les brebis Angloises & Espagnoles qui ont agnelé pendant une saison froide, ne peuvent pas suffisamment lécher leurs jeunes; c'est pourquoi il faut les essuyer avec du foin ou avec un linge, prendre du lait de vache tiéde dans la bouche, & le seringuer dans celle des agneaux; cela soulage leur foiblesse & fortifie leur tendre cerveau.

Il faut avoir une attention particuliére de celles qui auront agnelé pour la premiére fois. Ordinairement elles se soucient fort peu de leurs agneaux, dès-qu'elles se trouvent

avec d'autres brebis, repoussant leurs jeunes, & ne les léchant pas assés. C'est pourquoi il faut les séparer du troupeau, & les laisser agneler toutes seules, auquel cas elles auront beaucoup de soin & d'amour pour leurs agneaux. Mais pour les accoûtumer davantage à lécher à l'avenir, on répand un peu de sel pilé sur l'agneau, ce qui porte la mére à avoir plus de soin de son tendre fruit. On en peut agir de même à l'égard des veaux.

On trouve souvent des agneaux qui ne savent pas téter d'eux mêmes; il faut en ce cas que le berger ou la servante leur en montre le chemin; mais dès-que l'agneau l'aura appris, il n'y faut plus toucher. L'instinct naturel, quoiqu'un peu égaré d'abord, se retrouve toujours, pourvu qu'on l'aide en quelque façon.

Les agneaux sont souvent incommodés de la diarrhée, ce qui

vient du premier lait, que la nature a destiné pour purger & nettoyer l'estomac de l'agneau. Quelques-uns croyent que ce premier lait des tettes contient des particules trop grossieres, pour que de tendres agneaux les puissent supporter ; c'est pourquoi ils les font traire & répandre le lait, de peur, disent-ils, qu'aulieu de purger il ne cause une diarrhée violente. Mais en faisant reflexion que Dieu n'a rien fait en vain dans la nature, & que les agneaux qui n'ont pas reçu ce premier lait sont sujets à plus de maladies que ceux auxquels on l'aura permis, il faut croire qu'il vaut mieux s'en rapporter à l'ordre de la nature.

Pour qu'un agneau nouveau né soit d'une bonne espèce & propre à la propagation, il faut qu'il ait les signes suivans.

I. Si l'humidité de l'agneau nou-

veau né eſt jaunâtre, l'agneau & ſa mere ſe portent bien.

II. L'agneau étant âgé de trois ou quatre jours, & bien ſeché, s'il a ſur le devant & à d'autres parties du corps des poils longs & roides, qui tombent par après, c'eſt une marque qu'il aura la laine fine & longue.

III. Si l'agneau a les pieds & les membres gros & forts, c'eſt une marque qu'il ſera fort grand.

IV. Lorſque les agneaux ont quinze jours, c'eſt alors qu'on peut mieux connoître les marques de la figure qu'ils auront étant grands. Si on leur trouve alors les bons ſignes des moutons & des brebis, allegués au chap. 1. §. 4. ils meritent qu'on les garde pour la propagation, & qu'on les marque exprès pour cela. Nous recommandons fort cette attention à ceux qui ſouhaitent d'avoir de bonnes bergeries.

§ 6. *De la maniére de ſoigner les agneaux.*

Il y en a pluſieurs qui ſe réjouiſſent de voir que leurs brebis ont heureuſement paſſé l'hyver; & qu'elles ſe trouvent bien au printems, dans l'eſperance d'avoir un troupeau nombreux en automne; mais l'ignorance de la maniere de ſoigner les jeunes agneaux comme il faut, a quelquefois trompé toutes leurs eſperances.

Un payſan de la province de Dahl (en Suéde) dans la Paroiſſe d'Edet, faiſoit pâturer ſes brebis en hyver ſur des bruyéres entre les montagnes. Le ſoir il s'apperçut qu'il lui manquoit une brebis qui portoit; & ne pouvant la trouver, il s'en retourna chez lui, croyant qu'elle étoit devenuë le partage du loup.

Au milieu du printems, les glaces & la neige s'étant fondues, un jour qu'il fit paître ſes brebis au

même endroit, la brebis perduë vint rejoindre le troupeau, & amena avec elle deux fort beaux agneaux plus grands du double que ceux qui étoient tombés chez lui, & dont la laine étoit blanche comme la neige, fine & plus longue que celle des autres brebis. La mere avoit mis bas dans une fente de la montagne couverte d'une large pierre, & y avoit nourri ses agneaux. Autour de sa demeure on pouvoit connoître comment elle avoit pâturé avec ses jeunes, de façon pourtant qu'elle ne s'en étoit guéres écartée. Le pâturage consistoit en fine herbe mêlée de bruyére, quelques buissons de bouleau & un ruisseau coulant sur un fond de sable. Elle avoit pû de cet endroit regarder loin autour d'elle, & se cacher dans sa fente dont l'entrée étoit étroite, dès-qu'elle avoit apperçu nu animal sauvage. J'allégue cet événement, afin qu'on y puisse

accorder les régles suivantes, que j'ai apprises de bergers expérimentés, on trouvera que ces régles sont expliquées & confirmées par cet événement. De ces régles il faut sur-tout remarquer & observer les suivantes.

I. Qu'il ne faut pas toucher souvent de la main les jeunes agneaux, parce que cela leur est préjudiciable, de même qu'aux petits de tous les autres animaux (*t*). Il faut donc qu'un Pere de famille le défende sérieusement aux gens qui soignent le bétail, & qu'il y tienne fermément. La brebis aura bien soin elle-même de ses agneaux; qu'on observe seulement ce que nous avons dit dans le §. précédent. Il ne faut cependant pas se faire

(*t*) Par exemple, les jeunes des chiens, des chats, des lapins, & generalement de tous les animaux domestiques qui sont beaucoup maniés & portés d'un endroit à l'autre par les enfans, combien ne deviennent-ils pas vilains & hideux en comparaison de ceux qui ne sont pas touchés ?

une confcience de toucher les agneaux malades qui ont befoin de notre fecours.

II. Il faut avoir foin que les agneaux n'ayent pas trop chaud dans l'étable; car fans cela ils ne pourroient fupporter le grand air quand on voudra les méner paître.

III. Il faut mettre les jeunes agneaux à l'air une fois par jour, pour les y accoutumer peu à peu, mais il faut choifir pour cela un beau tems convenable à leur peu de forces. Dès-qu'ils peuvent bien marcher, on les fait fortir de la maifon aux jours qu'il fait du foleil, & on les y laiffe pendant quelques minutes.

IV. Tandis que les agneaux tétent encore, il faut leur defendre l'eau. C'eft une régle principale que je recommande à un chacun. Les agneaux peuvent pleinement étancher la foif avec le lait de leur mere, & l'eau ne fert qu'à charger

leur estomac d'humidités qui se caillent, & qui causent des hydatides, (cloches d'eau) au foye; à la membrane exterieure de l'estomac & à la pleure. Pendant que les agneaux sont encore jeunes, ces hydatides ne les incommodent point, mais avec le tems elles entraînent de mauvaises suites. *Voyez là-dessus le chapitre suivant.*

On s'est imaginé que les agneaux qui tétent, ne boivent pas d'eau; mais on a remarqué en plusieurs endroits qu'ils en boivent de même que les brebis plus âgées, quoiqu'ils ne le fassent pas souvent, ni pendant qu'ils sont encore tout jeunes.

V. Quand les agneaux sont obligés de rester encore dans les étables pendant qu'on méne les meres au pâturage, il ne faut pas mener ces dernieres bien loin de leurs agneaux; sans quoi le desir de les revoir, échauffe leur lait, ce qui par

après fait du tort aux agneaux.

Dès que les agneaux ont atteint l'âge de huit jours, on peut les laisser aller au pâturage avec leurs meres, mais seulement quand le tems est beau & serein : car pendant qu'ils sont encore si tendres, il faut bien prendre garde que le froid ne pénétre dans leur corps. Dès-qu'ils ont trois semaines, il n'y a plus rien à craindre. Dans le tems qu'il restent dans l'étable, on leur donne à manger du plus fin & meilleur foin ; cela les fait croître & leur donne une laine fine & abondante (u).

Quelque-uns sont accoûtumés de sévrer les agneaux au bout de quinze semaines, (x) parce qu'ils tiennent que moins une brebis

(u) Quand on regarde comme moi l'espèce des brebis comme un moyen de rendre notre patrie florissante, on ne sera pas surpris que je la recommande le mieux qu'il m'est possible.

(x) Il n'est parlé ici que des agneaux nés vers le commencement de la nouvelle année.

perd de lait, plus leur laine ſera fine & abondante ; & par la même raiſon ils ne permettent pas qu'une brebis qui a perdu ſon agneau ſoit tétée par un autre. Mais dans les bonnes bergeries on a coûtume de laiſſer téter les agneaux juſqu'à la fin du mois de Juillet, & dès-qu'ils ſont ſévrés, on les ſépare en même tems avec les beliers des femelles. On a remarqué que tant que les meres allaitent les jeunes, elles ne ſont pas ſujettes aux dangers de la pulmonie, parce que les humidités qu'elles avalent avec l'herbe humide s'en vont avec le lait que les agneaux leur tirent. C'eſt pourquoi il eſt d'uſage de traire les brebis qui ont perdu leurs agneaux, & auxquelles on n'en donne point d'autres, pendant auſſi long-tems que les autres brebis allaitent leurs jeunes.

Les Bergers Allemands ont en partie la coûtume de ſévrer les agneaux au bout de huit ou dix

ſemaines, & de traire enſuite leurs brebis pendant toute l'année. Je ne veux pas leur diſputer cette coûtume ; je remarquerai ſeulement qu'elles n'eſt point à conſeiller du tout chez nous, qui tâchons d'acquerir & de conſerver une bonne eſpéce de brebis. Car comme nous verrons à la partie 2. chap. 4. § 9. à force de traire la brebis, la laine diminuë pour la quantité & pour la fineſſe.

Pour empêcher les agneaux de téter, lorſqu'on n'a point d'occaſion de les ſéparer des meres, quelques-uns leur mettent tout au tour de la bouche une eſpéce de caveſſon ou de figuette faite de ficelle, mais il faut qu'elle ſoit aſſés large pour ne les point empêcher de manger. Au deſſus du nés on attache à la figuette des dents ou des pointes faites de bois de geniévre, de chêne ou de bouleau, qui bleſſent les tettes de la brebis lorſque l'agneau

a envie de téter, ce qui empêchera la brebis de l'admettre, & lui fera repousser l'agneau. On se sert de ce moyen quand les jeunes avancent en âge, & qu'ils veulent téter au-delà du tems présrit; chose qu'il ne faut point permettre du tout, à moins qu'on ne veuille gâter sa bonne espéce de brebis, & perdre considerablement du côté de la laine. Si quelqu'un peut s'y résoudre, il n'a qu'à suivre sa volonté.

Quand les agneaux auront deux mois, il faut raccourcir leurs queües afin qu'ils ne les traînent pas dans la bouë, laquelle venant à sécher, leur frotte les pieds de derriere jusqu'à en ôter la peau; ce qui fait que pendant l'été, les mouches se mettent dans les playes, & y causent de la vermine, qui fait maigrir & déperir les brebis. Cette mutilation de la queuë se doit faire à la fin du mois de Mai, savoir quand les agneaux auront déja

atteint l'âge susdit ; car autrement il faudroit la différer jusqu'à quinze jours avant la Saint Michel. Car on ne peut la faire pendant les chaleurs de l'été, à cause des mouches & des autres insectes. On coupe aux agneaux-moutons un à deux pouces, & aux femelles deux à trois pouces au bas de la queuë. Il y a, quant aux moutons, cette raison particuliére, que la queuë trop longue est d'un grand empêchement pour eux en saillant les brebis, en étant trop tôt fatigués; ce qui est cause par conséquent qu'ils ne peuvent engendrer que de foible & petits agneaux.

Quand la queuë est coupée, il faut mettre sur la playe un onguent de suif de bouc & de cendres de chêne, & l'envelopper d'un morceau de linge ; où l'on se sert d'un onguent composé de goudron, de suif de bouc & d'un peu de verd de gris.

Quelques-uns n'aiment pas à couper les queues des agneaux, en partie pour ne leur pas faire souffrir les douleurs qui en résultent, & en partie aussi parce qu'ils s'imaginent faussement que les agneaux dont la queuë a été raccourcie, portent moins de laine que les autres. Ils prétendent outre cela avoir remarqué que les brebis, qui ont gardé leur queuë entiére, n'en sont pas plus incommodées que les autres, parce que la bouë se lave quand les brebis entrent dans l'eau. Mais si nous n'avions pas éprouvé le contraire, on n'auroit pas inventé la mutilation de la queue, ni recommandée comme une chose néceſſaire. Cependant nous ne voulons pas nier qu'un berger vigilant & précautionné ne soit en état de nettoyer la bouë qui s'attache à la queuë de ses brebis sans être obligé de les mutiler.

La nature a garanti les tendres

agneaux de plusieurs maladies ; quoiqu'il faille mettre les brebis au nombre des animaux les plus foibles & les plus sensibles. Lorsqu'un agneau tombe malade, on lui donne du lait de jument ou de chévre, & il n'y a plus de danger à craindre.

Quand les brebis ont mangé des nids de rats ou de souris, elles mettent bas avant le tems, ou du moins les agneaux meurent après avoir vû le jour, & quand même ils jouiroient pendant quelque tems d'une assés miserable vie, ils périssent l'hyver suivant.

Pour se procurer les meilleurs agneaux & une espéce de brebis abondante en laine, on a éprouvé comme fort bon le remede suivant.

On prend des pois (qui parmi toutes les nourritures sont une des meilleures) & on en fait une espéce de pâte qu'on mêle avec du lait de vache ou de chévre ; & on en donne à manger & à boire aux agneaux tant

qu'ils veulent. Monſieur Chomel, en France dit qu'il a eſſayé ce remede pendant un an, & qu'il y a ſi bien trouvé ſon compte qu'il a vendu ces agneaux trois fois plus cher que les autres. Quand on n'a point de pois, on peut prendre des féves, qui feront le même effet. Pour accoûtumer les agneaux à cette nourriture, on y trempe les doigts, qu'on leur met après dans la bouche, & ils commenceront bientôt à en manger d'eux-mêmes; *voyez le Berger Anglois chap. 5.*

Quant aux agneaux qu'on veut châtrer, le meilleur eſt de s'y prendre lorſqu'ils ſont âgés de trois ſemaines, & toujours au décroît de la lune. Plus ils ſont avancés en âge, plus il y a danger de vie pour eux, parce qu'il ſera déja entré trop de ſang dans les reins & dans les teſticules. D'abord qu'ils ſont châtrés, il faut les faire promener pendant deux ou trois heures,

& empêcher qu'ils ne se couchent; car cela leur seroit fort pernicieux. Après cela on les garde pendant quelques jours dans l'étable, on les garantit du froid & du chaud, & on les soigne & on les nourrit le mieux qu'il sera possible.

CHAPITRE III.

DES MALADIES DES BREBIS.

§ 1. *Des causes generales de ces Maladies.*

LES causes génerales des maladies des brebis, sont, comme l'expérience nous l'a prouvé. 1. La trop grande chaleur. 2. Les grands froids. 3. L'eau. 4. La frayeur. 5. Un pâturage mal sain.

Quand on a soin de prévenir ces cinq causes, on n'aura, avec l'aide de Dieu, ni grande maladie ni mor-

talité générale des brebis à craindre, à l'exception des foiblesses que leur âge amene naturellement.

Pour ce qui regarde 1. la chaleur; elle est dangereuse aux brebis pendant l'hyver, aussi bien qu'en été. Nous avons déja parlé du foible cerveau des brebis au chap. 1. § 2. n°. 17. & de l'incommodité que leur causent les jours brûlans de l'été. Mais outre cette incommodité, il y en a encore une autre, qui n'est pas moindre, c'est-à-dire que la grande chaleur les affoiblit & les fait dégénerer de leur bonne espèce, comme nous avons vû au § 5. du chapitre précedent. La raison en est, que les brebis, ont le corps poreux par tout. Ces pores sont tellement construits par la nature, qu'ils produisent une exhalaison moderée; mais comme la laine contribuë aussi beaucoup à la chaleur, il arrive que, lorsqu'il survient encore une chaleur extérieure & étrangere,

les pores s'ouvrent outre méfure, & les humeurs qui doivent conferver le fang dans un mouvement toujours égal, s'évaporent de même; le mouvement du fang devient trop fort, le corps eft fatigué, les nerfs s'affoibliffent, avec un grand nombre d'autres accidens qui viennent d'un fang brûlé (*a*).

Les brebis ne font pas exemptes de cette incommodité pendant l'hyver même, quand on ne prend pas la précaution de laiffer entrer de l'air dans leur étable. Car les exhalaifons des brebis font alors fi fortes, qu'elles caufent dans l'étable une chaleur qui paffe quelquefois celle de la canicule, & qui eft plus dangereufe du double. *Voyez partie 2. chap. 2. § 2.*

2. Les brebis peuvent beaucoup

(*a*) Les Bergers Efpagnols fouffrent infiniment de la chaleur au paturage, & ils n'y peuvent employer que quelques heures du foir & du matin.

mieux supporter le froid que le chaud, & n'en souffrent pas tant de la moitié; mais le loup commençant à hurler pendant la rigueur de l'hyver, on ne demandera pas que les foibles brebis restent insensibles. C'est pourquoi il faut bien prendre garde qu'elles ne sortent de l'étable pendant un froid rigoureux qui puisse pénétrer dans leurs corps. Il faut avoir attention sur-tout que les meres-brebis n'agnélent point pendant qu'elles sont exposées au froid, de peur que ce froid ne penétre les tendres corps des agneaux: car si cela arrive une fois, les agneaux resteront toujours foibles & ne vaudront jamais rien.

3. L'eau est très-préjudiciable à la santé des brebis, & leur cause la plûpart des maladies. Delà vient que dans une année humide un troupeau entier périra, si l'on ne sait bien s'y prendre pour les soigner convenablement. Car quoiqu'on

puiſſe les empêcher pendant très-long-tems de boire, l'herbe humectée par les pluyes & par la roſée, leur fera beaucoup de tort, & la pluye venant à entrer dans la laine fine, ne ſéche pas aiſément, mais pénétre par les pores juſques dans le corps. Pour prévenir cet inconvenient, voyez partie 2. chap. 1. § 5.

Les corps des brebis ſont flegmatiques, c'eſt-à-dire remplis d'humeurs comme nous avons dit chap. 1. § 2. n°. 20. & n'en ſauroient par conſéquent ſupporter une nouvelle augmentation; *voyez là-deſſus plus bas dans ce chapitre.* La graiſſe des brebis ſe diſſout en eau, & remplit toutes les veines depuis la plus grande juſqu'à la plus petite, quand elles ne ſont pas bien nourries pendant l'hyver, d'où il s'enſuit ordinairement la petite verole. Plus les brebis ſont graſſes, plus elles ſont ſujettes en ce cas au danger.

Voyez

Voyez le chap. 1. § 4. & partie 2. chap. 1. § 3.

4. La frayeur eſt proprement dangereuſe aux brebis pleines ; elle leur cauſe ordinairement des avortemens, des crachemens de ſang, des monſtres, ſouvent l'apoplexie & la fiévre.

5. Un pâturage mal-ſain, qui par exemple eſt gâté & corrompu par des herbes & autres choſes envénimées, qui ſe trouvent ſur la terre, peut cauſer la mort auſſi aiſément que les raiſons précédentes.

§ 2. *Des ſignes des maladies contagieuſes.*

Les maladies contagieuſes des brebis ſont : la peſte, la petite verole & la rogne (ou la gale). Il y a des ſignes qui précédent ces maladies, & des ſignes qu'elles exiſtent réellement dans le troupeau. Nous parlerons de ces derniers en donnant la deſcription des maladies mêmes ;

& je remarquerai ſeulement ici les ſignes qui les précédent & qui ſont les ſuivans.

I. *Une année humide* ; celle-ci laiſſe ordinairement les trois maladies mentionnées dans le troupeau des brebis.

II. Quand les brebis ont broûté de l'herbe humectée par la roſée, il faut s'attendre ſûrement à la peſte & à la mortalité générale des brebis, outre d'autres incommodités qui en réſultent ; *voyez partie 2. chap. 1. § 3.*

III. On tient généralement que la peſte ſe mettra parmi les brebis *lorſque le froid n'entre dans la terre qu'après Noel*, ou *déja vers la St. Michel, & qu'il en ſort vers le commencement du mois de Février*, rempliſſant l'air hors de la ſaiſon de toutes ſortes de vapeurs mauvaiſes & empeſtées.

IV. On craint des maladies contagieuſes pour les brebis auſſi-bien

que pour les hommes, si l'air est rempli au milieu de l'été d'une puanteur comme d'œufs pourris.

V. Un hyver trop doux, humide, obscur & nébuleux n'est pas d'un bon présage non plus que,

VI. Quand il y a trop près des maisons ou des pâturages, des cadavres morts. L'odeur en est un poison pour les brebis (*b*).

Quelques-uns croyent que la fumée qui s'éléve des mines, comme de celles d'or & d'argent, & particuliérement de celles de cuivre, de fer & d'étain, est aussi pernicieuse aux brebis que les métaux mêmes nous sont utiles. Mais l'expérience nous donne lieu de croire que cet air garantit plûtot les brebis des maladies.

(*b*) Une mortalité générale parmi les liévres, sur-tout quand ils ont une espèce de bubons pestilentieux, est aussi une mauvaise marque ; la principale raison en est, un air empesté qui tue les liévres faute de pouvoir être secourus par les hommes.

§ 3. *De la Peste.*

La peste est une mortalité générale des brebis, & lorsqu'elle en attaque une, elle emporte ordinairement tout le troupeau.

La peste est causée par le mauvais air rempli de particules dures, grossieres & puantes. Cette maladie fait plus de ravages en Espagne qu'en Suéde, où le climat froid modére la chaleur de l'air, & bouche les conduits de la terre par où les particules empoisonnées sortent en abondance.

On connoît d'abord à la marche, aux yeux, à la langue & à l'haleine des brebis si elles sont attaquées de la peste. Elles se tiennent à peine sur leurs pieds, ne veulent pas manger, se couchent continuellement, leurs yeux deviennent pâles, la langue est remplie de bulles jaunes remplies de pus, l'haleine est puante. En deux fois vingt-

quatre heures la brebis meurt, & il paroît à plusieurs des bubons pestilentieux comme à l'homme; *voyez partie 2. chap. 6. § 3.*

Le Lecteur me permettra ici de citer quelques passages du Memoire sur la maladie des bœufs du Vivarais que Mr de Sauvages, Conseiller, Medecin du Roi & Professeur à Montpellier a mis au jour, (& qui a été traduit en Suédois par les soins de Mr Linnæus Medecin du Roi). C'est pour faire plaisir à ceux qui ne possédent pas l'original même. Voici comme cet Auteur s'exprime, *page 3. & suiv.*

Quant à ce qui regarde les effets de cette contagion sur les autres animaux & sur les hommes, il est étonnant que le mal se communiquant aux bœufs sains par la fiente & le souffle des malades, les cochons & les chiens, qui, contre leur coutume, & depuis cette maladie seulement, vont flairer & lécher

cette fiente infectée, ne prennent pourtant point le mal, & n'en soient pas du tout incommodés; & d'un autre côté, les hommes qui à St. Cyre, au Péage, de même qu'à la Camargue & ailleurs, ont mangé la chair de ces bœufs, & n'en ont point été malades, n'ont pas laissé de ressentir beaucoup des effets du venin, quand ils ont reçu de près le souffle puant qu'exhale l'estomach de ces bœufs en vie. Ces effets consistent en des coliques qui attirent les vomissement ou la diarrhée, & qui souvent font enfler le bas-ventre d'une façon étonnante, si on n'y remédie bientôt par la theriaque & l'orviétan. On a vû cinq personnes qui en ont souffert, desquelles une seule en mourut. En Italie on a vû que les bœufs les plus gras étoient les plus attaqués: en Vivarais on n'a point observé cette difference. . . . .

L'Auteur dérive la cause de ce

mal des œufs des sauterelles qui avoient infecté les pâturages, & continuë ainsi p. 6. Ce que nous pouvons avancer, c'est que ce venin a la proprieté de ralentir d'abord le mouvement du sang & de la lymphe, de les épaissir, & leur imprimer un caractére d'âcreté & de corrosion qui détruit les petits vaisseaux, pourrit les humeurs arrêtées, & gangréne bientôt les viscères; le virus du scorbut & de la peste font des effets approchans & se multiplient de même à l'infini dans les corps qui les ont reçus, de façon que tous leurs liquides peuvent ensuite infecter d'autres corps.

Les bœufs sont d'abord dégoûtés de tous les alimens, les uns plus, les autres moins, & à mésure qu'ils sont plus griévement malades, ils refusent aussi plus opiniâtrement la nourriture, qu'on a soin de leur porter bien avant dans la bouche, ce qui est une mauvaise coutume.

Ils refuſent pareillement toute ſorte de breuvage, ce qui n'eſt pourtant pas ſi général, que pluſieurs, vers le deuxiéme & troiſiéme jour ne s'empreſſent de boire, mais cette ſoif ſe termine à baiſer l'eau, ou à boire fort peu.

Ils ſont d'une triſteſſe extrême; ce qu'on connoît à leur repos à leur tête toujours baſſe; à leur vuë trouble; mais vers le troiſiéme jour ils rodent çà & là, fuyant leurs étables, quoique lentement, & ſe plaiſant à errer dans les champs; quand ils ſont plus accablés, ils ſe couchent par laſſitude, & ſe relevent alternativement, & preſque ſans ceſſe à cauſe de leur inquietude; les Bouviers diſent que ce mal les rend imbecilles.

Preſque tous friſſonnent de tout le corps, ſur-tout aux flancs & aux cuiſſes, & on voit alors leur poil ſe hériſſer ſucceſſivement & très-rapidement de la croupe à la

tête, & de la tête à la croupe; cependant ſi on excepte les oreilles qui ſont pendantes, & le bout des cornes qui eſt d'un froid à glacer, le reſte du corps a ſa chaleur naturelle.

Les yeux larmoyent à la plûpart, & ſouvent les larmes ſont ſur la fin chaſſieuſes & purulentes, & creuſent un ſillon ſur la peau depuis les yeux juſqu'aux naſeaux: en été on voyoit des vermiſſeaux blancs longs d'un pouce, de la groſſeur d'un fil retors, entre les paupiéres & les yeux; mais de vieux Bouviers aſſûrent en avoir vû de tout tems avant cette maladie.

Le bout des naſeaux eſt morveux, comme purulent, & de plus à un petit nombre il eſt ſanguinolent; cette morve épaiſſe & blanchâtre ne part que des glandes ſebacées du tour des narines; mais outre la morve, une liqueur coulante comme les larmes, en diſtile, ſur-tout au

commencement du mal & vers la fin, la ſurpeau de ces naſeaux & du muſeau entier, quelquefois même celle des paupiéres, s'excorie, ſe ſépare & tombe, ce qui arrive à la plupart de ceux qui réchapent. Je n'y ai vû ni rougeur ni bouton. Dans les maladies des bœufs & des chevaux appellées proprement la morve, on voit communément une ſeule narine affectée, & des humeurs de couleurs differentes diſtiller du dedans des naſeaux; mais c'eſt ici autre choſe.

Quelques-uns rendent en même tems une ſalive abondante & qui file juſqu'à terre, mais cela eſt rare, à moins qu'on n'uſe de bâillons & de machicatoires; d'ailleurs ce ſimptôme n'eſt pas, à beaucoup près, ſi conſtant ni de ſi mauvais augure que la morve; le dedans de la bouche eſt à l'ordinaire; rarement la langue eſt blanchâtre. A Padouë on y trouvoit bien des boutons,

comme ceux de la petite vérole criſtalline ; mais en Vivarais on n'en voyoit point, & ſeulement les petites glandes qui bordent latéralement la langue, étoient plus rouges : ajoutez à ces ſymptômes que le ſouffle qui ſort quelquefois de leur eſtomach, eſt d'une puanteur horrible, de beaucoup plus forte qu'elle n'eſt en ſanté.

La reſpiration eſt fort gênée ſurtout vers le troiſiéme jour, le bœuf ſoupire & ſouffle avec un bruit qu'on peut entendre de vingt pas, & cela à tout moment, vers le milieu de la maladie, comme les flancs ſont avalés & tout le corps amaigri, on apperçoit plus ſenſiblement le battement des flancs. Le cœur bat un peu plus ſouvent qu'à l'ordinaire, c'eſt-à-dire 45. ou 50. fois par minute ; dans des états plus violens je l'ai vû battre quatre-vingt-dix fois ; en ſanté il bat environ 38. fois par minute ; les urines ſont les

mêmes pour la qualité & pour la quantité qu'elles ſont en ſanté.

Quand les vaches ſont attaquées, outre les ſymptômes ci-deſſus, elles perdent d'abord leur lait, & les veaux d'ailleurs ne tettent plus. Tous ces animaux ne ruminent preſque pas, ne ſe léchent point à l'ordinaire, & les payſans croyent que leur langue ne peut agir.

De tous les ſymptomes, le plus remarquable & le plus conſtant, eſt le cours de ventre qui débute entre le ſecond & le troiſiéme jour; il eſt précédé d'efforts que le bœuf fait pour fienter, & en cet état il en eſt qui font des matiéres dures, liées & noirâtres, mais une fois déclaré, il fait rendre & ſouvent lancer fort loin une matiere coulante d'un verd foncé & d'une odeur qui eſt inſupportable; cette odeur n'empêche pas les autres bœufs de la chercher de cinquante pas, de la reniffler, & les cochons de même

que les chiens de la lécher ; cette diarhée, d'abord accompagnée d'efforts, devient sur le cinq ou sixiéme jour mêlée de sang, & toujours on voit dessus comme une huile grasse qui forme des bulles d'air, de façon qu'on est porté à croire que la lymphe & la graisse pourries & dissoutes en forment la matiére, aussi trouve-t'on dans les cadavres beaucoup moins de sang qu'à ceux de la boucherie, & les chairs, en conséquence, d'abord après la mort, en sont plus blanches. Ce cours de ventre enleve le bœuf plûtôt ou plus tard, communément dans la premiere semaine ; j'ai vû des écuries entiéres qu'il depeuploit le même jour qu'il paroissoit.

Les symptômes les plus mortels sont un dégout invincible, une morve copieuse, & sur-tout le cours de ventre sanglant, ou même le cours de ventre simple bien établi. Ceux qui sont de bonne augure,

ſont premierement que la maladie traîne juſques dans la ſeconde ſemaine, que l'animal mange toujours & boive quelque peu, qu'il n'ait pas la tête ſi baſſe, que le muſeau ſe péle ou que le poil de la croupe tombe, qu'il faſſe ſur-tout un gros dépôt ſur le fanon ou ſur les jambes, c'eſt-à-dire qu'il devienne forbu.

Dans le bas Vivarais on a vû très-ſouvent à ces ſymptômes s'en joindre un autre fort ſingulier, c'eſt que le rognon & toute l'épine du dos ſont ſi ſenſibles, que pour peu qu'on les preſſe avec la main, le bœuf tombe ſur les genoux, ou s'il eſt plus fort, il s'enfuit; & de plus vers les flancs, à quelques pouces des vertébres, plus rarement aux cuiſſes, il ſe forme des emphyſémes d'une très-petite élévation, mais fort ſenſibles, ou la peau eſt de couleur naturelle, le poil un peu plus mêlé & heriſſé, & ſi on y fait, comme c'eſt l'uſage, une

incision d'un pouce de longueur, & qu'on froisse ces parties entre les mains ; il en sort un air fort élastique, avec un bruit semblable à celui d'un parchemin sec qu'on froisseroit ; rarement ce mal occupe les parties génitales, & alors il y forme une espèce de fortraiture très-funeste.

Par l'ouverture de differens cadavres, on trouve très-peu de dérangement dans les viscères, sur-tout si on les ouvre quand la maladie n'a duré que trois ou quatre jours ; les humeurs toutes corrompuës qu'elles sont, n'ont pas eu le tems de gâter les parties d'une maniére sensible, & dans ceux que nous avons fait ouvrir, dont la maladie avoit duré huit jours entiers, nous avons trouvé ce qui suit.

La morve purulente du bout des naseaux, ne venoit point du tout des sinus, ou entre-deux des os du front & de la mâchoire, lesquels

étoient en fort bon état; nous n'avons trouvé nulle part les vers longs & blancs qu'on trouve en été sous les cornes & près des yeux, c'est-à-dire dans les sinus sourcilliers de quelques bœufs malades. On a tort d'attribuer la maladie courante à ces vers, puisqu'il est certain que les bœufs qui se portent le mieux, y sont sujets, de même que les chèvres & les brebis; au printems ces mouches importunes qui les poursuivent, s'insinuent les unes dans leurs naseaux, les autres dans leur fondement, comme l'ont observé Messieurs Vallisnieri & de Reaumur, & elles vont nicher & pondre, les unes dans les sinus frontaux, les autres dans les veines du foye. Dans ces veines les œufs que les mouches déposent, produisent des sang-sues couleur de caffé, plattes, pointues par les deux bouts, capables de s'allonger d'un pouce ou de se raccourcir, & qui s'y tiennent pliées

en doubles. Quant aux vermiſſeaux ou ſerpenteaux des yeux, de même que ceux qui s'attachent aux pieds des moutons, ce ſont des inſectes que les bœufs prennent en broutant l'herbe. Les chèvres & moutons ſont beaucoup plus ſujets que les bœufs à avoir des peletons de vers blancs ſous les cornes & des ſang-ſuës au ſoye, & cela ſans aucune incommodité.

Nous n'avons trouvé nulle part des charbons ; ce qu'en Vivarais on appelle de ce nom, ne ſont autre choſe que des emphyſémes, & les vrais charbons, durant cette épidemie, n'ont attaqué aucun bœuf: on a de plus remarqué que ceux qui avoient été atteints de charbon il y a trois ou quatre années avoient été exemts, en dernier lieu, de la maladie courante.

Quant au chancre volant, qui a attaqué autrefois, à Nîmes même, les bœufs & les hommes, & qui conſiſte en un ulcère gangreneux ou charbonneux à la racine de la langue

on ne s'eſt point du tout apperçu qu'il ait paru dans cette maladie.

Nous avons trouvé conſtamment la panſe remplie d'un tas immenſe de bouſe jaune, puante & fort ſéche, le bonnet ou réſeau, le pſeautier ou feuillet qui eſt le troiſiéme eſtomach, en contenoient une plus ſéche encore & noirâtre; la membrane veloutée de ces ventricules étoit livide, comme on l'a auſſi obſervé aux environs de Paris, cependant cette lividité n'étoit accompagnée d'aucun ramolliſſement qui marquât la gangréne, & elle provenoit en grande partie de la nourriture du bœuf.

Le dernier eſtomach, appellé reboule ou caillette, avoit ſa membrane veloutée de couleur de roſe, légerement enflammée, & de-là juſqu'au fondement les matiéres étoient liquides, & d'un verd tirant ſur le noir.

Au dernier ou gros boyau nous

trouvâmes quelques taches livides & quelques autres rouges, les mêmes que les Medecins de Paris, de Franche-Comté, d'Italie, ont trouvé répanduës à la surface des estomachs & des differens viscères. Ce sont des points gangreneux qui marquent la corruption entiére des humeurs.

Nous n'avons trouvé qu'en un seul bœuf, la face des reins qui s'applique aux lombes, de couleur plombée, ce qu'on assure être en Vivarais plus commun, mais, à la couleur près, il n'y avoit aucune alteration dans ces parties ni dans leurs fonctions, les urines étant de qualité & quantité naturelles; la vésicule du fiel est plus pleine & plus grosse deux ou trois fois qu'en santé, la liqueur qu'elle contient est plus brune qu'elle ne l'est naturellement; rien de dérangé dans la moëlle de l'épine, ni aux vertébres. Les poûmons sont ce

qu'il y a de plus affecté; car outre quelques rougeurs des lobes, on trouve leur tissu quelquefois si boursoufflé, qu'ils occupent après la mort toute la cavité de la poitrine. Je trouvai sur ce viscère un réseau de maniére de veines bleuâtres grosses comme le petit doigt; qui n'étoient pourtant autre chose que le renflement des interstices des lobules, par l'air qui s'y étoit accumulé, & au fond de ces interstices le réseau arteriel & veineux qui tapisse ces lobules, formoit par transparence cette couleur bleuâtre.

J'examinai à un Microscope qui grossit trois millions de fois, le sang d'un de ces bœufs & sa morve, je trouvai que les globules du sang de ce gros animal sont de même diamètre que ceux de l'homme & des moindres animaux, & je n'y trouvai aucun insecte non plus que dans la morve; il est vrai que c'étoit dans un tems de glaces & de neiges;

dans le cerveau nous ne trouvâmes aucun dérangement. A la Camargue les ouvertures faites par les Bergers, ont fait voir communément la veſicule du fiel extrêmement remplie d'une bile épaïſſe & foncée, les rognons livides, le moû ou poûmon deſſéché, les chairs auſſi belles que celles de la boucherie.

Quant au prognoſtic, il ſuit de nos obſervations, ainſi que de celles de Lanciſi, de Ramazzini & autres, qu'il meurt environ dix neuf bêtes ſur vingt qui ſont attaquées de ce mal; que juſqu'ici on n'a trouvé aucun reméde ſpecifique pour en guérir; que l'unique moyen d'en garantir le bétail, eſt d'empêcher la communication, non ſeulement d'un bœuf à l'autre, mais même celle qu'ils pourroient avoir par l'entremiſe des chiens qui ont été dans les étables infectées, & des hommes qui ont eû ſoin des malades. *A Montpellier le 20. Décembre 1745.*

§ 4. *De la petite Verole & de la Rougeole.*

Après la peste, la petite verole est la maladie la plus dangereuse. Il y en a de trois espèces; 1. La petite verole du printems, 2. La petite verole d'été; & 3. La petite verole d'automne; mais toutes les trois tirent leur origine d'une même cause, savoir d'une trop grande abondance d'humeurs qui venant à se corrompre & à pourrir intérieurement, se présentent extérieurement en forme de petite verole. Cette pourriture d'humeurs vient pour la plûpart de l'âcreté des particules causée dans l'étable par une exhalaison puante. Ces particules grossiéres entrent dans le corps des brebis en partie avec l'haleine, & en partie par les pores, trop oüverts par la grande chaleur, & enflament les humeurs âcres & salées qui se trouvoient déja au-

paravant dans les corps des brebis, & se manifestent après au printems, au milieu de l'été, ou dans l'automne par la petite verole.

Les humeurs causées par la graisse des brebis, sont aussi, comme nous avons dit au § 1. une des principales raisons de la petite vérole. Car on a trouvé que les brebis ont été attaquées de cette maladie, lorsqu'elles se sont engraissées pendanr l'arriere-saison, & qu'elles ont manqué de nourriture suffisante pendant l'hyver suivant.

§ 5. *De la gale ou rogne des Brebis.*

La rogne est aussi une maladie contagieuse, & par tout où elle gagne le dessus, elle détruit bientôt le troupeau entier. Elle est causée de même que la petite verole, par les humeurs âcres & salées qui venant à s'enflamer produisent la gale, la rogne & des playes pu-

rulentes ; une trop grande chaleur d'été enflâme ordinairement ces humeurs ; *voyez Chomel Dict. Œcon. page* 131.

Pendant les années humides, lorsque les brebis sont continuellement exposées à la pluye, & qu'elles ont une laine abondante qui retient toujours l'eau, il faut s'attendre surement à la rogne, comme il est dit au § 1.

Les brebis deviendront aussi galeuses, si, immédiatement après avoir été tonduës, elles sont blessées ou brûlées par des épines, des chardons, des orties, ou autres arbrisseaux pointus comme des genêvriers ; & de même que lorsqu'elles mangent des orties.

La gale est aussi causée lorsqu'en tondant les brebis on leur blesse la peau, sans y appliquer d'abord un onguent convenable. *Voyez part.* 2. *chap.* 4. §. 4.

La rogne & les playes purulentes qui

qui ſont beaucoup plus difficiles à guérir que la gale, viennent de ce qu'on aura trop laiſſé enraciner cette derniere. Dès-qu'on s'apperçoit que les brebis commencent à ſe grater ou à ſe frotter contre quelque choſe, ou à ſe mordre la peau avec les dents, c'eſt un ſigne certain qu'elles ſont galeuſes; & alors il faut ſans perdre de tems procéder comme il eſt dit à la partie 2. chap. 6. § 5. Les bergers & ceux qui ſoignent les brebis, doivent bien prendre garde de laiſſer approcher du troupeau des gens méchans & imprudens. Colerus raconte avoir vû répandre de la chaux vive ſur une brebis par un mauvais garçon, dont elle devint ſi galeuſe qu'elle ne put être guérie par aucun remede. Lorſque les poux incommodent trop les brebis, elles en deviennent galeuſes, la faim y contribuë beaucoup, de même que les vilainies qui ſe feront

accumulées pendant l'été dans la laine, & qu'on n'aura pas eu ſoin de nettoyer (c).

§ 6. *De l'Ereſypèle, ou feu St. Antoine*, (Sacer ignis).

On croit que cette maladie eſt la même que la rougeole; d'autres croyent que c'eſt le chancre volant, ou du moins une eſpèce. Je laiſſe à chacun ſon opinion.

La maladie conſiſte en ce que la chair & la peau tombent juſqu'aux os, en l'endroit du corps où elle commence à paroître, ce qui ordinairement ſe fait au viſage, les yeux tombent de la tête avec les cornes & les oreilles, enſorte que le crâne paroît à découvert. Cette maladie ſe répand ſouvent

(c) Il y faut ajoûter que le changement d'eau cauſe la gale de même. La roſée leur bleſſe la bouche & dégénére après en gale. Quelques-uns veulent qu'on ne laiſſe pas téter les agneaux qui ont la bouche bleſſée, de peur d'infecter les meres; mais cela n'y fait rien.

ſur la moitié de tout le corps, avant que la brebis meurt ; il faut cependant qu'elle ne ſoit pas contagieuſe, parceque j'ai vû des brebis qui en étoient attaquées, & qui alloient avec le troupeau, ſans que cela fit du tort aux autres.

On voit aiſément que cette maladie ne peut venir que de la ſéroſité des humeurs, & de la chaleur du ſang. Ces ſeroſités renferment un poiſon que le peuple prend pour de la ſorcellerie. J'ai entendu dire à quelques-uns (*d*) que les brebis ſont attaquées de cette maladie conſumante, quand on leur donne pendant les étés chauds & arides trop de ſel ; mais cela n'eſt pas encore bien prouvé.

(d) Ce qu'on appelle ordinairement le feu céleſte, conſiſte en une chaleur extrême du corps, qui rend la peau rouge, & qui prive les brebis de la laine. Cette maladie eſt contagieuſe, & ſelon toutes les apparences, la rougeole.

§ 7. *Des Ulcères de la gorge.*

Quoique les ulcères de la gorge ne ſoient pas une maladie contagieuſe, ils ſont cependant dangereux & incommodes à la brebis qui s'en trouve attaquée. Cette maladie vient d'une chaleur cachée, qui gonfle les chairs, fait enfler la peau, & engendre une matiére âcre & purulente qui ſe montre quelquefois à d'autres endroits du corps, mais principalement à l'entour de la gorge, & c'eſt de-là qu'elle porte le nom. Plus cette chaleur eſt forte, plus le pus de l'ulcère eſt jaune comme de l'or. Quelques brebis ont ce pus clair comme de l'eau; & en ce cas l'ulcère vient d'humeurs flegmatiques, qui s'aſſemblent dans la peau extérieure en forme d'ulcère (*e*).

(e) On trouve ſouvent dans ces ulcères des vers vénimeux.

Ces ulcères, étant parvenus à leur maturité, ſont quelquefois auſſi grands, & même plus grands que des œufs de pigeon.

§ 8. *Des Hidatides (ou cloches d'eau.)*

Ces Hydatides ne ſont pas communément plus grandes que des pois ; quelquefois cependant elles deviennent de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & s'attachent ordinairement aux inteſtins, comme à l'eſtomach, au foye, aux poumons; aux côtes & aux entrailles. Elles ſont une marque ſenſible de l'abondance d'humeurs dans le corps, dont elles ſe forment auſſi-bien que de l'air; car où il y a beaucoup de flégme, là il y a beaucoup d'air.

Quelque fois elles ſe montrent au dehors du corps, & les ignorans les prennent pour la petite vérole; mais la difference qu'il y a, c'eſt que la petite vérole eſt de couleur jaune, rouge ou pâle, au lieu que les hydatides ſont toutes claires. La petite vèrole eſt ſi abondante & ſi continuë qu'on n'y ſauroit mettre

le doigt entre deux ; mais celles-ci ſont éparſes, & moins abondantes.

§ 9. De la pourriture du foye.

Dès-que les humeurs flegmatiques commencent à gagner le deſſus chez les brebis, auſſitôt le foye commence à ſouffrir ; car alors elles cauſent les hydatides dont nous venons de parler, & leurs pus devient de plus en plus âcre & corroſif.

Le foye des brebis ſouffre auſſi quand l'évacuation des humeurs devient trop forte pendant les chaleurs de l'été, par l'uſage immoderé des herbes améres. Car les humeurs étant trop déſſéchées, ces rémédes chauds & forts, échauffent le foye qui de-là commence à pourrir.

Quand les brebis mangent trop immodérément de l'herbe graſſe & nourriſſante, le foye s'endommage également. Le lait des meres brebis s'en échauffe dans les tettes, ce qui

entraîne un préjudice manifeste aux tendres agneaux qui tettent. *Voyez chap. 2 § 3. de cette partie.*

§ 10. *Des vers dans le foye.*

En tuant les brebis dans l'automne, on remarque à leur foye de petits vers de la grosseur d'un fil de soye, lesquels venant à pénétrer dans le foye & à le ronger, en causent la pourriture. Ces vers viennent en partie de la rosée, & de l'herbe humide que les brebis mangent dans des endroits marécageux, en partie aussi de l'eau bourbeuse & impure, & s'engendrent d'abord dans les petites hydatides (*f*).

(f) Les vers du foye s'appellent en Latin Vermes Cucurbitini. La remarque que le celébre Anglois Mr William Derham a faite sur les insectes qui croissent dans les intestins des hommes & des animaux est digne d'être alleguée ici.

Dans sa Theologie-physique lib. 8. chap. 6. parlant du soin des insectes à l'égard de leurs petits, il dit : que des œufs qui demandent

§ 11. Des Sang-sues.

Celles-ci sont grandes, & de même origine que les vers du foye ; les

une chaleur plus grande & plus constante, les insectes qui les produisent, ont soin de choisir un endroit propre, sur ou dans les corps des autres animaux ; les uns choisissent les plumes des oiseaux, les autres le poil des bêtes, d'autres les écailles mêmes des poissons, d'autres s'engendrent dans le nez, d'autres dans la chair, quelques-uns même dans les entrailles & dans les replis les plus cachés du corps humain & de celui des autres créatures.

Dans les remarques Mr Derham dit : entre les insectes qui viennent au nez des animaux, ceux qui se trouvent dans les narines des brebis, meritent d'être remarqués.

J'ai une fois tiré entre 20. & 30. vermisseaux du nez d'une brebis, couchés entre les lames osseuses des narines. Mais je n'en ai jamais pû faire éclorre un seul pour savoir de quel animal ils tiroient leur origine. Je ne doute presque pas qu'ils ne soient une espèce de mouche ichneumone, & il n'est pas hors de vrai-semblance qu'ils ne soient de l'espéce à longue queue, nommée *trifeta*, ou à trois queues, parce que les trois herissons ou soies, paroissent très-commodes pour conduire les œufs dans des endroits aussi profonds.

J'ai vû aussi un vermisseau blanchâtre, rude au toucher, avancé au de-là de deux pouces dans

brebis en meurent à coup sûr ; car elles leur percent les inteſtins, & ſucent juſques dans le cœur, où elles s'attachent ſouvent. La roſée laiſſe toujours des ſang-ſuës après elle, enſorte que quand on méne les brebis de grand matin ſur la roſée, on doit s'attendre certainement qu'elles auront des ſang-ſuës dans le foye à l'automne.

l'inteſtin droit des chevaux, où il étoit ſi fortement attaché que la plus dure fiente du cheval ne pouvoit l'enlever en paſſant. Je n'ai jamais pû élever ce vermiſſeau juſqu'à ſon état de perfection ; je ſoupçonne pourtant que les taons en tirent leur origine.

Lorſque les brebis ont des vers qu'elles ont gagné d'un pâturage mal ſain, des champignons ou d'une eau impure, il paroît que cela vient de ce que les inſectes ont mis leurs œufs ſur l'herbe ſur les champignons & ſur l'eau, & que la chaleur des inteſtins les fait éclorre ; & nullement de ce que l'herbe eſt mal ſaine, les champignons vénimeux & l'eau trouble, quoiqu'il en puiſſe réſulter d'autres maladies ; car ſans de pareils œufs les vers ne peuvent s'engendrer d'eux-mémes. Les Phyſiciens modernes ont déja décidé qu'il n'y a point de géneration arbitraire, (*generatio ſpontanea*) d'animaux vivans ſans œufs & ſans ſémence, quoique les anciens ſe ſoient attachés à défendre cette fauſſe opinion.

Les sangsuës s'engendrent aussi sur les champignons noirs, dans les eaux de pluie, & généralement dans toutes les eaux impures & bourbeuses.

§ 12. *De la toux.*

La toux est causée chez les brebis comme chez les hommes, par les maladies des poumons. Celles-ci viennent d'une boisson trop abondante, de la rosée, d'une eau malsaine, ou d'une trop grande quantité d'autres humeurs. Quelquefois aussi la brebis commence à tousser lorsqu'elle a mangé ou bû avec trop d'avidité, ou qu'elle a beaucoup sauté & bondi, ou qu'elle a été effrayée; mais cela passe bientôt. La toux se fait sentir ordinairement au printems & à l'automne; quelquefois au milieu de l'hyver, à proportion que la brebis aura été bien ou mal soignée & nourrie dans l'étable depuis le com-

mencement de l'automne. En hyver elles auront la toux pour avoir eu trop froid, & au printems pour avoir eu trop chaud pendant l'hyver (g).

§ 13. *De la pulmonie.*

La pulmonie eſt une des plus dangereuſes maladies, quoiqu'elle ne ſoit pas contagieuſe; elle conſiſte en ce que les poumons ſont attaqués, d'où il vient une toux plus violente & qui dure plus longtems que celle dont nous avons parlé au précédent §. Cette toux devient toujours plus grave, à meſure que le poumon ſe conſume. La cauſe de la pulmonie vient d'une toux mal guérie ou négligée (*h*)

(*g*) Le changement du chaud & du froid pendant l'hyver cauſe la toux auſſi. La centinode ou ſang de dragon, (en latin centumnodia) eſt une herbe très-pernicieuſe aux brebis; car ſi elles en mangent, elles lancent une matiére liquide & fort puante.

(*h*) Je parle d'une toux mal guérie ou négligée; car tout ce qui endommage & attaque

d'où les premiers défauts des poumons se communiquent & s'étendent toujours de plus en plus (*i*).

§ 14. Des vers dans les poumons.

On trouve en automne, en tuant les brebis, dans les poumons de quelques-unes, des vers, qui sont une marque qu'on a negligé les brebis pendant l'été, parce que les vers viennent d'une herbe trop grasse, de la rosée & d'une trop abondante boisson.

Ces vers se trouvent souvent avec la toux & avec la pulmonie : car en tuant une brebis attaquée d'une de ces maladies, on voit fourmiller

les poumons, cause la toux : si celle-ci est bien guérie, la brebis est delivrée de la pulmonie. Cette maladie a beaucoup de rapport à l'hydropisie, & en est ordinairement le précurseur ou la suite. Une pulmonie qui a gagné le dessus, est difficile à guérir, de même que l'hydropisie.

(*i*) L'Ascite & l'Anasarque, (deux especes d'hydropisie) dont il est parlé dans le Guide fidéle des Bergers, §. 20. apartiennent au chapitre de l'hydropisie.

les vers aux poumons. Elles sont difficiles à exterminer : mais qu'on se souvienne, pour les prévenir à tems, qu'elles ne s'y mettent que quand on laisse gagner le dessus à la toux.

§ 15. *Des vers dans le corps.*

Il y a des vermisseaux qui s'engendrent dans les entrailles des brebis, & qui fourmillent au dehors & au dedans des boyaux, souvent même dans le sang & dans les veines, comme on a remarqué. Ils viennent, comme tous les autres vers, des humeurs impures & visqueuses (*k*). Quand les brebis regardent souvent le bas de leur ventre, ou qu'elles s'y gratent, c'est une marque qu'elles sont in-

(*k*) Ces vermisseaux se glissent aussi dans les ongles des brebis ; on peut s'en appercevoir à leur tête ; car alors la laine y croît compliquée & roide ; ils se mettent aussi au bas des cornes, auquel cas on peut ouvrir la peau avec précaution & en retirer les vers.

commodées de ces vermisseaux.

§ 16. *Des Chenilles.*

Après la pluye on trouve des chenilles sur l'herbe, & quelquefois les brebis les avalent avec cette herbe; elles en tombent malades, sont tourmentées de la colique, ont l'haleine puante, avec la diarrhée, & meurent très-souvent de mort subite.

On peut aisément s'appercevoir quand les brebis ont avalé de ces vers; car elles commencent alors à enfler, sur-tout à la bouche & à la langue, l'haleine devient puante. Il faut en ce cas vîtement faire usage des remédes prescrits dans la 2. partie, chap. 6. § 16.

§ 17. *De l'étourdissement & du tournoyement.*

Cette maladie est causée 1. par les rayons du soleil que leur foible cerveau ne sauroit supporter, comme il est dit chap. 1. § 3. nº. 17.

2. Quand on les tient trop chaudement dans leur étable pendant l'hyver, ou la forte sueur affoiblit leurs nerfs ou leurs organes sensitifs, (*organa sensoria*).

3. Les brebis s'étourdissent aussi, lorsqu'on les méne de leur étable chaude en plein air, & qu'on les expose au grand froid.

4. Lorsqu'aux grands jours de l'été on les méne paître sur des bruyéres arides, & qu'on leur refuse l'eau pendant trop long-tems. Ce qu'il faut faire en pareil cas. Voyez partie 2. chap. 1. § 4.

5. Un estomac échauffé leur donne l'étourdissement aussi, ce qui arrive, quant aux jours brûlans de l'été, on les empêche trop long-tems de boire, & qu'on leur donne pendant ce tems du sel à lécher, ou même quand on leur fait prendre pendant l'automne, l'hyver & le printems, trop de remedes qui échauffent & qui dessséchent.

6. Il est très-dangereux de laisser entrer de l'eau dans leurs oreilles en les lavant : car l'étourdissement les prend d'abord ; pour y remédier, voyez partie 2. chap. 4. § 3.

7. L'etourdissement peut aussi venir des obstructions (*l*).

8 Les Bergers modernes ont observé que l'étourdissement des brebis vient principalement d'une espéce d'eau qui se ramasse dans le cerveau, & qui cause des douleurs ; & parce que cette eau ne se trouve que d'un côté du cerveau, la brebis panche toujours la tête d'un côté ; & se tourne autour d'elle-même

(*l*) Cette maladie prend aussi les brebis lorsqu'elles ont mangé beaucoup de feuilles de chêne & d'aubépine, qui causent des obstructions, refrodissent le sang, outre beaucoup de viscosité qui s'attache autour du cerveau & y cause des douleurs. Les brebis attaquées de cette maladie, se sépare du troupeau, panchent la tête, aiment à prendre les devants lorsqu'on les méne quelque part. Les Bergers Allemands nomment ces brebis *traeber*, qui veut dire: trotteurs.

comme dans un cercle, pour faire paſſer la douleur.

§ 18. *De la mort ſubite & de l'apoplexie.*

La mort ſubite des brebis nous paroît quelquefois étrange par rapport à la cauſe, parce que les brebis, dans le tems qu'elles ſemblent ſe porter mieux, tombent tout d'un coup, & meurt ſur le champ; mais l'expérience nous a appris les cauſes ſuivantes, quoique dans le moment que l'accident arrive, on ne puiſſe dire laquelle y a donné lieu particulierement. J'alléguerai donc les cauſes générales, comme

I. Une forte attaque d'apoplexie.

II. Quelque choſe de vénimeux qu'elles auront mangé ou bû; par exemple, des chenilles, de l'eau bourbeuſes, toutes ſortes d'herbes mal ſaines, (voyez partie 2. chap. 1. § 3.) des nids de ſouris & autres

vilainies dans le foin, du fray de grenouilles, des araignées, &c.

III. Une graisse abondante qui les rend pésantes & asthmatiques, ensorte qu'elles ont de la peine à respirer; *voyez l'Ecole des Bergers par Beyer p.* 116.

IV. Quand elles mangent trop à la fois, ce qui leur arrive quand elles sont affamées; ou qu'elles viennent sur la rosée; *voyez ibid. page* 117.

V. Une violente colique, ou tympanités qui arrête tout d'un coup la circulation du sang dans les veines & à travers le cœur; cet accident se nomme aussi en Suédois *Skott*, en Allemand *Schuss*, (qui veut dire *coup*, apparemment parce qu'elles tombent comme frappées d'un coup de fusil ou de tonnerre) ce qui fait croire au vulgaire qu'il vient de sorcellerie (*m*).

(*m*) On trouve quelquefois dans le corps des brebis des pelottes de poil toutes rondes. On s'i-

L'apoplexie vient de la frayeur, & de l'obstruction du sang causée par des flatuosités qui accompagnent toujours les humeurs grossiéres qui se trouvent dans le corps; sans parler de l'antipathie entre les brebis & le loup, dont on peut voir chap. 1. § 2. n°. 11. page 31.

L'apoplexie d'ailleurs vient communément d'une eau très-âcre qui s'amasse aux environs du cœur, & qui souvent même l'occupe. Cette eau est quelquefois blanche & quelquefois rougeâtre. Quand les brebis ne veulent plus manger ni ruminer, c'est une marque qu'elles mourront bientôt. Quelquefois elles ne vivent pas douze ou treize heures après l'attaque.

magine que c'est elles qui causent la mort subite; mais j'ai fait tuer des brebis qui en avoient, & qui n'en étoient incommodées en aucune façon. Ces pelottes viennent des poils de laine que les brebis avalent, & qui s'en tortillent d'eux-mêmes dans l'estomach.

§ 19. Le haut mal, ou mal caduc.

C'eſt la ſœur des maladies précédentes. Elle vient de l'obſtruction du ſang, que ſa circulation n'eſt pas réglée, étant tantôt trop vîte & tantôt trop lente. Cette maladie eſt ordinairement incurable, mais elle n'eſt ni fréquente ni contagieuſe; (*voyez l'Ecole du Berger par Beyer, p. 181.*) les chévres en ſont plus ſouvent attaquées.

§ 20. Piſſement de ſang.

Les cauſes de cette maladie viennent d'un échauffement du ſang, ou des veines & des conduits qui ont ſouffert quelque violence & qui auront par là été endommagés; ce qui arrive aiſément lorſque la brebis tombe d'une hauteur, qu'elle ſe heurte, ou qu'elle fait un grand ſaut, ou enfin qu'on n'en ait pas le ſoin convenable en les tondant, en les lavant, ou en d'autres occaſions.

Cette maladie eſt cauſée auſſi par des champignons noirs, des chenilles, ou autres choſes vénimeuſes, que les brebis auront avalées.

§ 21. *De la colique.*

Ce tourment vient la plupart du tems des flatuoſités & des vents qui gonflent les entrailles, & qui les étendent, comme auſſi de la diarrée, des eaux mal ſaines & de choſes vénimeuſes.

Quand les brebis ſont chauves ſous le ventre, & qu'avec cela elles ſont expoſées au froid ou à l'humidité, la colique les prend aux entrailles. L'obſtruction en eſt auſſi une cauſe.

§ 22. *De la diarrhée.*

Celle-ci vient des herbes chaudes que les brebis auront trouvées au pâturage, de la quantité de boiſſon, & de l'uſage immoderé des remédes forts & violens; comme auſſi des

champignons noirs, des nids de rats & de souris, des araignées, &c. Quelquefois les bergers prennent la diarrhée pour les signes d'un bon temperament qui cherche à se purger de soi-même de tout ce qui l'incommode (*n*).

§ 23. *De l'obstruction du ventre.*

C'est le contraire de la maladie précédente, & vient de la froidure, de l'abondance des humeurs, d'un sang échauffé, de l'usage indiscret de remedes astringens, d'un pâturage mal sain & de l'eau bourbeuse.

§ 24. *De la fiévre froide & de la morve.*

Cette maladie est rare par elle-même, mais elle peut devenir fort commune par la négligence à soigner les brebis. Je suis surpris à cause de cela que nous entendions si rarement

(*n*) Mr Chomel dit que la diarrhée vient aux brebis de l'herbe sur laquelle la rosée sera tombée & qu'elles auront avalée.

parler de cette maladie des brebis, chez nous, (en Suéde) où la mauvaise maniére de soigner les brebis à pris le dessus. Cette maladie est causée en partie par l'obstruction du sang, & en partie par la froidure & par la frayeur, (comme il est dit au § 1. de ce chapitre) quelquefois aussi d'une boisson froide, mal saine, ou trop abondante, de même que par la trop grande quantité d'humeurs visqueuses.

Les signes de cette maladie sont: que les brebis cherchent souvent à se reposer, qu'elles broutent l'herbe avec nonchalance, n'en mangeant que l'extrémité de la pointe; qu'elles ne marchent qu'avec peine, & se jettent par terre, en se tournant toujours, au milieu des champs, se separant du troupeau, & revenant fort tard du pâturage. *Voyez Chomel, Dict. Œconom. p.* 131.

§ 25. *Le tremblement ou le frisson.*

Quelquefois les brebis com-

mencent à trembler & à frissonner comme si elles avoient la fiévre froide ; mais cela se passe bien-tôt. Il paroît que les causes de ce tremblement sont les suivantes.

1. Une frayeur subite.

2. Une obstruction du sang.

3. Un grand froid que les brebis ont comme sucé avec l'haleine pendant l'hyver.

4. Une boisson trop froide, ou trop chaude, ou prise avec trop d'avidité.

5. Les brebis commencent aussi à trembler lorsqu'on porte secrétement dans leur étable un morceau de la chair ou de la peau fraiche d'un loup ; ou lorsqu'il y a eu dans leur nourriture des nids de souris ou d'autres vilainies qu'elles auront avalées, comme aussi lorsque la trop grande chaleur commence à faire fermenter leur sang.

§ 26. Courte haleine & respiratian difficile.

Les brebis sont attaquées de cette incommodité,

incommodité, de même que les hommes. Elle vient d'une abondance d'humeurs épaiſſes, âcres & viſqueuſes, qui rendent la circulation du ſang lente & difficile, chargent les poûmons, & empêchent leur mouvement néceſſaire.

Une courſe violente leur cauſe auſſi une courte haleine, mais qui ſe paſſe bien-tôt.

Elle vient auſſi d'une grande frayeur, d'une abondance de ſang, & d'un dégorgement de bile, (cholera morbus).

§ 27. *De l'hidropiſie.*

On croit depuis pluſieurs années que cette maladie eſt incurable. Elle eſt la récompenſe finale de la négligence & de la pareſſe à ſoigner les brebis : car lorſqu'on a laiſſé les humeurs des brebis s'accumuler, qu'on a négligé toutes les régles de ſanté, qu'on a abreuvé lesbrebis tous les jours, & peut-

être même avec de l'eau bourbeuſe & limoneuſe, &c. l'hydropiſie s'enſuivra immanquablement (o).

Mais quelquefois cette maladie ſe gliſſe dans un troupeau ſans qu'il y ait de la faute du berger, ou de celui qui les ſoigne. Cela arrive particuliérement dans les années humides, où l'on ne peut ſe diſpenſer de laiſſer paître les brebis dans l'herbe humide. Or comme l'hydropiſie qui en réſulte, eſt une maladie mortelle, & qu'on a ignoré les véritables remédes, il eſt arrivé que des bergeries, d'ailleurs bien entretenues, en ont été détruites. Cet inconvénient pourroit nous arriver auſſi, ſi on n'avoit déja trouvé des moyens qui étant bien employés, ont été très-efficaces, & qui, en levant la maladie, ont

(o) Les brebis auront auſſi l'hydropiſie, quand on les abreuvera pendant l'été aux heures du jour où la chaleur du ſoleil eſt exceſſive, & où le ſang eſt dans ſon plus grand mouvement.

rendu aux brebis leur premiere santé. *Voyez part.* 11. *chap.* 6. § 27. (*p*)

Les signes de cette maladie sont : 1. que la tête des brebis devient grosse; 2. qu'il s'attache à la mâchoire inférieure une bulle ou espèce de bourse, & que la brebis s'enfle.

§ 28. *De l'enflure du corps.*

Le corps des brebis s'enfle quelquefois, ce qui est une marque de quelque venin, (*Voyez Chomel, Dict. Œcon.p.* 131.) de chenilles, de nids de rats ou de souris, &c. que les brebis auront avalé ; comme aussi de l'eau limoneuse qui est très-mal saine aux brebis : *voyez l'Ecole du Berger par Beyer*, *p.* 27.

§ 29. *Du dégorgement de bile.*

Quoique les brebis soient les

(*p*) L'hydropisie est de deux espèces : la premiere se nomme *Ascites*, lorsque le ventre s'enfle de l'eau qui y a pénétré des autres intestins. La seconde se nomme Anasarque, lorsque toutes les parties & le corps même en sont remplis.

animaux les plus innocens & les plus ſimples qu'il y ait ſous le ſoleil, le proverbe ſe vérifie auſſi en elles, qui dit que *la fourmi même a de la bile.*

Cette maladie conſiſte en une abondance de la bile, qui rejette ſa matiére verdâtre, qui entre dans le ſang, & ſe communique par là à tout le corps; les brebis en deviennent melancoliques, triſtes & pareſſeuſes; leur haleine devient puante, leur poitrine oppreſſée, & leurs inteſtins commencent à pourrir dans leurs corps.

La pâture graſſe & l'abondance d'eau accroiſſent la bile auſſi, enſorte que les brebis qui ont beaucoup de graiſſe, ont auſſi beaucoup de bile (*q*).

La jauniſſe a beaucoup d'affinité avec cette maladie de la bile, & vient de la même cauſe (*r*).

(*q*) Les eaux croupiſſantes y contribuent beaucoup.

(*r*) Les Allemans nomment cette maladie auſſi

§ 30. *De l'haleine puante.*

L'haleine devient puante dès-que la brebis a un défaut intérieur, comme la peſte, la vérole, pourriture de foye & de poûmons, eſtomac échauffé, venin & dégorgement de bile; mais elle eſt plutôt un ſigne d'autres maladies, qu'elle n'eſt maladie elle-même: *voyez partie 2. chap. 6. § 30.*

§ 31. *De la crampe.*

Les brebis gagnent cet accident ou par des ſauts & des bonds, qui leur cauſent une luxaion, ou lorſqu'en hyver elles ſont trop près les unes des autres dans l'étable, & qu'elles ſortent rarement. Le froid donne auſſi la crampe aux petits agneaux.

§ 32. *Perte de la laine.*

Les brebis perdent la laine au

la Rougeur, les Anglois *the Roth*, parce qu'elle cauſe une pourriture dans le corps.

printems, ou vers la fin de l'hyver; lorſqu'elles auront été dans une étable trop chaude, ou qu'elles auront manqué d'une nourriture ſuffiſante. Elles la perdent auſſi, ſi en Automne, en les enfermant dans l'étable, on ne leur ôte pas les humeurs ſuperflues qu'elles ont accumulées pendant l'été. La belette leur mange auſſi la laine, ſi elle entre dans l'étable. Pareil accident leur arrive des pointes & des échardes qui ſe trouvent aux parois de leurs étables, des hayes & des buiſſons, &c. Elles la perdent auſſi en ſe frottant les unes contre les autres. *Voyez partie* 2. *chap.* 2. § 2. *& chap.* 3. § 4.

§ 33. *De l'obſtruction du lait.*

Elle arrive ordinairement lorſqu'on donne aux brebis trop de remédes aſtringens, ſur-tout à celles qui ont eu de la peine à mettre bas. Elle vient auſſi de frayeur, & du

poison avalé dans les alimens ou dans la boisson.

§ 34. *Du rhume & des fluxions.*

Quelquefois la tête des brebis s'enfle, & il coule de leurs narines une grande quantité de pus & de morve. Cela vient du changement de la chaleur de l'étable avec le grand froid en plein air. On croit que le vent du midi accompagné de pluies & de brouillards, de même que les vents forts, contribuent beaucoup à cette maladie (*s*).

§ 35. *De l'enflure & des maladies des yeux.*

Cette maladie vient en partie des

(*s*) Mr Chomel croit cette maladie incurable, & veut qu'on jette plutôt les brebis aux chiens que de les medicamenter. Je n'en vois pas la raison; car toutes les brebis étrangéres qui viennent chez nous (en Suéde) sont enrhumées, & se rétablissent chez nous. Il nous donne même des remédes contre cette maladie. *Voyez là-dessus Partie 2, chap. 6. § 34.*

fluxions, & en partie d'un ſang & d'un eſtomach échauffés, d'une abondance de ſang, de même que de la pouſſiére, des grands vents, ou de la balle qui aura donné dans les yeux.

§ 36. *De la dyſſenterie.*

Quand les brebis rendent le ſang de cette maniére, c'eſt une marque ou que les veines ſont endommagées, ou que le ſang eſt trop abondant & trop échauffé. Au reſte elle tire ſon origine de la même cauſe que le piſſement de ſang dont il eſt parlé au § 20.

§ 37. *De la tumeur du ventre.*

Celle-ci vient d'un poiſon avalé, & de la morſure du ſerpent; quelquefois c'eſt un aſcite, dont on peut voir le § 27. not. (*p*) de ce chap.

§ 38. *Des brebis boiteuſes, ou de la maladie des ongles.*

Quand les brebis ont reſté à peu près quinze jours ſans ſortir de leur étable, il arrive que la fiente dans laquelle elles ont demeuré, leur amollit les ongles, ce qui leur y cauſe une chaleur, & les rend boiteuſes; ſur-tout quand il fait trop chaud dans l'étable, & qu'on n'y a pas laiſſé entrer de l'air frais.

J'ai ainſi parcouru les principales maladies & accidens des brebis, avec leurs differentes cauſes. Et je m'y ſuis pris de cette maniére afin que je puiſſe m'y rapporter dans la deuxiéme Partie qui ſuit, & fonder là-deſſus la maniére d'élever & de ſoigner les brebis. Le Lecteur pourra voir le ſixiéme chapitre de la Partie ſuivante, où j'ai donné les remédes non ſeulement contre toutes les maladies mentionnées ci-deſſus, mais auſſi contre toutes ſortes d'ac-

cidens extérieures qui arrive quelquefois sans qu'il y ait ni faute ni négligence de notre part, (comme toute sorte d'ulcères, des poux, des fractures d'os) & je me suis par conséquent dispensé d'alléguer dans ce chapitre.

Fin de la prémiere Partie.

INSTRUCTION
SUR LA MANIERE D'ELEVER ET DE SOIGNER LES BREBIS.
SECONDE PARTIE.

INSTRUCTION
SUR LA MANIERE
D'ELEVER ET DE PERFECTIONNER
LES BESTES A LAINE.

COMPOSÉE EN SUEDOIS

Par FREDERIC W. HASTFER.

MISE EN FRANÇOIS PAR M. ***

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez GUILLYN, Quay des Augustins du côté du Pont St. Michel, au Lys d'Or.

Et à DIJON,

Chez FRANÇOIS DESVENTES, Libraire.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



INSTRUCTION SUR LA MANIERE D'ELEVER LES BREBIS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIERE DE SOIGNER LES BREBIS EN ÉTÉ.

§ 1. *En quel tems on peut mener les Brebis au pâturage au commencement du Printems.*



Ous avons dit en plusieurs endroits de la Partie précédente que les brebis peuvent êtres ménées au pâturage

pendant l'hyver. Nous en parlerons plus amplement dans cette Partie, chap. 3. § 7. où nous montrerons que pour épargner la nourriture, il faut même les mener paître dehors en tems d'hyver.

Il est difficile de déterminer l'heure au commencement du printems pour les mettre hors de leurs étables. Ainsi nous nous contentons de donner ici la régle générale : *Qu'il faut faire paître les brebis aux champs, dès-qu'il est possible, & que le tems & la saison n'y mettent point d'obstacle.* Mais en les faisant même paître dehors, il ne faut pas laisser de leur donner de la nourriture dans l'étable, parce que ce qu'elles trouvent à rogner sur la terre gélée, n'est guéres suffisant, sur-tout quand il n'y a presque plus de suc dans les herbes. (*Voyez chap. 3. § 7.*). Comme cependant il faut épargner la nourriture pour avoir de quoi leur donner en été pendant les pluies

qui durent quelquefois long-tems. (*Voyez le §. 5. de ce chapitre*) il faut outre d'autre moyens d'epargne, cesser le plûtôt qu'il sera possible, de les nourrir dans l'étable. C'est-ce qu'on fait le mieux lorsque l'herbe commence à reverdir, parce qu'alors elle a un suc bon & nourrissant. Ce qu'il faut observer de plus au commencement du printems, on le verra au chapitre 3. § 9.

§ 2. A quelle heure du jour il faut mener les brebis au pâturage.

Dans la précédente Partie chap. 3. il a été dit que la rosée cause plusieurs maladies differentes; ainsi il faut prendre ici pour régle générale : *Qu'on ne doit jamais mener les brebis dehors, à quelle heure que ce puisse être avant que le soleil n'ait desséché la rosée par ses rayons* (a).

(a) Jonston, Aldrovandus & plusieurs autres Physiciens disent que l'effet pernicieux de la rosée consiste en ce qu'elle cause une graisse dan-

Et parce que les brebis peuvent paître dehors toute l'année, il en faut régler l'heure suivant la saison.

gereuse, qui se dissout bientôt en une eau âcre, qui pénétre jusqu'au cœur. Quelques-uns disent que, comme l'instinct naturel defend aux animaux irraisonnables, de manger ce qui leur nuit, & qu'il leur permet ce qui leur est convenable, on en pourroit inférer que, si les brebis n'ont point un degoût naturel de la rosée, nous ne devons pas la leur défendre, d'autant moins que tous les animaux aiment davantage cette herbe humectée : mais nous n'adopterons jamais cette hypothése. Car quant à ce que les animaux qui broutent, aiment davantage cette herbe, nous savons que cela est convenable & plus utile à la nature des corps des autres animaux qu'à celle des brebis, dont la constitution est toute différente. Aucun de nos animaux domestiques de ce pays n'a plus d'humeurs flegmatiques que la brebis, & ces humeurs seroient infiniment augmentées par la rosée.

Quant à l'objection que leur instinct naturel ne leur défend point la rosée, je n'y trouve pas autre chose à dire, si ce n'est que la douceur de la rosée irrite trop leurs desirs, & leur fait franchir les bornes de l'obeissance qu'elles doivent à leur nature, & à leur constitution. Il est vrai, comme le disent tous les Physiciens, que les animaux irraisonnables, parmi d'autres avantages qu'ils ont sur les hommes, possedent aussi celui d'éviter mieux que nous ce qui leur est nuisible, & qu'ils

Pendant le printems elles paissent toute la journée dehors, & on les y méne dès-qu'on sent que l'herbe est séche. On ne sauroit prescrire une heure fixe, comme nous avons déja dit; car à mesure que le soleil s'approche de nous, sa chaleur desséche l'herbe de plus grand matin.

sont même exemts du desir de ces choses; mais les expériences prouvent qu'il y faut faire quelque difference, vû que nous trouvons que les animaux domestiques commis au soin des hommes, possédent cet avantage en un moindre dégré que les animaux sauvages, que la sagesse du Créateur a mieux précautionné, vû qu'ils sont privés de tout soin & de toute inspection de la part de l'homme. On ne voit point, par exemple qu'un pâturage mal sain cause la mort à l'Elan, au Chamois, au Cerf, à la Biche, &c. ni que ces animaux en soient incommodés, ni qu'ils mangent des herbes ou des plantes contraires à leur nature, ce que font cependant les chevaux, les bœufs, les vaches, & particuliérement les brebis. Et les Histoires naturelles, tant anciennes que modernes, nous présentent beaucoup d'exemples qui prouve que tous les animaux ne sont pas là-dessus d'une égale précaution, & que par conséquent cette prérogative des animaux n'a pas sur leurs desirs une puissance si illimitée, qu'elle ne soit quelquefois obligée de céder aux desirs, comme chez les hommes.

En été quand la chaleur n'eſt pas trop forte, mais tempérée par un petit vent frais, on laiſſe les brebis pendant toute la journée au pâturage, & on les méne à la maiſon dès que la roſée tombe, afin qu'elles ne touchent en aucune façon à l'herbe qui en aura été humectée.

Dans les grandes chaleurs de l'été il faut les garantir avec ſoin des rayons du ſoleil, particulierement les brebis Angloiſes & Eſpagnoles, qui ont la laine plus épaiſſe, & qui ſont moins en état de ſupporter le chaud que les brebis groſſiéres de notre pays. C'eſt par conſéquent un raiſonnement pitoyable que de dire *que notre climat eſt trop froid en été pour ces brebis étrangéres*; raiſonnement cependant qui a empêché pluſieurs bons Peres de famille, d'en faire venir.

Quand il y a au pâturage de l'ombre ſuffiſamment contre le ſoleil, on peut les y laiſſer toute la journée.

Mais quand le champ eſt expoſé aux chaleurs de l'été ; il vaut mieux les mettre à l'abri vers le midi dans une remiſe, de même que dans les années ſéches, ou quand le ſoleil donne en plein. La chaleur & les étourdiſſemens de tête les tourmentent aſſés ſans cela, & il faut évitter que les rayons du ſoleil y contribuent encore (*b*).

En automne on les méne dehors dès-que la gélée blanche eſt paſſée, qui eſt auſſi préjudiciable à leur ſanté que la roſée, quoique pas au au même dégré.

En hyver il ne faut les mettre dehors que vers midi, & quand il fait un tems clair, afin que leurs pieds ne ſouffrent pas du froid. On ſe régle auſſi ſuivant que les jours deviennent plus longs.

(*b*) En quelques endroits de la Suéde, & ſur-tout dans le Dahlland & Wermeland, on a la coutume de mener tout le bétail dans les maiſons à onze heures du matin, & de les reméner au pâturage à trois heures après midi.

§ 3. *Du pâturage.*

Un pâturage mal ſain eſt très-pernicieux aux brebis, & leur cauſe ſouvent la mort, ſans compter qu'il contribue beaucoup à les faire dégénerer. Les brebis Angloiſes & Eſpagnoles ſont les plus ſenſibles. Elles demandent des champs & des pâturages élevés, ſecs & ombrageux, où il croiſſe une herbe convenable.

La raiſon pourquoi le pâturage doit être élevé & ſec, c'eſt que l'herbe qui croît dans les bas & fonds, eſt trop roide, & que les brebis ne ſauroient la ſupporter; car ſi l'herbe eſt trop graſſe, les brebis en auront les incommodités dont il eſt fait mention Partie 1. chap. 3. Outre cela ſur les pâturages ſecs & élevés, ſur-tout dans les champs ſablonneux, ſur les bruyéres, ſur les collines & ſur les hauteurs, l'humidité & les humeurs mal-ſaines ne ſont pas tant à craindre.

(c) L'herbe qui croît dans les champs maigres, & qui est mêlée de bruyére, est la plus convenable aux brebis, pourvû qu'elle ait la tige assés longue, pour que les brebis la puissent couper avec les dents; une plus grande longueur est superflue. Sur-tout l'herbe est bonne quand il y a beaucoup de feuilles ou des trefles, comme aussi celle qui croît sur des champs brûlés & sur ceux qu'on aura convertis en prés. C'est pourquoi les bergers brûlent souvent les champs de bruyéres & les endroits où il y a beaucoup de fougéres.

La jachére, ou terre en friche, est meilleure, donne un pâturage médiocre & fournit aux brebis une nourriture suffisante, qui ne cause aucune maladie. Les boyaux, les

(c) Les brebis Hollandoises & Eiderstadiennes, comme aussi partie des Angloises & sur-tout celles qui viennent d'Irlande, demandent un pâturage gras dans des endroits bas & fangeux.

poûmons, le foye & le ſang ne ſont pas endommagés par un pâturage trop gras, & les brebis y trouvent pourtant de quoi ſe raſſaſier. Car quoique l'herbe de la jachére ſoit graſſe, cette graiſſe n'eſt pas auſſi nuiſible que celle de l'herbe haute & longue. Communément auſſi l'herbe courte eſt bonne & ſucculente, enſorte que le pâturage en Suéde ne le céde, en rien aux pâturages d'Angleterre. Le terroir Suédois en général eſt auſſi fertile que le terroir étranger, & ſur-tout il approche de celui d'Angleterre, ce dont on pourra ſe convaincre aiſément, en faiſant reflexion que nos moiſſons rendent juſqu'à dix-huit ou vingt graines, ce qui ſouvent n'arrive pas en pluſieurs endroits de l'Angleterre.

Il faut remarquer ici que quand la jachére a un terroir limonneux, il n'y faut pas mener les brebis en tems de pluie ; car elles boiroient

l'eau qui ſe trouve entre les ſillons, & nous avons déja dit dans la Partie premiere chap. 3. que cette eau eſt un poiſon dangereux pour les brebis. Il ne faut pas non plus les y mener paître aux jours brûlans d'été, mais dans des pâturages plus ombrageux. Par contre au printems, ſur la fin de l'été & à l'automne, quand la terre eſt en friche, on peut les mener hardiment (*d*). *Voyez chap. 5. § 2.*

Après la moiſſon on peut mener les brebis ſur les chaumes, ce qui les rend fortes & charnues pour l'hyver. *Il faut cependant ſe garder de leur donner trop de nourriture,*

(d) C'eſt un grand dommage & qui ne contribue pas peu au détriment de notre agriculture, qu'en pluſieurs endroits de notre Royaume on ne comprenne pas l'utilité de la jachére. Car outre ce que nous avons déja dit, il eſt viſible qu'elle allége le terroir qui ſans cela eſt trop fatigué en portant continuellement. Quelques-uns même traitent leur peu de terre en friche avec tant de négligence que la jachere fait plus de tort que de bien à leurs champs.

& je m'en rapporte aux raisons alleguées Partie 1. chap. 1. § 4. & dans differens §. du chap. 3.

Le pâturage où il croit de l'herbe rouge & pointue, quoiqu'il soit d'ailleurs sec & élevé, n'est nullement convenable; les brebis en meurent ordinairement. Le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de brûler un pareil champ, en y faisant mener l'hyver d'auparavant du sarment & autres choses combustibles, afin que le feu consume l'yvraie jusqu'à la racine.

Le pâturage qui produit des orties & des chardons, ne vaut rien non plus pour les brebis.

Les endroits où il y aura eu l'année précédente quantité de rats & de souris de terre, ou de sauterelles, sont empestés par la fiente & par les œufs de ces animaux; par conséquent ils apportent aux brebis une mort certaine.

Une terre humide & remplie de mousse,

mousse, les marais, les bourbiers & les prés-de-lacs (*e*) sont très-pernicieux aux brebis. Si cependant on ne peut se dispenser de mener les brebis en de pareils endroits, il faut que cela se fasse pendant un tems sec, après une longue sécheresse & vers le tems du midi, auquel cas il n'en peut résulter de grands inconvéniens, pourvû que cela n'arrive pas bien souvent.

L'herbe qui aura sucé des humidités d'eaux minerales, est malsaine, & cause la mort aux brebis. On la reconnoit à sa couleur jaune. L'herbe jaune des marais fait le même effet.

Tant que les brebis vont paître dehors, il est bon de leur frotter le dedans de la bouche avec du sel. Cela les préserve de la gale & d'autres maladies.

(*e*) On entend par *prés de lacs*, des prairies qui ont été ci-devant des lacs, & qui seront desséchés.

Sur l'Œland il croît une herbe d'une espèce particuliérement bonne aux brebis ; il paroît convenable d'ensémencer de sa graine le pâturage. On dit que cette herbe est la meilleure de toutes ; parce que les brebis l'aiment, & qu'elles en prospérent extraordinairement. Elle croît dans tous les endroits secs, sur les toits des maisons, sur des montagnes, & dans des terroirs les plus maigres qui ne peuvent produire aucune autre herbe ; elle est tendre, & sa longueur n'a pas souvent la largeur d'un pouce.

Au reste notre célébre Linnæus a observé dans une Dissertation intitulée (Pansuecicus) que les brebis mangent 387. sortes d'herbes & de plantes Suédoises, mais qu'elles en laissent 141. sans y toucher, comme étant nuisibles, ou moins nourrissantes & moins convenables à leur nature. Il a aussi observé que nos animaux domestiques, de même

que les ſauvages, différent entr'eux quant à la nourriture & à la maniére de vivre. La vache aime à demeurer dans les baſſes prairies où croît ſa nourriture. Les brebis choiſiſſent les endroits élevés, où elles trouvent les mille-feuilles qui leur ſont ſi convenables. *Linnæi floraſuer. 95.* La chévre qui a reçu la faculté de ſauter eſt obligée de gravir contre les rochers pour manger des arbriſſeaux.

Le cheval profite mieux dans les bois où il trouve des herbes qui ont beaucoup de feuillages (plantæ folioſæ). Le cochon fouille les marais & cherche la filipendule, la ſcorzonére & les truffes. La nourriture des animaux eſt même ſi différente, qu'à peine y a-t'il une ſeule herbe qui ne ſoit mangée avec beaucoup d'avidité par un certain animal, aulieu qu'un autre n'y touchera ſeulement pas. Le cheval laiſſe le phellandrium à la

chévre. La vache paſſe la cigue & la brebis s'en contente. La chévre laiſſe volontiers au cheval l'aconit ou tue-loup, (aconitum) la vache laiſſe à la chévre la Reine-des-prés, (*ulmaria*) & ainſi du reſte: car ce qui eſt medecine à l'un, eſt un poiſon violent à l'autre. On voit par-là qu'aucune plante n'eſt vénimeuſe en elle-même, mais ſeulement à l'égard de differens animaux. L'euphorbe tue les hommes, & eſt la nourriture la plus ſaine pour un papillon de nuit (Phalæna-linnæi faunaſuec. 825.). Le poivre eſt mortel aux cochons, & ne fait point de tort aux poules. Or pour que les animaux ne s'y méprennent point, & pour que leur ignorance ne leur ſoit pas nuiſible & même mortelle, le Créateur leur a donné deux excellens organes, la langue & le nez, qui ſe trouvent comme deux avant-gardes à l'entrée & au paſſage de la nourriture, afin que rien ne paſſe

qui ne leur soit sain & convenable. C'est aussi pourquoi un animal ne peut jamais si bien pâturer un endroit, qu'il ne doive laisser quelque chose à l'animal qui vient après lui ; moyennant quoi tous les deux y trouvent leur nourriture. Et quoique plusieurs sortes d'animaux mangent les mêmes herbes, ils laisseront toujours quelque chose, parce qu'ils ne peuvent pas tous également brouter assés près du sol de la terre. Les Hollandois en ont fait l'expérience, & ils ont trouvé qu'aux endroits où huit vaches ont achevé de paître, & où elles n'ont plus trouvé de nourriture, deux chevaux y ont pû satisfaire leur faim, & après eux quatre brebis ont trouvé pendant quelques jours de quoi se rassasier. De cette maniére la nourriture devient suffisante pour tous. *Voyez la Dissertation d'Isaac Biberg, de Œconomia Naturæ sub præsidio Cl. Linnæi.*

Quant à la ciguë & à plusieurs herbes dont il a été fait mention, un Anonyme en dit par raport aux brebis : si elles mangent la petite esule, (peplus, esula minor) elles en auront des tumeurs dans les poumons. La piloselle (pilosella major) les constipe tellement à ce qu'on dit, qu'elles en meurent. La queue de cheval ou prêle vraye, (equisetum) gâte leur fruit, comme on a observé en Angleterre. La rénoncule, (flammula seu ranunculus palustris) leur est fort pernicieuse & un vrai poison. L'oreille de souris (myosotis aquaticus) la mercuriale (mercurialis) quelques espèces de joncs, (l'anthericum), la grassette, la drosera, l'andromeda, sont telles que lorsque les brebis sont obligées d'en manger faute d'autre nourriture, leur santé en souffrira indubitablement. Pour la ciguë, on ne sauroit douter qu'elle ne cause la mort aux brebis, d'autant

plus que c'eſt une herbe des plus vénimeuſes de toute la Suéde, qui tuë non ſeulement les hommes, mais infecte tellement les cadavres & les charognes quand on l'y met, que les loups & les renards en tombent comme des mouches. Cependant ces herbes étant ſéches, perdent beaucoup de leur force, enſorte que le bétail les peut avaler avec d'autre foin ſec; ſans que cela leur nuiſe.

Pour ce qui regarde d'ailleurs nos pâturages en Suéde, les endroits ombrageux, auſſi bien que les plaines conviennent à l'éſpèce Angloiſe & Eſpagnole. Car l'ombre de la forêt & le frais ſont très-néceſſaires à cette eſpèce contre les rayons du ſoleil, parce que ſans cela leur foible cerveau en ſouffre aiſément, comme nous avons déja dit. Quand les champs où il croît des arbres, ſont purgés des genevriers, & des arbriſſeaux de pin & de ſapin, ils

ſont très-bons. Sur les plaines il fait ordinairement du vent, & ſon ſouffle empêche & tempére l'effet des rayons du ſoleil, enſorte que les brebis n'en ſont pas incommodées. Lorſqu'au contraire le tems eſt calme & ſans vent, *il faut chercher autant qu'il eſt poſſible, des pâturages ombrageux, ou du moins il faut tenir les brebis ſous une remiſe, tant que dure la grande chaleur du jour.*

§ 4. De la maniére d'abreuver les brebis.

Nous avons déja dit plus d'une fois que l'humidité eſt une des principales cauſes des maladies des brebis, & nous avons démontré les incommodités qui s'enſuivent. Il eſt donc néceſſaire, non ſeulement de connoître la véritable maniére d'abreuver les brebis, mais auſſi d'uſer de beaucoup de précaution à cet égard : car une

méprise pour le trop ou trop peu de boisson, peut aisément faire perdre au propriétaire ses brebis.

Il est vrai que les brebis peuvent se passer de l'eau plus long-tems que d'autres animaux; c'est pourquoi plusieurs ménagers la leur ont refusé le plus qu'il leur a été possible: mais je soûtiens que l'ignorance de la véritable maniére a été nuisible à plus de gens qu'on ne se l'imagine.

En abreuvant les brebis il y a deux choses à observer.

1. La qualité de l'eau.

2. Quand & combien de fois il faut les abbreuver.

Quant à l'eau, il faut qu'elle soit coulante, sur un fond pur & sablonneux, comme des fleuves, des riviéres, des ruisseaux & des lacs. La raison en est que l'eau coulante n'a point de particules âcres & grossiéres, qui augmentent & conservent les humeurs flegmatiques

dans le corps des brebis, & qui leur causent des maladies. Elle est aussi exempte d'avoir des œufs d'insectes vénimeux, qui se trouvent d'ordinaire dans les eaux mortes & croupissantes. L'eau coulante n'est pas gâtée non plus par l'air comme celle qui croupit, ce qui la rend dégoûtante, comme on peut s'en appercevoir par sa mauvaise odeur; & qui fait aisément mourir les brebis qui en auront bû.

L'eau limoneuse qui se trouve dans les fossés des champs ou autres, dans les marais, dans les étangs, ou dans les lacs dont le fonds est limoneux, ne vaut rien non plus pour les brebis, ni l'eau de puits qui a un goût mineral.

Il faut encore remarquer que quand on a une fois commencé à abreuver les brebis dans un certain endroit, il y faut continuer; car le changement d'eau, quelque saine qu'elle puisse être d'ailleurs, leur est

préjudiciable. Ce changement cause la gale & la rogne, & les agneaux des brebis qui portent, auront la laine marquetée (*f*).

Quant à la seconde circonstance: *quand & combien de fois il faut les abreuver*, on ne peut prescrire un tems fixe pour toute l'année; il faut se régler sur la saison. Quand l'herbe est grasse & succulente, les brebis peuvent rester sans eau: mais non pas quand l'herbe commence à perdre son suc & sa verdure. C'est pourquoi quelques-uns ont la coûtume de ne jamais abreuver leurs brebis, mais de les laisser aller sur la rosée, qu'ils croyent suffisante pour étancher la soif. Il est bien vrai que la rosée fait cet effet, mais c'est au grand préjudice des brebis. Ainsi nous ne saurions approuver

(f) Les Physiciens prétendent que les diverses couleurs des animaux domestiques ne viennent que du changement d'eau, aulieu que la couleur des animaux sauvages qui n'en changent pas, est par tout la même.

cet usage ; il vaut mieux, lorsqu'on veut a breuver les brebis en été, de le faire le matin, & puis de les mener dans la maison jusqu'à ce que la rosée soit séche. Il ne faut pas les abreuver à midi, parce que cela a causé l'hydropisie, comme il a été dit partie 1: chap. 3. § 27.

Dans les automnes secs on donne souvent à boire aux brebis, mais dans les automnes humides & froides plus rarement. On dira au chapitre 3. § 5. de cette partie, comment il faut agir à cet égard après les avoir établées.

On n'observe pas une régle générale pour les abbreuver également souvent ; car dans quelques bergeries on les abbreuve tous les huit jours en été, dans d'autres tous les dix jours, & encore dans d'autres tous les quinze jours, &c. La même inégalité s'observe aussi en automne, comme tous les quatre, six ou huit jours : mais le meilleur & le plus

sûr est de les laisser manquer d'eau tant qu'elles veulent & qu'elles peuvent s'en passer, & de ne les abbreuver que quand elles marquent en avoir envie, soit en été ou en automne; car il est sûr que la nature ne veut pas être gênée. Si elles en ont besoin tous les jours, il ne faut pas la leur refuser, & elles ne manqueront pas de manifester leur soif par quelque signe. Pourvû qu'on leur laisse la liberté de suivre leur penchant naturel, on est à l'abri de toutes les mauvaises suites. Car la nature agit sincérement pour montrer ce qui est convenable ou ce qui est nuisible, & observe avec beaucoup d'exactitude le tems qu'il faut

§ 5. Comment il faut nourrir les brebis pendant les années & les jours d'été humides.

Un pâturage humide & marécageux est non seulement pernicieux

aux brebis, vû la mauvaise qualité de l'herbe ; mais il leur est aussi très-désagréable, parce qu'elles ne trouvent guéres de plaisir dans les marais & dans la fange, comme il est dit partie 1. chap. 1. § 2. nº. 12. une pluie abondante leur nuit extérieurement & intérieurement ; *voyez partie* 1. *chap.* 3. § 1. d'où il arrive que les années humides & une pluie continuelle causent souvent une mortalité générale parmi les brebis, ce qui pourroit rebuter plusieurs de mes Lecteurs d'un soin si utile ; mais il faut considérer que c'est le sort commun, & que les étrangers rencontrent les mêmes difficultés. C'est pourquoi laissons tomber la pluie, & ayons soin comme eux de nos brebis, afin qu'à l'aide de Dieu elles puissent vivre & profiter malgré ces accidens fâcheux.

Pendant les violentes pluies d'orage on tâchera le mieux qu'il sera possible de mettre les brebis

ſous un toit, ſous des arbres touſus ou dans des buiſſons. A cauſe de cela c'eſt une choſe fort utile de bâtir dans le pâturage une eſpèce de grange ou de remiſe faite de branches d'arbre ou de brouſſailles, où le berger puiſſe les faire entrer en pareil cas; *voyez chap. 5. § 2. de cette partie.* Lorſque la pluie ſera paſſée, on peut les faire ſortir.

Dans les années humides & pendant les pluies de longue durée, il faut ſouvent tenir les brebis enfermées dans leur étables alors il eſt bon d'être pourvû de foin, de pailles, de feuilles ſéches & de bruyére, pour les nourrir.

Il faut les faire paître auſſi ſouvent qu'il eſt poſſible, & même tous les jours ſi cela ſe peut, ſur les champs où il croît de la bruyére; car cette herbe deſſéche beaucoup, & eſt ſi ſaine aux brebis pendant les années humides, qu'on n'a preſque pas beſoin d'un autre préſervatif. Au contraire, dans les années

chaudes & féches elle n'eſt pas ſi bonne; car elle empêche les agneaux de croître & fait par conſéquent dégénerer la bonne eſpèce; Cependant ſi elle eſt mêlée de foin ou d'herbe, elle eſt fort ſaine en quelque tems qu'on la leur puiſſe donner (g).

Il faut obſerver de plus, comme nous avons déja dit, qu'on ne faſſe pas paître les brebis ſur un terroir limoneux, mais qu'on les mène ſur des collines, ſur des montagnes & ſur des hauteurs ſablonneuſes, où il croiſſe de l'herbe.

Tous les quinze jours on donne à chaque brebis autant de ſel qu'on

(g) On voit que les animaux ſauvages, qui vivent dans les bruyeres, ſont beaucoup plus petits que d'autres de leur eſpèce qui vivent dans un terroir plus gras; par exemple les liévres de bruyéres, ainſi nommés par les chaſſeurs, qui ſont de plus petite eſpèce. Il en eſt de méme des autres animaux, comme des cerfs, des biches des élans, qui vivent dans les bruyéres, & qui ſont tous plus petits que ceux de leur eſpèce qui ſe nourriſſent dans des endroits plus gras.

en peut tenir entre trois doigts, mêlé d'une poignée d'avoine, ou un couple de petits harangs ; mais il faut remarquer que quelque peu de sel qu'on leur donne en été, il ne faut pas les laisser boire du tout ce jour là (*h*) ce qui ne se doit pas sans cela en été, à moins que la nécessité ne le demande, comme il est dit au §. précédent.

Il est nécessaire aussi de parfumer souvent les brebis avec des branches de geniévre, des chiffons de laine ou des ongles de bétail tué, ce qui se fait de la maniére suivante: On fait entrer les brebis dans l'étable, & on met les choses susdites sur un réchaud, ensorte que la fumée vienne à se répandre par toute l'étable, mais il n'est pas nécessaire (comme le prétendent quelques-uns) qu'elle soit assés

(*b*) L'eau empêche l'effet du sel, car la chaleur qui doit dessécher les humeurs, seroit éteinte & renduë inutile par l'eau.

épaiſſe pour faire paroître les brebis jaunes. On les laiſſe dans cette fumée pendant quelques minutes, ou même tant qu'on veut ; car dès-qu'elles commencent à touſſer, c'eſt une marque qu'elles ne la peuvent plus ſupporter, & il faut les faire ſortir tout de ſuite (*i*).

Quand on obſerve tout cela, & qu'on procéde en automne de la maniére que nous dirons dans le troiſiéme chapitre ſuivant, § 2. le tems humide & les pluies de longue durée ne feront point de tort aux brebis ; mais quand on eſt négligent & pareſſeux, on le ſera à ſes propres dépens.

(i) S'il paroiſſoit à quelqu'un que cette maniére de parfumer les brebis eſt trop forte & trop violente, ce qui ſe montre cependant d'abord, il n'a qu'à leur porter le réchaud ſous le nez, afin qu'il ne ſoit pas néceſſaire de les parfumer entiérement ; car le cerveau d'une brebis ne peut pas ſupporter beaucoup, & il eſt auſſi facile de tuer une brebis par le trop de fumée que d'une autre maniére.

§ 6. *Des clayes & des parcs pour les brebis.*

Pour le progrès de l'agriculture il est très - convenable de faire une espèce d'étable pendant l'été sur les terres en friche, afin que le bétail y puisse passer la nuit & engraisser la terre. C'est une chose connue qu'on en agit ainsi à l'égard des brebis, auxquelles on fait passer la nuit dans des parcs, qui étant transportés tous les jours, ameliorent un champ en friche tout entier. Dans quelques provinces du Royuame on fait des parcs couverts assés grands pour contenir une vingtaine de brebis, & on les fait traîner par deux chevaux çà & là. Quelques - uns de ces parcs sont plus petits & ne contiennent que dix brebis; deux hommes les peuvent porter où l'on veut; ils sont composés de planches de rebut, avec une

petite porte que l'on ferme, afin qu'aucun animal deproie n'y puisse entrer.

En d'autres endroits du Royaume ces parcs sont faits en forme de haye, mais sans toit, ceux-ci ne valent pas les premiers, parce qu'il faut que le berger ou le gardien y restent, sur-tout aux endroits voisins aux forêts & aux rochers, d'où les animaux de proie pénétrent quelquefois jusques dans l'habitation. Il est vrai que les parcs sans toit occupent un plus grand terrein à la fois; mais quand on fait transporter tous les soirs ceux qui sont faits de planches, le champs en sera mieux engraissé & en moins de tems.

Chaque paysan sçait sur quels champs il faut faire parquer les moutons, savoir que cela ne convient pas où la nature du terroir est chaude, ni dans les années humides & pluvieuses, quoique les parcs soient couverts.

§ 7. Comment on garantit la laine de la poussiére & d'autres vilainies.

La fine laine des brebis Angloises & Espagnoles est telle en comparaison de la grosse laine, qu'elle prend & retient toutes sortes de vilainies & de poussiére, qui s'en vont difficilement par après, quelque bien qu'on la puisse laver & carder ; d'où il arrive que les fabricans ne veulent pas donner la moitié du prix d'une laine ainsi gâtée, parce qu'à peine peuvent-ils s'en servir.

Nous montrerons dans le deuxiéme chapitre suivant § 2. comment il faut empêcher que la laine ne soit gâtée en hyver par la poussiére du foin ; mais pour la garantir de toute vilainie pendant l'été, il faut faire paître les brebis dans des endroits propres, où il n'y ait ni genevriers, ni buissons de pins & de sapins, ne les point mener dans

des lieux ſablonneux & poudreux, de peur qu'elles ne s'y couchent, & les mettre toujours à l'abri du vent, afin qui ne leur ſouffle pas des vilainies ſur le corps.

Les Propriétaires des bergeries qui n'entendent pas la maniére de conſerver la laine pure, & qui par conſéquent n'en peuvent tirer le prix convenable des Fabricans, prennent alors le parti de la vendre le mieux qu'ils peuvent aux habitans de la campagne, de la faire travailler pour leur propre uſage. Mais ſi cette mauvaiſe coûtume devenoit trop commune, il y auroit à craindre que l'on ne parvînt jamais au but qu'on ſe propoſe par l'établiſſement des bonnes bergeries.



CHAPITRE II.

DES ETABLES POUR LES BREBIS.

§ 1. *Des emplacemens convenables pour les Etables.*

C'Eſt une vérité manifeſte que les brebis vous apportent du profit pendant toute l'année, à proportion du ſoin que vous aurez eu pendant l'hyver. Or parce que ce ſont des animaux domeſtiques, elles ne peuvent par elles-mêmes chercher leur nourriture aux champs & aux bois, comme font le cerf, l'léan, la biche, le chamois & pluſieurs autres ; mais elles s'abandonnent, comme des animaux ſans defenſe, purement & ſimplement au ſoin des hommes, & ne ſauroient profiter en hyver, ſans avoir une bonne demeure. Elles ne demandent pas une maiſon magnifique ; mais

il faut pourtant qu'elle ſoit bien conſtruite & convenable à leur naturel & à leur ſanté. Or comme on voit que le chaud & le froid, l'eau & les humidités ſont les plus grands ennemis de leur ſanté, auxquels le berger doit oppoſer ſa prudence, ſon induſtrie, & tout ſon ſavoir faire, d'autant plus que ces ennemis entrent par force à travers portes & parois : il eſt clair que les brebis ont beſoin d'une retraite ſûre contre ces ennemis, de même que les hommes ont coutume de ſe ſervir de bonnes fortifications contre les leurs.

Autant que les brebis aiment à être au ſec en été, autant & plus en ont elles beſoin en hyver. Leur temperament ne peut s'accommoder des endroits humides. *Voyez partie* 1. *chap.* 1. § 2. n°. 12. Pour les mettre donc à l'abri de tout accident on choiſit des endroits élevés & des collines ſur un fond de ſable fin s'il

s'il se peut, parce qu'il a moins d'exhalaisons, & qu'au contraire il boit mieux l'eau & toutes sortes d'impurtés liquides.

Le terroir limoneux produit toujours quelque exhalaison, quoiqu'il se durcisse en été jusqu'à se fendre.

La terre rouge a moins d'exhalaisons que la terre limoneuse ; mais le sable mêlé de terre en a encore moins.

La terre noire est la plus humide. Le plus convenable est de bâtir sur un roc, parce qu'alors il y a moins d'inconvenients à craindre. C'est à cause de cela qu'il faut toujours tâcher de bâtir sur des lieux élevés, quand même cela devroit faire du tort à la symmétrie du bâtiment. Si l'emplacement n'est pas égal par-tout, on bâtira plûtôt en bas pour l'autre bétail (*a*).

(*a*) Il est incroyable combien un terrain humide est pernicieux aux brebis ; cela va même jusques-

Lorsqu'il n'y a point de colline assés près de la maison, ou que pour cause de sûreté il ne convient pas de bâtir l'étable des brebis trop loin des étables de l'autre bétail, alors il faut nécessairement élever une espèce de colline de pierres & de sable fin, & bâtir l'étable dessus, car autrement les humidités sortiront toujours de la terre, quelque hauteur & profondeur que puissent avoir les fondemens du mur des parois.

§ 2. *De la construction de l'étable des Brebis.*

Ordinairement on bâtit l'étable

là que, quoique les brebis soient très-saines en automne quand on les étable, qu'elles soient exemptes intérieurement de toute mauvaise humeur, & qu'on leur refuse même l'eau le plus qu'on pourra pendant l'hyver, elles ne manqueront pas, dès-que leur étable est bâtie sur un terrain humide, de gagner l'hydropysie. On peut être sûr aussi que, quand le sol de leur étable n'est pas sec, elles n'éviteront pas non plus ni la petite verole, ni la gale, ni la mortalité générale.

purement & ſimplement pour garantir les brebis des froids de l'hyver, parce qu'alors on ne peut pas les laiſſer en plein air ; on ſera peut-être ſurpris d'abord quand je dirai que l'étable doit auſſi les garantir de la chaleur au plus fort de l'hyver. Il eſt vrai qu'il paroît qu'on pourroit fort bien ne point refuſer la chaleur aux brebis, pourvû qu'elle ne ſoit pas auſſi forte que celle d'une étuve : mais le milieu eſt toujours le plus ſur. Nous pouvons garantir les brebis d'un froid pernicieux, ſans employer une chaleur auſſi pernicieuſe.

Tant que les brebis reſtent dans l'étable, elles ne ſe reſſentent pas de la trop grande chaleur ; mais le mal qui ſe gliſſe en attendant dans leur eſtomac & dans leurs corps, les attaque avec d'autant plus de violence le printems ſuivant, quand on les mene hors de l'étable, & fait mourir nombre de bonnes brebis. Il faut donc obſerver comme une

régle générale, que l'étable soit construite de façon que ni le froid ni le chaud ne puissent nuire; & il faut entierement perdre la fausse opinion que plus il fait chaud dans l'étable, mieux cela vaut; il faut au contraire qu'il y fasse plutôt froid que chaud, excepté le tems où les brebis agnélent; car alors il n'y faut pas laisser entrer le froid du tout: & comme cela ne dure que trois ou quatre semaines, & que cela arrive vers le tems où les grands froids sont passés pourvû qu'on ait observé ce qui est dit au §. de l'accouplement, les brebis n'en seront point incommodées.

La trop grande chaleur de l'étable est causée ou par la foule des brebis, ou par le défaut d'air. Quand les brebis sont trop près les unes des autres, elles suent trop. C'est pourquoi plus leur étable a de l'espace & de l'étenduë, mieux elles profitent; moins il y a de hauteur entre

le sol & le toît, plus il y fait chaud: car les exhalaisons chaudes des brebis ne trouvant point de place suffisante pour monter, elles descendent & tombent sur les poumons des brebis, ouvrent leurs pores, & les font suer davantage. Par conséquent il faut prendre garde en construisant l'étable, qu'il y ait assés de hauteur & d'étenduë pour prévenir cette chaleur immodérée.

Dans la construction de l'étable il faut observer la proportion de l'étendue, en comptant pour chaque brebis trois aunes d'Allemagne en quarré; la hauteur doit être proportionnée à l'étendue, & au nombre des brebis; (*b*) mais il faut qu'il y ait au moins cinq aunes d'Allemagne entre le sol & le toît, ensorte que quand la hauteur du

(*b*) Une étable longue de 30. aunes d'Allemagne, & large de 15. est suffisante pour 150. brebis, en y comprenant les beliers & les agneaux; chacun peut faire son calcul là-dessus. Une étable de dix aunes en quarré suffit pour trente brebis.

fumier & de la paille se monteroit jusqu'à deux aunes, il y ait encore trois aunes de hauteur où la chaleur puisse monter.

Une étable longue de dix aunes doit être haute de cinq : c'est la proportion des petites étables; mais pour dix aunes de longueur de plus, il faut toujours ajouter une aune de hauteur, c'est-à-dire que pour vingt aunes de longueur il en faut six de hauteur, pour trente de longueur, sept de hauteur, & ainsi du reste.

La largeur est ordinairement la moitié de la longueur : c'est la meilleure proportion symmétrique, & donne au toît sa plus grande force. Comme cependant cette distribution ne suffit pas encore pour conserver une chaleur tempérée, & qu'il peut arriver qu'elle devient trop forte de tems en tems, il y faut laisser de petits trous par-ci par-là, de la grandeur de trois à quatre pouces en diamétre, afin que le vent y

puiſſe jouer & donner paſſage aux exhalaiſons, ce qui conſerve en même tems un air pur & ſain dans l'étable, choſe bien eſſentielle à la ſanté des brebis.

Ces trous doivent ſe trouver le long du bâtiment, à deux pieds & demi de diſtance ou à trois pieds l'un de l'autre, & à un pied au deſſous du faitage du toît. On voit tout de ſuite par ce calcul, combien il en faut pour chaque étable.

Lorſqu'il fait du ſoleil, on verra clairement comme il ſort par ces trous comme une eſpèce de fumée, & l'on en peut juger, ſi toutes ces évaporations reſtoient dans l'étable pendant l'hyver entier, combien la ſanté des brebis en ſouffriroit juſqu'au printems.

Outre ces trous on pratique des fenêtres ordinaires des deux côtés des parois : car les brebis proſpérent mieux au grand jour que dans l'ob-

ſcurité. *Voyez partie* 1. *chap.* 1. § 2. n°. 9. On met aux fenêtres des crochets ou pantures de fer, afin qu'on puiſſe les ouvrir quand il fait trop chaud : les fenêtres à couliſſes valent encore mieux.

La chaleur de l'étable doit être tempérée comme les airs frais d'été, ou comme celle des beaux jours clairs d'automne, & cela pour pluſieurs raiſons, ſavoir ;

I. Au printems, où il fait plus froid dehors que dans l'étable, c'eſt une mauvaiſe coûtume de tenir l'étable trop chaude ; car le changement ſubit du chaud au froid eſt trop ſenſible aux brebis, influë ſur leur ſang, & doit néceſſairement attaquer leurs forces & leur ſanté.

II. En hyver, les brebis paſſant du chaud au froid, & du froid au chaud, ſeront incommodées de la toux.

III. Il eſt clair, que ſi le trop d'évacuations ſont nuiſibles aux

brebis pendant l'été, où l'herbe fraîche leur donne cependant plus de forces, elles le feront bien davantage en hyver, où elles ne mangent que du foin fec, ou même de la paille, qui leur donnent moins de forces & moins de nourriture, d'autant plus que la chaleur qui doit empêcher ou tempérer le mauvais effet des humeurs fuperfluës, s'évapore en même tems.

IV. On a obfervé que la grande chaleur de l'étable fait mourir les brebis de mort fubite, parce que leur graiffe fe fond & fe change en une fubftance aqueufe & corrofive, qui penétre jufqu'au cœur. Auffi voit-on que les animaux qui ont beaucoup de graiffe, comme les oyes & les cochons, profpérent au froid mieux qu'au chaud.

V. La chaleur qui pénétre par les pores jufques dans la groffe laine d'hyver, la fait trop croître;

or cette laine est non-seulement moindre que l'autre bonne laine que la brebis doit garder jusqu'à la tonte, vers la St. Jean ; mais elle tombe même dès-que les brebis passent de l'étable aux froids du printems ; & alors cette perte de la laine leur cause des maladies & même la mort. *Voyez partie* 1. *chap.* 1. § 4. (*c*)

VI. Par la grande chaleur la peau des brebis devient trop mince & de mauvaise qualité. Lorsqu'au contraire leur étable est moins chaude pendant l'hyver, leur laine ne croit pas à la verité, mais les brebis en seront plus saines & plus fortes ;

(*c*) On peut aussi se convaincre combien la chaleur est pernicieuse aux brebis, parce qu'une partie des brebis Angloises perdent chez nous les dents déja dans la troisiéme ou quatriéme année, ce qui cependant n'arrive en Angleterre aux bonnes brebis que dans la septiéme ou huitiéme. Cette perte prématurée des dents ne peut venir que de ce que la nature de ces animaux aura été affoiblie par le changement du froid au chaud.

elles garderont leur laine pendant le printems, & elle croîtra jusqu'au tems de la tonte. Alors la laine qu'on aura cru avoir perduë au printems, se trouvera dix fois autant, & beaucoup meilleure; la chaleur qui par l'évaporation seroit entrée dans la laine, restera dans le corps, & le fera croître & profiter au double (*d*).

Outre ce qui peut contribuer à la santé des brebis, il faut avoir soin aussi que l'étable soit construite de façon qu'il ne puisse pas tomber de la poussiére, de la bale ou autres vilainies sur la laine des brebis, & lorsqu'il y aura quelque chose de pareil, il y faut remedier tout de suite.

(*d*) On trouve aussi que les vaches qu'on tient dans une chaleur modérée, donnent le double du lait, & profitent mieux que celles qu'on tient trop chaudement. Mais il faut cependant qu'elles n'ayent pas froid non plus, cela leur seroit encore plus nuisible : qu'on les empêche seulement de suer de chaleur.

Le sol de l'étable est ordinairement fait de pierres, un peu élevé au milieu, afin que les urines puissent s'écouler de toutes parts par de petits trous en bas des parois. Quelques-uns ont la coutume de couvrir le sol de terre de la hauteur de cinq à six pouces, afin que les urines venant à pénétrer cette terre, la rendent propre à engraisser les champs.

Lorsqu'on ne veut pas faire le sol de pierres, on le peut faire de sable, & alors il n'est pas nécessaire de l'élever au milieu; au contraire il doit être un peu plus bas, afin que les urines puissent bien pénétrer dans le sable, & quand il est assés engraissé, on le couvre d'un sable nouveau, ou bien on le jette hors de l'étable avec le fumier.

Il faut remarquer encore que de quelque hauteur que soit l'étable, il ne faut jamais laisser augmenter le fumier dans l'étable au-delà de

la hauteur de deux aunes d'Allemagne; c'eſt pourquoi les parois doivent être garnis juſqu'à cette hauteur de bois en dedans, avec une fente au milieu. L'étable doit être plus ou moins haute à proportion de la quantité des brebis; car de cette façon la chaleur de l'étable ſera plus ou moins forte, puiſqu'elle montera à meſure du plus ou moins de hauteur (*e*).

De quelque matiére que le ſol de l'étable ſoit conſtruit, il faut toujours le couvrir de paille fraîche avant que d'y mener les brebis; c'eſt pour leur plus grand agrément, & pour leur ſanté; on garantit auſſi par-là la laine des vilainies,

(*e*) On doit encore remarquer qu'il faut que les parois ſoient bien ſolides, pour avoir une chaleur ſuffiſante lorſqu'on veut faire ſuer les brebis. C'eſt par conſéquent une mauvaiſſe méthode que de laiſſer des fentes aux parois comme font quelques-uns: car en ouvrant les trous d'en haut & les fenêtres, on peut toujours laiſſer entrer de l'air. On peut même l'augmenter en ouvrant la porte.

& lorſque le ſol eſt conſtruit de bois, la paille empêche les brebis d'avoir la peau ou la chair bleſſée par les échardes & la réſine ne s'attache pas à la laine.

Il faut renouveller cette paille de tems en tems, & par occaſion même aſſés ſouvent : mais jamais il n'y faut mettre des arbriſſeaux de pin ou de ſapin hachés, à moins qu'on ne mette encore de la paille par deſſus ; car ils s'attacheroient à la laine moyennant la réſine, & les pointes piqueroient la peau des brebis. Il faut prendre garde auſſi qu'il n'y ait ni échardes ni reſine aux parois, & c'eſt à cauſe de cela qu'on laiſſe le bois de charpente tout rond, ſans aucun coup de hache ou de rabot aux endroits que les brebis pourroient toucher, & cela juſqu'à la hauteur où elles pourroient atteindre, en y comprenant la plus grande hauteur de fumier qui pourra ſe trouver dans l'étable. Auparavant

on ôte la grosse écorce du bois qu'on y employe, afin que le soleil en tire toutes les parties résineuses (*f*).

Pour conserver la pâture, il faut la tenir sous le même toît où les brebis se trouvent, & même sur des greniers dont les planches doivent être si bien jointes, que, quoique l'on y remue le foin, il n'en puisse tomber la moindre chose à travers sur la laine des brebis, de peur que la bale, la poussiére & autres vilainies ne la gâtent.

La pâture est quelquefois corrompue par les vapeurs du fumier, qu'il n'est pas toujours possible de conduire si parfaitement par les trous de passage, qu'il ne s'en attache quelque chose au plancher, & qui venant à pénétrer par les

(*f*) Avant que de bâtir la maison (qui selon l'usage en Suéde est de bois) il convient de pêler le bois de charpente, ou de lui ôter toute son écorce, & puis de le laisser pendant quelque tems exposé au soleil.

fentes jusqu'au foin, le fera moisir. Pour prévenir cet inconvenient, il faut calfeutrer toutes les fentes avec du papier ou avec du linge, & puis les enduire de goudron.

On leur donne la pâture dans des mangeoires faites exprès, tant à cause de l'épargne, que pour empêcher que rien n'en puisse tomber sur les brebis, & pour cette derniere raison il faut les placer en conséquence, soit au milieu de l'étable, soit le long des parois: car si quelque foin vient à tomber sur les brebis, elles s'arrachent la laine les unes aux autres, en le voulant manger.

Le meilleur est de placer ces mangeoires le long des parois, & de maniére que la partie inférieure ou le fond soit plus distante de la paroi que la partie d'en-haut, c'est-à-dire que la mangeoire décrive un rempart dont la descente est oblique. Il convient aussi de

faire un tuyau quarré diſtant de la paroi de huit pouces & qui communique du grenier à la mangeoire, par où l'on puiſſe deſcendre la pâture ; on eſt ſûr alors qu'aucune vilainie ne tombe ſur les brebis, & on n'a pas beſoin de les mener hors de l'étable (ſur-tout quand il ne fait pas beau) pendant le tems qu'on deſcend la pâture ; ce qu'il faudroit cependant faire ſans cela, pour garantir leur laine de toute vilainie.

L'étable étant ainſi conſtruite, quelque petite qu'elle ſoit, on la partage en deux parties au moins, pour pouvoir ſéparer les brebis malades, ou celles qui veulent agneler, des autres qui ne ſont dans aucun de ces deux cas. Mais quand on veut avoir une bonne bergerie bien arrangée, la maiſon où ſont les brebis, doit avoir plusieurs compartimens, à proportion de la quantité & de l'eſpèce de

brebis, & ſuivant les autres circonſtances. On peut faire ces compartimens auſſi grands que l'on veut, pourvû que chaque brebis y trouve de la place ſuffiſamment.

Outre ces compartimens il eſt néceſſaire d'avoir une mangeoire mobile de la hauteur de deux aunes d'Allemagne, portée ſur quatre rouleaux de ſept ou huit pouces de diamétre chacun, pour la traîner par-ci par-là. On s'en ſert pour mettre les brebis à l'étroit lorſqu'on les veut faire ſuer, ou lorſqu'on les veut compter. On évite par là le frottement des brebis les unes contre les autres, qui leur fait perdre beaucoup de laine.

Il eſt néceſſaire d'avoir une petite maiſon ſeparée de l'étable ordinaire; c'eſt pour y mettre les brebis attaquées de maladies contagieuſes, afin que leur haleine n'infecte pas les autres.

§ 3. *Diverses remarques sur la construction de l'étable.*

En guise de supplément nous donnerons les remarques suivantes.

1. Quant à la couleur de l'étable, quelques-uns veulent qu'elle soit blanche ou de la couleur du bois dont elle est bâtie, afin que les brebis pleines n'y trouvent point d'objet de surprise.

2. La meilleure couverture ou le toît, est celui qui est fait de paille ou de houille; les toîts faits de planches se jettent & donnent passage au jour à travers les fentes.

3. Il faut garantir l'étable avec soin des araignées & de leurs tissus. (g)

(g) Le vulgaire croit par tout que les araignées garantissent l'étable des particules vénimeuses, parce qu'ils prétendent qu'elles les avalent & les enferment dans leurs tissus: mais c'est être un mauvais menager que de bâtir l'étable des brebis sur un terrain assés humide, & de le tenir assés chaud pour qu'il s'y puisse engendrer un air em-

4. Les parois endehors doivent être toutes unies & exemptes de résine jusqu'à la hauteur où les brebis peuvent atteindre, de peur qu'en s'y frottant, elles ne s'accrochent avec leur laine.

5. Sous le toît il faut qu'il y ait des goutiéres pour recevoir & conduire les eaux de pluie.

6. Dès-que l'étable est achévée de bâtir, il faut la parfumer, en dedans avec des ongles de cheval brûlées, des cornes de bouc rappées, des poils, des chiffons de laine, du souffre, & des génévriers qui ont leur fruit.

poisonné. Quand il y auroit mille araignées dans une étable, les brebis avaleront toujours le mauvais air, & les araignées infecteront même leur pâture.



CHAPITRE III.

DE LA MANIERE DE SOIGNER LES BREBIS PENDANT L'HYVER.

§ 1. *A quel tems de l'automne il faut cesser de mener les Brebis au pâturage pour les nourrir dans les Etables.*

DEs-que les champs & les pâturages commencent à devenir jaunes, ce qui est une marque que l'herbe a perdu sa force & sa vertu, il faut mener les brebis dans l'étable (*a*).

Auparavant on fait la revûe des brebis, & on en ôte toutes celles qui ne sont pas propres pour la propagation, pour les faire tuer ou pour les vendre (*b*) comme par

(*a*) L'herbe jaune est un poison pour les brebis, à moins qu'elle ne soit gélée : car la gélée détruit ce que l'herbe a de nuisible.

(*b*) Les brebis qui ne sont point propres pour la propagation sont vendues pour être tuées ; car un honnête homme ne voudra vendre à un autre pour la propagation un animal qui ne vaut rien pour cela.

exemple les brebis de la premiere & de la seconde generation ; *voyez partie* 1. *chap.* 2. § 4. & celles qui sont malades ou trop foibles, comme aussi celles qui ont dégéneré, ou que l'on ne juge pas assés fortes (*c*) pour pouvoir résister aux froids de l'hyver. Pour les autres qui ont les bons signes dont il est fait mention à la partie 1. chap. 1. § 4. on les garde pour la propagation.

§ 2. *De la maniere de soigner les brebis aux commencement de l'automne.*

Les brebis étant ainsi enfermées dans l'étable, il importe beaucoup de quelle maniere elles sont d'abord soignées. Car quelque précaution que l'on prenne pendant l'été pour les soigner & pour les nourrir selon

(*c*) Le moyen le plus sûr de savoir si les brebis sont en bonne santé, c'est de leur donner, avant de les établer, de l'eau à boire dans laquelle on aura fait cuire de l'absinthe. Les brebis saines commenceront alors à secouer la tête bien fort,

toutes les régles, elles auront toujours plus d'humeurs qu'il ne leur en faut ; car elles sont remplies de flégme qui s'augmente facilement, & pour des causes de peu d'importance, sur-tout parce que pendant l'été on n'ose donner que rarement aux brebis des alimens & des remedes qui desséchent. Or ces mauvaises humeurs venant à augmenter de plus en plus (comme cela ne manque pas d'arriver réellement, à moins qu'on ne les prévienne en enfermant les brebis) nous avons déja vû partie 1. chap. 3. les mauvaises suites qui en resultent, & que les brebis sont attaquées de peu de maladies dont il ne faille chercher la premiere cause dans l'abondance des humeurs.

Ainsi le premier but qu'il faut se proposer au commencement de l'automne à l'égard des brebis, c'est de les délivrer de ce qu'elles ont

ramaſſé de nuiſible dans leurs corps pendant l'été. Ceux qui en ont les moyens, ne manqueront pas de ſe pourvoir de toutes ſortes de médicamens & des poudres dont il ſera parlé au § 4. de ce chapitre, & au chap. 6. § 1. n°. 2. Mais comme les pauvres ont à peine de quoi acheter du ſel, & encore moins des poudres plus précieuſes, on peut les conſeiller de la maniere ſuivante.

Chacun peut ſe procurer au moins ſans frais la poudre de fourmis, dont il ſera parlé au chap. 6. § 1. on en donne aux brebis ſelon la maniére preſcrite. Avec cela il faut avoir une proviſion de bruyére, & en nourrir les brebis pendant dix jours, ſans y méler aucune autre nourriture. Pendant ces dix jours il ne faut les abreuver que deux fois, ſavoir le premier jour qu'on les enferme, & ſept jours après. On peut auſſi leur donner à boire le

le dixiéme jour, & continuer de la maniere qu'il ſera dit ci après § 5. de ce chapitre. Il ne faut pas leur défendre l'eau plus long-tems que l'eſpace ſuſdit; car la bruyére qu'elles mangent, deſſéche beaucoup, & pourroit leur être nuiſible; & même ſi l'on s'appercevoit que les brebis ont ſoif pendant ce tems, juſqu'à n'en pouvoir manger, il ne ſaut pas leur refuſer à boire.

Lorſqu'on n'a point de bruyére, on nourrit les brebis pendant les dix jours avec des feuilles d'aune & de la paille d'avoine, & on en agit par rapport à la boiſſon comme il eſt dit ci-deſſus, c'eſt-à-dire qu'on ne leur en donne que deux fois.

Il faut auſſi leur donner du ſel à lécher, dont on peut voir plus bas au § 4. de ce chapitre. Mais ſi on s'apperçoit, comme nous avons déja dit, que les brebis ſoient dégoûtées de la nourriture, il faut les laiſſer boire; car l'on ne ſauroit

forcer la nature, & le berger doit être bien inſtruit là-deſſus, & avoir l'œil vigilant.

Outre cela on donne à chaque brebis le jour qu'on les met dans l'étable, deux petits harangs trempés dans du goudron, ce qu'on peut repeter auſſi le ſeptiéme jour.

Lorſque l'automne eſt humide, ou qu'il a plû peu auparavant que de les mettre dans l'étable, on peut les parfumer avec de la réſine ou des genêvriers, de la maniére qu'il a été dit au chap. 1. § 5. de cette partie.

Avant toutes choſes il faut remarquer que tout cela ſe doit faire avant l'accouplement : car les préſervatifs ſont nuiſibles aux brebis pleines, comme nous l'avons déja obſervé dans la premiere part. chap. 2. § 1. On voit auſſi par-là qu'un accouplement précipité ne vaut rien ; c'eſt pourquoi il ne faut admettre le belier que quinze jours après l'établement des brebis, &

même plus tard, à mesure qu'on trouve que les brebis sont plus ou moins saines & en sûreté. C'est aussi là-dessus, de même que sur les provisions de nourriture, qu'on règle l'établement même; car autrement toute la bergerie peut dégénérer.

Quelques-uns ont aussi la coûtume de faire suer les brebis quelquefois pendant ce tems-là. En ce cas on ferme la porte & les fenêtres; on bouche les trous par où l'air entre, & on serre les brebis les unes contre les autres le plus près qu'on peut. Cela se fait pour la premiere fois huit jours après l'établement; & pour la seconde fois dix jours après l'établement; & cette methode paroît n'être pas à rejetter. Il n'est pas necessaire de leur refuser la nourriture plus longtems que quatre heures tout au plus après avoir sué: mais pour de l'eau il ne faut point leur en donner ce jour là, ou du moins fort peu, au cas qu'elles ayent soif.

On continue pendant l'hyver de les ſoigner de la maniére qui ſera preſcrite dans les paragraphes ſuivans de ce chapitre.

§ 2. *Du foin & autres pâtures convenables aux brebis.*

Le foin & l'herbe fine qui croît dans des prairies maigres & élevées, de même que celle qui a beaucoup de trefles, & celle qui croît ſur les liſiéres des champs, eſt la plus convenable aux brebis, & il en faut faire proviſion; car le gramen de marais (*carex*) ne vaut rien. Cependant on peut conſidérablement augmenter la pâture des brebis, moyennant toute ſorte de paille, enſorte qu'il ne ſera pas néceſſaire de nourrir les brebis avec du foin purement & ſimplement : *voyez-là deſſus le § 8. de ce chapitre.*

Toute pâture dont on fait proviſion pour les brebis, doit non ſeulement être bien ſéche lorſ-

qu'elle entre au magazin ; mais il faut auſſi la conſerver ſéche, & la garantir ſoigneuſement de l'eau des goutiéres & du toît, des murailles humides, de la moiſiſſure, & de toutes ſortes de vilainies, d'araignées, de rats, de fiente d'oiſeaux, &c.

La paille de ſeigle & d'orge n'eſt pas nuiſible aux brebis ; mais elles aiment mieux la paille d'avoine, & encore mieux la paille de pois, & on peut les en nourrir ſans avoir beſoin de foin & d'autre pâture. La paille de pois chiches qui croiſſent parmi les ſeigles & le froment, & qu'on regarde comme de l'yvraye dans les champs, eſt une nourriture fort delicate pour les brebis. C'eſt pourquoi on s'en ſert en Allemagne pour en enſémencer de certains champs, & on augmente par là la pâture d'une maniére très-avantageuſe Combien d'endroits ſtériles ne pourrions-nous pas enſemencer de ces pois, qui ne manquent jamais, & qui

produiſent une paille fort abondante, aulieu que nous les regardons comme une yvraye inutile ?

Quand on mêle de la paille au foin, il faut la froiſſer entre les mains, pour la rendre plus tendre vers la tige, ſur tout la paille de ſeigle, qu'on employe cependant mieux pour le gros bétail. Les brebis en aiment les épis, & ne touchent guéres à la paille. C'eſt pourquoi on lie cette paille en bottes qu'on ſuſpend au toît les épis en bas & aſſés près de terre, pour que les brebis y puiſſent atteindre. Quelques-uns mettent la paille ſur des planches de bois : *mais le plus convenable & le meilleur eſt de hacher toute la paille.*

En automne on ramaſſe toute ſorte de feuilles avant qu'elles jauniſſent, de bouleaux, de peupliers ou tremblés, de chênes, d'aunes, de hêtres, de frênes, de charmes, & de la petite eſpèce d'oſier, ſelon

que l'une ou l'autre eſpèce ſe trouve plus facilement dans votre forêt, on laiſſe bien ſécher ces feuilles, on les conſerve ſur le grenier, ou dans une grange, & on en donne aux brebis pendant l'hyver. Les feuilles d'aune, de peuplier & de bouleaux ſont les plus ſaines & les plus convenables de toutes, ſurtout celles d'aune (*d*). La grande eſpèce d'oſier ne vaut rien.

A quelques endroits où il y a des bois de ſapin en abondance, on détache avant la St Jean l'écorce des pins, on la ſéche & on la garde juſqu'à l'hyver, & alors on la donne pour nourriture aux brebis, aux cochons & aux chévres, mais il faut qu'elle ſoit caſſée & pilée en petits morceaux auparavant. Quelques-

(*d*) En cueillant les feuilles dans l'automne avant qu'elles jauniſſent, elles ſont plus nourriſſantes, & ſe conſervent mieux que lorſqu'on les cueillent vers la St Jean. C'eſt pourquoi on obſerve dans les bonnes bergeries le tems de recueillir les feuilles le plus tard qu'on peut.

uns leur donnent auſſi l'écorce de peuplier détachée en hyver. Dans les pays où il y a des vignes, on a coûtume de mêler à la pâture des ſarmens avec les feuilles ; mais en Angleterre où il n'y a point de vignes, cette méthode eſt inconnue.

On compte pour une brebis Suédoiſe un chariot de foin, mais pour les Angloiſes & les Eſpagnoles il faut un chariot & demi, & encore faut-il y mêler du foin & de la paille pour l'augmenter.

Il faut donner aux brebis pleines une meilleure portion de foin qu'aux beliers, qui peuvent ſe contenter d'une pâture plus groſſiere. Les tendres agneaux doivent être nourris du meilleur foin qui croiſſe ſur des prairies hautes & élevées. Lorſqu'on ne peut pas garder le foin ſur des greniers, on peut les laiſſer entrer au magazin ou dans la grange pour ramaſſer les fleurs du foin qu'on aura laiſſé tomber en tranſportant les bottes.

Pour fortifier la ſanté des brebis, on fait moudre de l'orge & des pois enſemble, qu'on répand enſuite dans la mangeoire ou au ratelier ſur des feuilles d'arbres qu'on leur donne à manger.

Celui qui veut élever des brebis ſur-tout de la bonne eſpèce, doit avoir la précaution de n'en jamais avoir un plus grand nombre qu'il ne prévoit en pouvoir nourrir avec ſa proviſion de pâture; il doit prendre pour une vérité conſtante *qu'un petit nombre de brebis bien nourries apporte plus de profit que s'il en avoit le double qui ſeroient mal nourries, & les proviſions ſe doivent régler ſur les beſoins des brebis, vû que dans l'impoſſibilité de ſupporter la faim, leur appétit & leurs beſoins ne ſe laiſſent pas régler ſur le plus ou moins de proviſions* (e).

[e] *C'eſt un proverbe Suédois.*

§ 4. *De l'usage du Sel.*

Dans toutes les bergeries, si on en excepte quelques menagers négligens, on fait usage du sel, pour supprimer & consumer les humeurs qui par l'usage de l'eau se peuvent engendrer en trop grande abondance dans les corps des brebis pendant l'hyver. Il y a differentes manieres de s'en servir; où l'on donne aux brebis purement & simplement du sel à lécher; ou on leur donne des médicamens qui produisent le même effet; & tout cela ensemble est compris sous le nom: *saler les brebis ou usage du sel.*

Quant au premier, c'est-à-dire au sel purement & simplement, il y a encore plus d'une maniere de s'en servir, savoir:

1. Au milieu de l'étable on plante un poteau, qui est creusé en haut, ou bien on clouë une écuelle de

bois dessus, & on y met un grand morceau de sel, afin que les brebis y puissent lécher. On couvre ce creux avec un couvercle, lorsqu'on ne veut pas que les brebis en léchent: car si elles léchent trop souvent, elles deviennent trop séches, & gagnent trop de soif, ensorte qu'elles boivent immodérément quand on les admet à l'eau. On leur laisse tous les jours pendant une heure l'usage du sel libre, après quoi on le couvre; mais cette methode n'est pas la meilleure.

2. Quelques-uns ont la coutume de donner à chaque brebis tous les quinze jours une petite poignée de sel pilé.

3. D'autres placent, tout au long des rateliers, des auges longues & étroites remplies de goudron, de sel, ou de nitre, & de bourgeons d'absynthe, paitris ensemble; les brebis y peuvent lécher tant qu'elles veulent, parce que le goudron

tenant ces ingrediens en maſſe, il n'y a pas à craindre que les brebis prennent du ſel en trop grande abondance. Les gens riches y mêlent encore d'autres ingrédiens, par exemple, des bayes de laurier, du rômarin, de la ruë, de la ſauge, & des bourgeons de houbelons. Les pauvres gens peuvent s'en paſſer & avoir malgré cela des brebis fort bonnes & fort ſaines.

4. D'autres enfin ont la coutume de placer dans l'allée devant l'étable une ou pluſieurs vieilles nacelles, ou de faire exprès pluſieurs petites caiſſes de vieilles planches, ou doſſes, qu'ils rempliſſent de colle, & la font durcir pendant l'été au ſoleil. Sur cette colle les paſtres lâchent leur eau, & ramaſſent toutes les autres urines humaines de la maiſon, les jettent par deſſus, & les laiſſent imbiber. Ils admettent les brebis tous les jours à cette eſpèce de ſel, & le placent même

ſous un appentis de la maiſon, afin que le reſte du bétail y puiſſe lécher auſſi. Ils prétendent que cette methode, toute ſimple qu'elle paroît, eſt la plus convenable, parce-que l'effet du ſel, diſent-ils, eſt moderé, & n'eſt ni trop fort ni trop foible, comme auſſi parce qu'on peut s'en ſervir indifféremment & même tous les jours. Mais quand on fait attention que la colle eſt pour les brebis un poiſon, que les urines ne corrigent point, cette methode ne paroîtra pas la meilleure non plus.

Quant à la ſeconde maniére qui eſt de faire uſage du ſel par le moyen des remédes, on s'y prend comme il ſuit.

1. Quelques-uns prennent des bayes de geniévre mûres, les font moudre dans un petit moulin à bras, & en font cuire avec de la farine d'avoine de petits gâteaux ou des oublies de la grandeur d'un demi

ſol, leſquelles ayant été bien ſéchées au four, ſont réduites en poudre, mêlées avec du ſel pilé, & répandues dans les auges. C'eſt ce qu'on peut faire tous les quinze ou vingt jours une fois.

2. La bile d'une brebis miſe en poudre, & mêlée avec un peu de ſel, ſe donne avec l'avoine, & ſuffit pour huit ou dix brebis; mais comme ce remede échauffe beaucoup, il n'en faut faire uſage que deux fois tout au plus pendant tout l'hyver, depuis l'établement juſqu'au jour qu'on les met entiérement dehors. Si l'année, & ſurtout l'automne, ont été fort humides, on peut le leur donner, autrement non, ou une fois ſeulement en automne lorſqu'on les étable, après quoi on choiſit une maniere ci-devant dite de faire uſage du ſel; *Voyez le Dict. Œcon. de Chomel, p.* 131.

3. De la gentiane en poudre &

un peu de ſel mis dans du goudron, dont on enduit un morceau de pain, peut ſe donner à chaque brebis de quinze jours en quinze jours, ou ſelon votre commodité tous les vingt jours.

4. Quelques-uns donnent aux brebis, le premier jour qu'on les fait ſuer après leur établement, de la civette, de la groſſeur d'un pois mediocre, dans l'eau-de-vie. Mais à l'égard des brebis pleines la choſe n'eſt pas praticable, à cauſe de leur fruit. Seulement en automne, ou fort avant en hyver, on peut s'en ſervir. *Voyez ſur la civette le chap. 6. § 4.*

Toutes les herbes & ingrédiens dont on ſe ſert pour ſaler les brebis ſont échauffans, abſterſifs & apéritifs, & opérent ſur les brebis avec beaucoup de violence; c'eſt pourquoi il faut uſer de précaution. Cette ſeconde maniere de ſaler les brebis, n'eſt employée qu'en au-

tomne ou en hyver ; on peut choisir une des quatre methodes dont j'ai fait mention précedemment sous les quatre numeros comme étant les meilleurs ; car d'alleguer tout ce dont on pourroit faire usage en pareil cas, ne serviroit qu'à remplir quelques feuilles de papier, & à abuser de la patience du Lecteur. Je vais seulement donner une liste des herbes & plantes qui sont en usage pour saler les brebis ; le Lecteur en peut choisir lui-même celles qui lui sembleront les plus convenables, ou qui lui plairont davantage ; savoir : de la gentiane, du romarin, de la sauge, de la sarrasine, de la rue, de l'aunée, du lierre, des bayes de sureau, le trefle de castor, (*menyanthes* ou *trifolium aquaticum.*) des bourgeons de houblon, de la veronique, du serpolet, de l'absynthe, de la graine d'orties, des bayes de laurier & de geniévre.

Je viens d'alleguer plusieurs differentes manieres de saler les brebis ; mais pour finir je communiquerai encore ce que j'ai appris de plusieurs bergers expérimentés, qui m'ont donné la méthode suivante pour la meilleure & la plus sûre ; savoir : après avoir établé les brebis en automne, & après les avoir nourries pendant quinze jours avec de la pâture séche, comme de la bruyére, des feuilles d'aune & de paille d'avoine ; après les avoir fait suer une fois pendant ce tems, & leur avoir donné par occasion de la civette, ou de la bile de brebis, dans une poignée de sel, on leur fait lécher du sel tous les jours. Après cela on leur donne toutes les trois semaines d'une espèce de sel préparé de la maniére qui suit. On prend des blocs de bois d'aune, on les vuide en dedans, on les remplit de sel pilé, & on en bouche es deux bouts, après quoi on les

jette au feu, le bois s'en consume; & le sel reste fondu ensemble, comme une masse dure, que l'on prend & que l'on met en poudre avec des bayes de geniévre, de l'aunée & du romarin, ou bien avec la poudre de fourmis dont il sera fait mention au chapitre 6. § 1. n°. 1. & dont les pauvres gens se peuvent facilement pourvoir. Pour dix brebis on en prend autant qu'en peut contenir la mesure d'une chopine, qu'on mêle dans une poignée d'avoine pour chaque brebis, & qu'on leur donne à manger dans les auges. Cette poudre n'est pas nuisible aux brebis pleines.

Il ne faut pas leur donner du sel dans de l'eau, à moins que ce ne soit à chaque brebis en particulier; car elles secouent la tête & se jettent réciproquement le sel avec l'eau sur la laine; puis en ayant l'odorat, & voulant lécher le sel, elles s'arrachent la laine les unes aux autres.

Mais de conserver chez soi toutes sortes de saumures, & les mettre dans les auges, est une chose fort utile, qui devroit s'observer dans chaque menage, quelque mince qu'il pût être.

§ 5. De la maniere d'abreuver les Brebis.

En hyver il ne faut pas épargner aux brebis la boisson comme pendant l'été; car on les nourrit avec de la pâture séche, & on leur donne du sel à lécher, l'un & l'autre même quelquefois en plus grande abondance; or si en ce cas on leur refusoit l'eau pendant trop long-tems, leur sang s'échaufferoit, leur corps seroit extenué, & insensiblement toute la race dépériroit. Après leur avoir fait souffrir la soif pendant les premiers jours de leur établement, on les abreuve tous les deux jours, mais pas plus souvent; car quelquefois elles trouvent l'occasion

d'étancher leur soif avec de la neige ; il faut seulement les garder soigneusement de la mare de fumier. (f)

A midi on les abreuve d'eau de riviére pure & coulante, comme il a été dit ci-devant chap. 1. § 4. cela se fait ou dans la maison, ou sous plein Ciel, (le dernier vaut mieux à moins qu'il ne fasse de la pluye) en cassant la glace, & en y puisant l'eau qu'on met dans les abreuvoirs.

Il ne faut jamais leur donner de l'eau qui ait été chauffée, ni de la farine mêlée dans l'eau, ni des gousses, ni de la lie, comme on a coutume de donner à l'autre bétail ; les brebis n'en prospérent point ;

(f) Il y a des gens qui s'imaginent que la mare du fumier est très-saine aux brebis ; mais ils se trompent grossiérement : car cette eau est un poison pour les brebis ; & quoiqu'elles n'en meurent pas sur le champ, cela ne manque pas d'arriver par la suite. En leur donnant une ou deux fois par mois de l'eau d'absynthe, on a continuellement un excellent préservatif.

cela augmente leurs humeurs, & les rend aſthmatiques.

Après l'eau on ne leur donne que du foin ou des feuilles d'arbre; on ne les abreuve qu'une fois, le jour qu'on les admet à l'eau. Quelques bergers ont auſſi la coûtume de leur faire lécher pendant un moment une pierre de ſel, ce qui ne paroît pas à blâmer.

§ 6. Des ſaignées.

On n'ouvre pas la veine à toutes les brebis indifferemment, ni à de certains tems fixes, mais ſeulement par occaſion, & pour guérir certaines maladies, dont on parlera ci-après chapitre 6. On ſe ſert pour cela d'un coûteau, & on applique ſur la playe des cendres avec du vinaigre, ou des cendres purement & ſimplement.

§ 7. De la pâture aux champs pendant l'hyver.

Lorſque l'hyver n'eſt pas trop

fort, & qu'il n'y a pas à craindre que les brebis souffrent du grand froid, on les mene paître aux champs; mais il faut que cela soit aux beaux jours de soleil, & vers le tems du midi, selon que le jour est plus ou moins long. On épargne par-là beaucoup de pâture, & on conserve la santé des brebis. Car un air libre leur est autant profitable, qu'un air chaud, étouffé & renfermé leur est pernicieux.

On peut les mener sur les champs d'hyver ensémencés, pourvû qu'il n'y ait point de neige & que le terrain ne soit pas mol, car en ce dernier cas l'herbe a une humidité mal saine, & la semaille ayant commencé à prendre racine, est foulée trop avant en terre; mais quand la terre est gelée, on peut les y mener hardiment, de même que par tout ailleurs, sur des collines, dans des vallons & dans des endroits pleins de mousse, maré-

cageux, & fangeux. Car tout étant gélé, les eaux & les humidités mal-ſaines ne peuvent leur nuire. On les mene auſſi ſur des bruyéres; pas trop ſouvent cependant : mais ſeulement de tems en tems par-ci, par-là, parce que l'herbe de bruyére les deſſéche & les échauffe trop (*g*).

En un mot toute la campagne leur eſt convenable; elles cherchent des bourgeons d'arbriſſeaux, des écorces d'arbres, des feuilles ſéches, des fleurs d'hyver, de l'herbe & de la paille. Il faut prendre garde ſeulement de ne les pas mener dans des endroits gliſſans & glacés, parce qu'elles pourroient aiſément ſe diſloquer.

On remarquera, en y prenant garde, que les brebis qui pâturent

(*g*) Cet avis de ne les pas mener trop ſur la bruyére, eſt très-néceſſaire, parce qu'elle fait maigrir les brebis; il faut au contraire qu'elles ayent la chair forte & bonne, ſur-tout les brebis meres, qui ſans cela s'en reſſentiroient trop en agnélant.

dehors pendant l'hyver, ne perdent pas la laine au printems comme celles qui ont toujours été enfermées. C'eſt une preuve combien la trop grande chaleur de l'étable eſt pernicieuſe, cela doit nous engager à nous régler ſur l'expérience, & non ſur les préjugés & ſur les fauſſes opinions. Nos ancêtres ont cru qu'il étoit bon de tenir les étables bien chaudes pendant l'hyver, mais les eſſais qu'on a faits & l'expérience nous preſcrivent d'autres régles.

§ 8. De la maniere de conſerver & d'épargner la pâture.

Dès-que la pâture eſt endommagée par l'humidité, elle ne peut point ſervir du tout, & on a beau l'expoſer à l'air, ou la ſécher autrement, elle ſera toujours corrompuë & nuiſible aux brebis. C'eſt pourquoi il eſt très-néceſſaire de la conſerver dans des endroits, où

où ni les vapeurs, ni les humidités de la terre, ni les pluyes, ni l'eau des goutiéres ne la puissent gâter.

Le meilleur est de la serrer sur les gréniers, ou de bâtir les magazins à foin sur des collines ou d'autres endroits élevés. Il n'est pas nécessaire que les parois en soient bien solides, on peut les bâtir du plus vil bois, pourvû qu'elles empêchent les oiseaux d'y entrer: mais pour le toît il faut le construire le plus solidement qu'il sera possible, afin qu'aucune eau n'y puisse passer. On peut aussi mettre le foin dans des appentis angars ou remises, pourvû qu'elles soient bien construites, & que l'emplacement ne soit pas dans un endroit humide & marécageux.

Il ne convient pas de mettre le foin dans des maisons nouvellement bâties de pierre, sur-tout de pierres communes naturelles parce qu'il y moisit tout de suite, & la moisissure

s'y étant mise une fois, tout est bientôt gâté.

Avant que de faire entrer le foin dans le magazin, il faut qu'il soit bien sec : car la moindre humidité qui s'y trouve, étant ainsi entassé & serré, le fait brûler & le met en-flammes, comme si le feu y avoit été mis exprès ; on le sait par plusieurs exemples. La même chose arrive aussi aux mules de foin, quand il n'a pas été bien séché avant que d'être mis en tas.

En mettant le foin dans le magazin, il faut garnir le sol de longues perches ou de buches fenduës, mises en long & en travers (en forme de patins) sur lesquelles on met encore de la paille, des feuilles d'arbres, ou des fagots, de la hauteur de quatre pouces, & sur cette couche on peut mettre le foin, qui alors ne peut prendre aucune humidité qui montera de la terre, étant comme interceptée par la

paille ou par les feuilles d'arbres.

Quelques-uns ont la coutume, avant que de faire entrer le foin, d'y mêler moitié de paille de seigle. Cette épargne est fort bonne, & c'est la marque d'une louable œconomie que d'avoir encore si tard tant de paille de seigle de reste. Mais cette pâture mêlée est plus convenable aux bœufs & aux vaches qu'aux brebis, pour lesquelles il vaut mieux de mêler au foin de la paille de pois, d'orge ou d'avoine.

Il y en a qui, pour épargner la pâture, donnent aux brebis le foin que les chevaux jettent hors de leur mangeoire; mais ordinairement les brebis n'en veulent point; aussi semble-t'il que ce foin ne leur est guéres convenable, quoiqu'il puisse servir en quelque façon pour la grosse espèce de brebis Suedoises.

Pendant l'hyver c'est une des meilleures épargnes du foin que de se pourvoir de toutes sortes de feuil-

les d'arbres. Dans les bergeries on compte pour chaque brebis cent bottes, & selon le calcul des bergers il faut deux schock (†) pour faire cent bottes, c'est-à-dire que pour un troupeau de cent brebis il faut dix mille bottes ou deux cens schock.

Aux endroits où il croît de la bruyére, on la fait couper en hyver avec des faucilles, supposé que la terre ne soit pas entiérement couverte de neiges, & on la donne aux brebis, qui l'aiment beaucoup; *Le plus convenable est cependant de les nourrir de bruyére en les établant en automne, & vers la fin de l'hyver, comme aussi pendant les nuits au commencement du printems, ou pendant les jours on les mene sur l'herbe tendre & fraîche.* Car la bruyére desséche fort bien les humeurs super-

[†] L'Auteur n'est pas bien clair ici. Car il est sûr qu'un schock n'est autre chose qu'un nombre de soixante; ainsi deux cens schock font douze mille bottes.

flues, comme nous avons déja dit.
La paille hachée mêlée au foin (dont nous avons parlé au § 3. de ce chapitre) eſt meilleure que la paille entiére, ſur-tout aux endroits où l'on ſeme beaucoup de ſeigles, dont la paille peut-être employée fort utilement pour épargner le foin. En quelques endroits on a coutume de mêler la paille hachée au foin jusqu'au commencement de Février; d'autres ſont d'avis que les brebis & les vaches doivent être nourries avec du foin jusqu'à Noël, & qu'après ce tems on leur peut donner une autre pâture. Nous laiſſerons à chacun ſuivre ſon ſentiment: on fera ce qu'on jugera être plus à propos, pourvû que l'on s'y prenne de façon que les brebis ne deviennent pas maigres, *ſur-tout ſi elles ont été auparavant graſſes & charnues;* car ſans cela il faut s'attendre à une mortalité certaine. En nourriſſant les brebis, chacun

doit suivre l'usage du lieu : car il seroit trop difficile de prescrire à chaque endroit & à chaque menage des régles particuliéres là-dessus : c'est pourquoi je recommande seulement ici cette régle générale : *Que les brebis n'ayent pas faim* (*h*).

§ 9. Ce qu'il faut observer avant que de mettre les brebis hors de l'étable au printems.

Quelque peine qu'on se soit donnée pendant l'hyver pour prévenir, par la chaleur modérée & l'air frais de l'étable, aussi-bien que par l'usage du sel, toutes sortes de fâcheux accidens qui arrivent aux brebis au printems, cela n'empêche pas que leur sang ne se remplisse de plus d'humeurs qu'il ne

(*h*) Quand on mene les brebis en automne aux champs où il y aura eû du tabac, elles mangent non seulement les feuilles qui y resteront, mais les tiges & les tronçons même ; elles en prospérent, & s'en trouvent fort bien.

convient ; & comme elles augmentent encore par le pâturage du printems, où la campagne eſt encore humide & graſſe, il eſt néceſſaire de purger les brebis de ces mauvaiſes humeurs, avant que de les mener ſur ces gras pâturages.

Deux jours avant que de les y mener pour vivre de l'herbe ſeule ſans leur donner du foin ni aucune autre pâture dans l'étable, il faut leur faire prendre les poudres ſpecifiées ci-après chap. 6. § 1. n°. 2. J'ai remarqué avec pluſieurs autres que c'eſt le meilleur reméde qu'on puiſſe mettre en uſage ; car après cela on n'a pas beſoin de s'embaraſſer du reſte, excepté pourtant ce qui eſt néceſſaire pour les ſoigner comme elles doivent l'être pendant l'été.

Les pauvres gens peuvent, au défaut de ces poudres, ſe ſervir de la poudre de fourmis, dont il ſera parlé dans le même chap. n°. 1.

ils s'en ſerviront ſuivant la méthode preſcrite, & le troiſiéme jour d'après ils meneront leurs brebis au pâturage.

Dans quelques Provinces on a la coûtume de mêler les ingrediens ſuivans avec de la farine, & d'en faire cuire de petits gâteaux, on prend de la tanaſie, de l'abſinthe, de la gentiane, de la bale de chanvre, des bayes de ſureau & de genievre, de l'aunée, de chacune autant qu'on en peut tenir entre trois doigts.

Les gâteaux étant cuits on les réduit en poudre; deux poignées ſuffiſent pour dix brebis.

Mais comme tout le monde pourroit fort bien n'avoir pas ces ingrediens, ſur-tout les gens du commun, j'indiquerai un moyen qui ne manquera dans aucun menage, quelque petit qu'il ſoit. Savoir, on donne à chaque brebis une poignée de ſel, dès-que le ſoleil entre dans

le ſigne du belier, ce qui arrive vers le 11. de Mars. Quinze jours après, c'eſt-à-dire le 25. de Mars, on leur en donne une ſeconde poignée, & le 15. d'Avril on leur donne la troiſiéme & derniere.

Quant aux agneaux (*i*) on ne leur donne la troiſiéme poignée que quand on les aura mené pendant quelque-tems au pâturage, c'eſt à dire, huit jours après le 15. d'Avril. Il faut obſerver que chaque fois qu'on leur aura donné du ſel, il ne faut les admettre à l'eau que deux ou trois jours après ; on ſe régle cependant là-deſſus ſuivant les autres circonſtances. Les Allemands appellent cette methode : *ſaler les brebis*. En donnant le ſel, on peut auſſi donner à chaque brebis une poignée de génievre, ou de petits

(*i*) Si les agneaux ne trouvent pas le ſel de leur goût, on les y accoûtume en leur frottant la langue avec quelques grains. Alors ils y trouvent du goût, & commencent à en manger d'eux-mêmes.

gâteaux de farine d'avoine paîtris dans de la faumure de harangs. Ces gâteaux font de la groſſeur des biſcuits de Savoye.

Chaque fois qu'on mene les brebis pour la premiere fois au pâturage, & ſur-tout aux approches de l'été, il faut leur laver proprement les pieds de derriere & l'extrémité de la queue, afin que les vilainies ne s'attachent pas davantage, & ne leur faſſent perdre la laine & la peau par le frottement.



CHAPITRE IV.

DE LA MANIERE DE TONDRE ET DE TRAIRE LES BREBIS.

§ 1. *Combien de fois il faut tondre les Brebis.*

ON ſait qu'il y a des brebis qui ne ſont tondues qu'une fois par an, on les appelle enskariga, (brebis à une tonture) & qu'il y en a qu'on tond deux fois par an, appellées twâskariga (*brebis à deux tontures*). Quelques menagers croyent que les brebis à deux tontures ſont meilleures, & donnent plus de laine que celles à une tonture; mais on a remarqué pendant pluſieurs années que ces dernieres non ſeulement donnent autant de laine que les premieres, mais auſſi qu'elles proſpérent mieux, & qu'elles ſont plus ſaines & plus propres à la propagation de la bonne eſpèce, parce

qu'elles ſont moins expoſées au dangers du froid (*a*) par la nudité.

Cette vérité a déja été connue il y a près de deux cens ans, témoins l'Ordonnance de l'Electeur de Brandenbourg Jean-George, donnée en 1572. qui enjoint à tous ſes ſujets de haute & baſſe condition, ſous peine de ſon indignation & de fortes amendes, d'abolir les brebis à deux tontures & de ſe pourvoir de brebis a une tonture, pour être élevées & procréées. Pareilles Ordonnances ont été rendues en d'autres endroits, où l'on a de bonnes brebis.

Ainſi il faut peu-à peu ſe défaire des brebis à deux tontures, d'autant plus que les meres ne peuvent pas

(*a*) On a l'inconvenient à l'égard des brebis à deux tontures qu'après les avoir tondues en automne, on ne peut les mener au pâturage à cauſe du froid, & que par la même raiſon on eſt obligé de les garder plus long tems dans l'étable au printems, ce qui n'apporte pas de profit au propriétaire, parce que cela lui coute d'autant plus de foin.

ſervir pour l'amelioration de l'eſpèce ; *voyez partie* 1. *chap.* 2. § 4.

Quand même on voudroit ne les tondre qu'une fois , & leur laiſſer la ſeconde laine , elles la perdroient au printems d'elles-mêmes , après quoi elles meurent comme des mouches.

Les anciens Grecs & Latins faiſoient de grands feſtins à la tonte de leurs brebis , invitant leur voiſins & leurs amis pour ſe réjouir avec eux des riches dons de ces innocens animaux. Il paroît par 1. Sam. 25. & 2. Sam. 13. que cette coutume étoit auſſi en uſage chez le peuple Juif. Il eſt bon que le Proprietaire , ou quelqu'un de ſa part , ſoit préſent à la tonte , pour empêcher toute fraude & malverſation.

§ 2. En quel tems de l'année il faut tondre les brebis.

Il faut régler le tems de la tonte ſuivant la ſaiſon de l'année , &

ſuivant la nature des brebis, c'eſt-à-dire qu'il faut qu'il faſſe chaud, & qu'il n'y ait plus de froid à craindre la nuit. Il faut d'ailleurs prendre garde à leur temperament, afin que la nudité ne puiſſe nuire ni à leurs forces & à leur ſanté, ni à la vie, ſelon le proverbe, qu'il faut tondre les brebis, mais non pas les écorcher.

Nous ſouhaitons d'avoir par tout le Royaume (de Suéde) une bonne eſpèce de brebis, afin que les Provinces méridionales, auſſi bien que les Provinces ſeptentrionales, fourniſſent de la laine ſuffiſamment à nos fabriques. Mais comme il y a une grande difference entre le froid à Torno dans la Lapponie, & celui d'Yſtadt en Scanie, on ne peut preſcrire un tems fixe par tout.

Dans la partie ſeptentrionale de notre Patrie, où les habitans ont également montré leur zéle pour l'accroiſſement du pays, & où ils

ont refuté d'une maniére convainquante, & par des faits réels, toutes les objections qu'on fait contre l'utilité des brebis, & qu'on ne tire que du climat, on peut commencer la tonte aussi bien qu'ici vers le tems que le soleil entre dans le signe du cancer, & qu'il fait quelques beaux jours d'été; sans cela on la differe jusqu'à ce que les rayons du soleil ayent échauffé l'air un peu davantage.

En Angleterre, en Allemagne, en Danemarc, en Pologne, en Prusse, en Russie, en Livonie & en Suéde, on commence la tonte vers la fin du mois de Mai, & on la continue jusqu'à la St. Jean.

La chaleur de l'été est nécessaire pour la tonte: 1. Pour sécher les brebis après avoir été lavées: 2. Pour faire transpirer & suer après avoir été tondues; la laine en croît plus fort, & a aussi plus de tems pour croître, outre qu'elle en devient

plus fine, plus tendre, & plus propre à être travaillée.

Les agneaux doivent être tondus vers la St. Jean, afin que la laine en croisse mieux par après, & afin qu'il ne s'y glisse ni vilainies ni verminé, que leurs meres pourroient sans cela laisser tomber sur eux.

§ 3. De la maniere de laver les Brebis.

C'est un usage ordinaire de bien laver les brebis avant que de les tondre, parce que la laine est très-difficile à laver lorsqu'elle est coupée; au moins on a plus de peine que quand elle est encore attachée au corps de la brebis; mais comme les brebis Espagnoles & Angloises ont la laine fine, épaisse & abondante, & qu'elle ne séche pas entiérement quand elle a été une fois dans l'eau, qu'au contraire elle retient toujours quelque humidité

qui peut nuire à la brebis, il faut différer de la laver jusqu'à ce qu'elle soit coupée, quelque difficile qu'elle soit à nettoyer.

Quant à la laine des brebis de la premiere génération, comme aussi des brebis Allemandes, Eiderstadiennes & Hollandoises, on la peut laver sur le corps de la brebis même, parce que les rayons du soleil la peuvent sécher suffisamment.

Il ne convient pas trop de laver les brebis dans de l'eau chaude; elles en deviennent molles, les immondices attachées aux pores ne s'en vont pas, & la laine en devient dure & roide. La meilleure methode est celle qu'on observe en Allemagne & en Angleterre, où on les lave dans l'eau coulante. Celui qui lave se met dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, prend la brebis des mains d'un autre qui est à sec au bord de la riviere, &

la plonge entiérement dans l'eau, excepté la tête. Alors il lave la laine en la ſerrant continuellement entre les mains, avec précaution cependant, de peur d'en arracher des flocons entiers.

Il faut prendre garde qu'il n'entre point d'eau dans les oreilles de la brebis; car l'étourdiſſement la prend, & elle commence à tourner autour d'elle-même. Si cependant la choſe étoit déja faite, on donne à la brebis un ou deux mediocres coups de poignée au front, & elle revient à elle-même.

L'eau dans laquelle on lave les brebis, doit être pure, fraiche & ſaine; car dès-qu'il y a quelque choſe d'impur dans l'eau, il pénétre juſques dans le corps de la brebis. Autant qu'il eſt poſſible, on doit les laver dans des rivieres, ou dans des ruiſſeaux dont le fond ſoit ſablonneux, parce qu'il eſt auſſi dangereux de les laver dans une eau

qui a un autre fond que de les en abreuver.

Dès-qu'elles ſont lavées, il faut les écarter de tout endroit mal-propre, ſablonneux & marécageux, qui peut faire entrer dans la laine des vilainies. Pendant la nuit il faut qu'elles couchent ſous toît ſur de la paille fraiche juſqu'à ce qu'elles ſoient tondues. Le jour qu'on les lave, on peut donner à chacune une poignée d'voine mêlée de quelque ſel, ou arroſée de ſaumure.

Quelques-uns s'imaginent qu'il eſt bon de les laver dans de l'eau ſalée, prétendant qu'elle deſſéche toutes les humeurs groſſiéres de la peau; mais ceux qui l'eſſayeront, s'en trouveront mal : car l'eau ſalée ne ſéche pas les humeurs exté-rieures, elle les entretient plûtôt & cauſe la gale. C'eſt-ce qu'éprouva un Gentilhomme en Sileſie, qui ruina de cette maniére tout ſon troupeau de 1500. brebis, bien

la plonge entiérement dans l'eau, excepté la tête. Alors il lave la laine en la ſerrant continuellement entre les mains, avec précaution cependant, de peur d'en arracher des flocons entiers.

Il faut prendre garde qu'il n'entre point d'eau dans les oreilles de la brebis; car l'étourdiſſement la prend, & elle commence à tourner autour d'elle-même. Si cependant la choſe étoit déja faite, on donne à la brebis un ou deux mediocres coups de poignée au front, & elle revient à elle-même.

L'eau dans laquelle on lave les brebis, doit être pure, fraiche & ſaine; car dès-qu'il y a quelque choſe d'impur dans l'eau, il pénétre juſques dans le corps de la brebis. Autant qu'il eſt poſſible, on doit les laver dans des rivieres, ou dans des ruiſſeaux dont le fond ſoit ſablonneux, parce qu'il eſt auſſi dangereux de les laver dans une eau

qui a un autre fond que de les en abreuver.

Dès-qu'elles sont lavées, il faut les écarter de tout endroit mal-propre, sablonneux & marécageux, qui peut faire entrer dans la laine des vilainies. Pendant la nuit il faut qu'elles couchent sous toît sur de la paille fraiche jusqu'à ce qu'elles soient tondues. Le jour qu'on les lave, on peut donner à chacune une poignée d'voine mêlée de quelque sel, ou arrosée de saumure.

Quelques-uns s'imaginent qu'il est bon de les laver dans de l'eau salée, prétendant qu'elle desséche toutes les humeurs grossiéres de la peau; mais ceux qui l'essayeront, s'en trouveront mal : car l'eau salée ne séche pas les humeurs extérieures, elle les entretient plûtôt & cause la gale. C'est-ce qu'éprouva un Gentilhomme en Silesie, qui ruina de cette maniére tout son troupeau de 1500. brebis, bien

qu'auparavant il eût prôné son invention comme un *arcanum céleste*. Pour chasser les poux, on a à la verité la coutume de les laver avec de la saumure ; mais on la rince après avec de l'eau fraîche.

§ 4. *De quelle maniere il faut tondre les Brebis.*

On tond les brebis trois jours après avoir été lavées. On se sert de bons ciseaux ; les meilleurs sont ceux de la nouvelle façon qu'on trouve à Stockholm chez le Sr. Engberg, Maréchal ferrant.

La meilleure méthode de tondre est celle dont il est fait mention au § 3. de l'instruction que le Collége Royal de Commerce a donnée sur la maniére d'élever les brebis.

On a coûtume aussi de les coucher sur le dos, & de les tondre le long du ventre & d'un côté jusqu'au dos, après quoi on continue

de l'autre côté, puis on prend le dos même, en laiſſant toujours la laine enſemble, ce qui forme une eſpèce de peau entiére qu'on met à côté en rouleau, à cauſe de l'aſſortiment.

En tondant la brebis, on la met ſur une voile ou autre drap pour empêcher que la laine ne prenne des vilainies, ce qui arriveroit ſi la brebis étoit couchée ſur terre. Par la même raiſon on la tond dans un endroit où le vent ne donne pas, de peur qu'il n'y mette de la bale ou de la pouſſiére. Celui qui tond, doit prendre garde qu'il ne bleſſe pas la peau de la brebis; parce qu'il s'en ſuivroit des ulcéres & même la gale. Quand on la bleſſe, il faut mettre ſur la playe du ſain de bouc mêlé de cendres, ou du goudron. Il arrive auſſi que dans ces playes il s'engendre des vers que les mouches y mettent, & qui ſont cauſe que les brebis dé-

périssent, & ne profitent en aucune façon.

On coupe la laine assez près de la peau, tant pour la faire mieux croître par après, que pour examiner s'il n'y a point de poux, de gale ou autres taches. Il ne faut cependant pas la couper trop près non plus, de peur que les papillons, les guêpes & les mouches, ni les branches des arbres ou arbrisseaux ne leur blessent la peau, ce qui causeroit des pustules qui dégénérent après en gale.

Queiques-uns font grand cas de la maniere de commencer par tondre toutes les brebis seulement au col & au dos, depuis la tête jusqu'à la queue; cela étant fait, on les prend le jour suivant de nouveau les unes après les autres, & on leur tond un côté, le ventre & les pieds; après quoi on les prend successivement pour la troisiéme fois & on les tond de l'autre côté.

On prétend que par cette maniere de tondre on peut mieux & plus aiſément aſſortir la laine ; mais on a trouvé qu'elle eſt auſſi pernicieuſe que ridicule. Car il en réſulte l'inconvénient que les brebis ſont plus ſenſibles au chaud & au froid dans l'endroit où il n'y a point de laine qu'à celui où il y en a ; ce qui fait que les brebis, pour couvrir les endroits nuds de leur corps, cherchent des buiſſons & des arbriſſeaux ou quelque choſe de pareil, qui fait tomber de la pouſſiére & toutes ſortes de vilainies dans la laine, & la gâte ; joint à cela qu'une telle chaleur inégale aux differens endroits de leurs corps leur peut attirer toutes ſortes de maladies.

D'ailleurs je ne vois pas en quoi cette maniere de tondre puiſſe contribuer à l'aſſortiment de la laine ; car la laine de chaque brebis étant coupée de façon qu'elle reſte at-

tachée enſemble, comme ſi ce n'étoit qu'un ſeul morceau, qu'on roule enſuite, il ne ſera difficile à perſonne de ſéparer premierement la laine du dos comme la meilleure, puis celle des deux côtés comme la médiocre, & enfin celle des pieds comme la moindre. Auſſi l'autre maniere de tondre donne double peine, & n'apporte pas le moindre avantage.

§ 5. De la maniere de ſoigner les brebis après qu'elles ſont tondues.

Le même jour qu'on a tondu les brebis, ou le jours d'après, on les fait ſuer, & après leur avoir laiſſé le tems de ſe rafraîchir, (*b*) on les lave avec une leſſive faite d'eau, de tabac, & d'un peu de ſel, qu'il faut pourtant rincer tout

(*b*) Il faut prendre garde que les brebis, après avoir ſué, ne ſe refroidiſſent pas trop vite dans cette nudité : car cela leur donneroit un mal d'eſtomac, dont elles meurent facilement.

de

de ſuite avec de l'eau fraiche & pure. Cette leſſive tue les poux & autre petite vermine qui ſe ſera nichée dans la peau.

Dans les quinze premiers jours après la tonte, il ne faut pas mener les brebis trop loin de la maiſon, à cauſe du froid qui pourroit ſurvenir, & qui leur ſeroit très-nuiſible dans cet état de nudité. Il ne faut pas non plus les laiſſer paître trop long-tems pendant les grandes chaleurs, parce qu'on a éprouvé que cela leur cauſe la gale & l'étourdiſſement.

§ 6. De la maniere d'aſſortir la laine.

Aſſortir la laine eſt autant que de la ſéparer & de la diſtinguer ſelon ſa qualité & ſon eſpèce, ce que tout bon Pere de famille, qui a de bonnes brebis, doit obſerver, afin qu'en la vendant il en puiſſe régler le prix, parce que le

Fabriquant n'achéte point de laine qui ne ſoit aſſortie.

On ſépare la bonne laine de la mauvaiſe, & la groſſe laine d'hyver de la laine fine; il faut auſſi ſéparer chaque eſpèce de laine, c'eſt-à-dire la laine Eſpagnole de la laine Angloiſe; l'Angloiſe de l'Allemande, celle-ci de l'Eiderſtadienne & ainſi du reſte.

Quelques-uns ont la coûtume de ſéparer auſſi la laine des beliers, des moutons, des femelles, des vieilles & des jeunes brebis, quoique d'une même eſpèce; mais cela n'eſt pas ſi néceſſaire; chacun a cependant ſa liberté là-deſſus; quant à la laine des agneaux, il faut la ſéparer abſolument.

La laine étant ainſi diſtinguée & ſeparée, chaque ſorte doit être proprement pliée, liée & ſerrée. Le Fabriquant la mêle enſuite comme il veut, & ſelon que l'ouvrage qu'il veut faire le demande; mais il paye

moins de la laine qui n'eſt pas aſſortie. Il faut auſſi aſſortir à la tonte, la laine qu'on veut laver après. Outre cela il ne faut jamais oublier de partager en trois la laine de chaque brebis, c'eſt-à-dire, la laine du dos, celle des deux côtés & celle des pieds, chacune ſéparément.

§ 7. *De la maniere de laver la fine laine.*

Comme pour les raiſons alleguées au § 3. il ne faut pas laver les brebis Angloiſes & Eſpagnoles avant la tonte, il faut laver proprement la laine par après : car en y laiſſant les vilainies, elle ſe corrompt, & les vers s'y mettent. Et bien que quelques-uns s'imaginent que la fine laine ne ſe laiſſe pas laver, ce n'eſt qu'un préjugé ; car elle devient nette & propre tout-à-fait, pourvû qu'on s'y prenne avec précaution. Quelques-uns ont coûtume

de la laver de la maniere ſuivante : On commence par l'étendre, & on la ſuſpend ſur des perches pour bien ſécher ; après cela on la met toute étendue ſur un drap ou voile, le vilain côté en dehors, & on la bat avec un battoir de bois large d'une paume, de la longueur de deux aunes d'Allemagne, & de l'épaiſſeur d'un doigt, ce qui fait ſauter les vilainies en l'air. Quand on ne peut plus la nettoyer de cette façon, on la lave dans de l'eau fraiche & pure melée d'urine, mais il faut prendre garde de la dechirer, parce qu'elle doit reſter attachée enſemble comme une peau.

Dans les fabriques on la lave de la maniére ſuivante, & on tient que c'eſt la meilleure. On bat la laine ſur un banc tout plein de trous ou autre machine propre à laiſſer tomber toute vilainie & pouſſiére par en bas : après quoi on mêle dans un vaſe de bois de l'eau fraîche

& de l'urine à moitié égale, on y met le panier où eſt la laine, & on la jette par-ci, par-là avec un rateau, puis on la rince dans de l'eau fraiche de la même maniere.

La laine étant ainſi lavée, on la met au ſoleil ſur des perches, ce qui la fait ſécher & la rend pâle & blanche; la nuit on la met ſous toît ſans la plier, & le lendemain on la remet au ſoleil. Si alors elle eſt entierement ſéche, on peut la plier proprement & la ſerrer. Mais tant qu'il y a encore la moindre humidité, il faut l'expoſer au ſoleil, & il ne faut pas la plier juſqu'à ce qu'on ſente qu'elle eſt ſéche par tout. On peut l'étendre auſſi ſur des planches rabotées ou ſur des voiles; mais alors il faut bien preſſer l'eau auparavant, & retourner la laine de tems en tems, afin que le ſoleil la puiſſe ſécher d'outre en outre, ſans quoi elle gagne des taches.

Plus on la laiſſe long-tems expoſée au ſoleil, plus elle devient blanche ; mais elle perd conſidérablement de ſon poids ; & plus on change ſouvent d'eau en la lavant, plus elle devient nette.

§ 8. De la maniere de conſerver la laine.

Avant que de ſerrer la laine, il faut qu'elle ſoit bien ſeche, comme il eſt dit dans le précédent paragraphe. Il faut la mettre dans un endroit ſec, car la laine humide moiſit & pourrit, de même que celle qu'on mettra dans un endroit humide. C'eſt pourquoi il n'eſt pas convenable de la mettre dans la cave, ni dans des maiſons nouvellement bâties de pierres ; mais le plus ſûr & le meilleur eſt de la garder dans des maiſons de bois, & ſur des greniers ; car en la ſerrant dans des armoires, les vers s'y mettent facilement.

Cependant il faut la mettre de façon que les rats & les souris n'y puissent pas mettre leur fiente ; il faut aussi la garantir des araignées. Plus la laine est fine, plus il faut avoir soin de la préserver des vilainies. La meilleure maniere de la garantir des vers, c'est de mettre dans chaque botte de laine des arbrisseaux d'absynthe enveloppés dans des linges. La rue répandue par ci, par-là sur la laine détruit les araignées & tout autre insecte venimeux. (*c*)

(*c*) Dans un petit village d'Allemagne nommé Dienheim, un paysan fit serrer dans une cave sous terre cent cinquante livres de laine, pour lui donner plus de poids par l'humidité, & en tirer plus d'argent au tems de la foire. Après quinze jours l'ayant retirée, non seulement la laine étoit moisie & d'un jaune tirant sur le rouge, elle étoit aussi remplie de vers de la même couleur, de la longueur d'un pouce, qui avoient rempli la laine par tout de leur semence, en forme de petits œufs grisâtres.

§ 9. *De la manière de traire les brebis.*

Quelques Menagers se font un honneur de produire dans leurs comptes à la fin de l'année quelques centaines de livres de fromage de brebis; & il est vrai que ce que les brebis grossieres donnent de mieux, consiste en fromage & en viande: car la laine est mauvaise, insuffisante, & paye à peine les soins & la nourriture qu'elles coûtent pendant l'hyver.

Mais quand on entend l'œconomie & qu'on est convaincu qu'une bonne brebis étrangere rapporte plus qu'une brebis Suedoise à l'égard de la laine, on fera traire ses brebis plus rarement, puisqu'il est certain que le lait fait croître la laine, & qu'au contraire à force de traire la brebis, la laine souffre un dommage considerable. C'est aussi pourquoi des brebis meres, qui ont perdu

leurs agneaux, & qui n'ont pas été traites, ont porté presqu'autant de laine que les beliers, quoique d'ailleurs elles ayent souvent été sujettes à la pulmonie, qui leur venoit des humidités de l'herbe, lesquelles n'ayant pas été succées avec le premier lait, devoient nécessairement leur être nuisibles; *voyez partie* 1. *chap.* 2. § 6.

Les brebis meres prospérent plus, quand on laisse téter les agneaux jusqu'au tems marqué dans la partie 1. chap. 2. § 6. & quand après cela elles ne sont plus traites du tout; malgré la coûtume de ceux qui, pour empêcher que les brebis ne perdent le lait entiérement, les font traire tous les trois jours, pour conserver continuellement du lait dans les tettes, dans l'intention d'augmenter par-là la crue de la laine de plus en plus. (*d*)

(*d*) Les navets, sur-tout de l'espèce qu'on séme au mois de Juillet & qu'on recuille en au-

De faire traire les brebis une fois par semaine seulement est au jugement de plusieurs, une chose fort utile, puisqu'on leur tire par-là beaucoup d'humidités mal saines (e).

Nous avons déja dit dans la premiere partie, chap. 1. § 1. que le lait de la brebis peut servir aux

tomne vers le commencement du froid, sont très-propres à augmenter le lait des brebis. On hache ces navets tout menus, on y mêle du son & de la farine, & on en donne tous les soirs à chaque brebis qui porte, un chapeau plein, ce qui leur fournit un lait abondant. En France on donne aux brebis une espèce de jonc appellée de la lande, ayant la fleur jaune qui pousse vers l'hyver. On en prend les extremités les plus tendres, on les pile, & on les donne aux brebis pleines, ou à celles qui viennent d'agneler, ce qui augmente le lait & rend la brebis même grasse, *voyez le Laboureur & Berger Anglois*. Les vaches profiteront bien, & auront le lait gras & abondant, quand on leur fera boire d'une boisson faite de genévre, de sel & d'un peu de farine.

(e) Ceux qui ont des brebis de l'espéce Hollandoise, Eiderstadienne ou du Texel, peuvent les faire traire, parce que ces brebis pâturent ordinairement dans des pâturages gras & humides.

pauvres gens d'un excellent remede contre toute ſorte de poiſon & de playes ; nous en communiquerons ici encore quelque choſe au Lecteur.

Une femme attaquée de la pulmonie qui l'avoit incommodée pendant ſept ans, fut guérie avec du lait de brebis, en en prenant pendant trois ſemaines une chopine à jun, dans ſa chaleur naturelle. Auparavant elle avoit employé ſans aucun effet beaucoup d'autres medicamens précieux.

Les payſans mettent du lait de brebis ſur la morſure fraiche des chiens, & ils prétendent que cela tite tout ce qui pourroit dégénerer en pus par après.

Pluſieurs ont guéri la morſure du ſerpent avec du lait chaud de brebis, de la terre noire, & du blanc d'un œuf bien cuit ; en mettant le tout comme une emplâtre ſur un morceau de linge, & en l'appliquant ſur la playe.

Deux chopines de lait de brebis de chaleur naturelle, & un citron entier pris à la fois ensemble, ont non seulement empêché l'effet d'un poison mortel avalé, mais aussi ont servi du plus fort antidote.

CHAPITRE V.

DES BERGERS.

§ 1. *Des fonctions des Bergers.*

LES bergers ont été anciennement en grande considération, à cause de leur utilité, tellement que les enfans des Grands, & des Princes & Princesses mêmes, n'ont point dédaigné cet état, & qu'au contraire ils l'ont regardé comme l'état le plus innocent & le plus heureux.

A Rome il étoit un tems où les Senateurs paissoient leurs brebis

eux-mêmes, comme dit Ovide.

Pascebat suas ipse Senator oves.

Chez les Hebreux on se servoit d'une espèce particuliere de manteaux ou tuniques, dont les bergers s'enveloppoient pendant la nuit, lorsqu'ils étoient obligés de coucher sous le Ciel, & d'essuyer les froids, les pluyes & les orages. Ils avoient aussi une panetiére, où ils serroient leur nourriture, des fléches, avec la fronde & des pierres, pour tuer au loin les animaux carnaciers.

Les bergers peuvent s'attribuer l'honneur d'avoir tiré de grands Royaumes de la derniere misere, & de les avoir mis dans l'état le plus florissant; le riche païs d'Angleterre n'en disconviendra point; il reconnoît que la science & l'habileté de ses bergers ont été la base, &le fondement de ses richesses, & il regarde encore aujourd'hui la nour-

riture des brebis comme un de ses principaux bijoux.

Le devoir de chaque Pastre est d'avoir soin de son troupeau, de quelqu'espêce de bétail qu'il puisse être, dont chacune demande une connoissance particuliere ; mais nous ne parlons ici que des bergers.

Le devoir du berger est non seulement de paître les brebis aux champs, mais aussi de leur donner à manger, d'en avoir soin, & de les assister en toute occasion. Il suit son troupeau aux champs, pour les garantir de tout accident malheureux, des bêtes sauvages, d'un pâturage mal sain, & d'une eau impure & nuisible. Il prend garde qu'il ne se glisse point de brebis étrangeres ni sur-tout des mauvais beliers dans son troupeau ; il empêche qu'aucune de ses brebis ne s'égare, ni ne se mette dans un autre troupeau, ni qu'on ne lui en vole : en un mot il tâche de les

préſerver de tout accident qui pourroit leur être préjudiciable ou à leur fruit.

En hyver comme en été il faut qu'il ſe trouve auprès des brebis pendant la nuit, pour les garantir des voleurs & des bêtes carnaciéres, pour ne pas faire languir trop longtems les brebis qui peuvent tomber malades, & ſur-tout pour aſſiſter en cas de beſoin celles qui veulent mettre bas leurs agneaux, pour tout arranger enfin, & faire enſorte que les brebis, par la préſence continuelle de leur berger, s'attachent à lui d'affection & d'obéiſſance. Pendant l'hyver il faut qu'il ſoit pour ainſi dire leur cuiſinier, leur ſommelier, leur medecin, leur chirurgien & leur domeſtique; il faut leur diſtribuer fidélement & avec precaution la nourriture que le maître leur deſtine, connoître toutes les maladies des brebis, les en préſerver autant qu'il ſera poſ-

ſible, & les guérir lorſqu'elles en ſont attaquées. Il faut qu'il ſoit habile à les ſaigner, à châtrer les beliers, & à faire toute autre choſe pareille qui peut y avoir du rapport, & en tout cela il eſt de ſon devoir de montrer de l'aſſiduité, de la vigilance, de la fidelité, du plaiſir & de l'exactitude.

Celui qui veut avoir un plus grand nombre de brebis qu'il n'en peut confier à une ſervante pour en avoir ſoin, & à qui par conſéquent un berger eſt néceſſaire, doit l'examiner en conſéquence de tous ces points, afin que le Berger ſçache ce que le Maître exige de lui; & afin auſſi que le Maître voye quel ſalaire il peut lui accorder ſelon ſa capacité. Et comme la nourriture des brebis, de quelque peu d'importance qu'elle puiſſe paroître, a la plus grande influence à l'agrandiſſement & aux forces de la patrie, il eſt non ſeulement néceſſaire que la connoiſ-

ſance de la véritable maniére d'élever les brebis devienne généralement connue, mais auſſi que les gens qui en ont les moyens; de haute & baſſe condition, ſe donnent des bergers qui ayent une connoiſſance theorique & pratique de tout ce qui peut tendre à une plus grande perfection de leur état & de leurs fonctions, afin que ces gens puiſſent prêter la main aux bergers provinciaux, d'autant plus qu'une choſe auſſi utile que la veritable maniére de nourrir les brebis demande un plus grand nombre de bergers prudens & expérimentés.

En Allemagne c'eſt la coutume d'avoir pour chaque village, & même pour pluſieurs lorſqu'ils ſont petits, un ſeul berger en commun, qui a ſoin de trois ou quatre mille brebis à la fois, en ſe ſervant de chiens pour empêcher que les brebis ne ſe ſéparent du troupeau, ce qui arrive aiſément ſans cela. Cette

méthode ne feroit pas à rejetter chez nous aux endroits où le pâturage eſt en communauté, & où trois ou quatre Villages, & même un Diocèſe entier, pourroient avoir un berger en commun, ſous l'inſpection duquel les brebis pûſſent être nourries & ſoignées pendant l'été. Mais comme la choſe n'eſt pas praticable par tout, ſur-tout aux endroits où il n'y a point de pâturage en commun, il eſt inutile de la conſeiller. D'ailleurs les Allemands n'élévent pas tant leurs brebis à cauſe de la laine, qu'à cauſe du lait, du fromage & du fumier; & tout cela eſt contraire aux avantages & à l'utilité que nous nous propoſons, en élévant & en nourriſſant les brebis d'une autre maniére.

En Eſpagne les brebis ſont eſtimées, & fait la plus grande richeſſe. Les Grands d'Eſpagne, les Familles les plus anciennes & les plus illuſtres, entretiennent de grandes

bergeries de trente jusqu'à soixante mille brebis, aúxquelles ils mettent l'arrangement qui suit. Savoir, ils confient tout le troupeau à un seul berger, qui en est comme l'insp-pecteur, qui en rend compte, & qui a sous lui des bergers subalternes, dont chacun a soin de mille brebis, plus ou moins. Chacun de ces bergers a donc sa compagnie de brebis, distinguée par une marque particuliere. Par exemple : úne compagnie a l'oreille droite mutilée, une autre l'oreille gauche ; une autre a une taillade à l'oreille droite, une autre à l'oreille gauche, encore une autre a un trou rond, un trou en triangle, ou autre marque aux oreilles; quelques-uns sont tailladées au dessus du nez étant encore agneaux, ainsi du reste.

Mais afin que ces bergers subalternes puissent prévenir tout désordre, chacun a sous lui des gardiens & des domestiques ; & ses chiens

ſont ſi bien dreſſés qu'ils connoiſſent & ſavent diſtinguer les brebis de chaque compagnie, & les contenir de façon que, quoique tout le troupeau pâture enſemble toute la nuit, elles ne ſe mêlent point dans une autre compagnie. Et comme leur pâturage conſiſte dans des champs fort étendus, on a coutume de le diviſer en pluſieurs cantons, & d'y mener ſucceſſivement les brebis pendant quelque tems, à commencer par le premier juſqu'au dernier canton, de ſorte que moyennant ces intervalles quelques cantons reſtent en friche, & donnent à l'herbe le tems de revenir de nouveau. On les mene paître par toutes les ſaiſons de l'année, & on n'a point d'autres étables pour les brebis que des granges par-ci, par-là, pour les y mettre à l'abri des grandes chaleurs.

Le Propriétaire de la bergerie en fait tous les ans en perſonne la

revûe generale, & le Berger Inſpecteur lui rend compte de toutes les brebis tuées ou autrement perdues; chaque compagnie paſſe une revûe particuliére; le Propriétaire fait alors ſes remarques, & donne à l'Inſpecteur les ordres qu'il lui plait pour l'avenir. Ces illuſtres Eſpagnols ſe font un plaiſir particulier de viſiter ſouvent leurs troupeaux, & d'aſſiſter avec toute leur famille à la tonte, qui ſe fait dans le plus bel ordre, & ſuivant les arrangemens les mieux entendus.

Lorſque le Proprietaire d'une bergerie s'apperçoit que ſon voiſin a un meilleur belier que les ſiens, il tâche de l'avoir à tout prix, dût-il lui en coûter quelques centaines de ducats.

Je viens de dire de quelle maniere les bergeries ſont entretenues en Allemagne & en Eſpagne, non dans l'intention d'introduire chez nous les mêmes établiſſemens par-

tout ; l'occaſion nous manque, parce que nous avons fort peu de champs étendus, chaque métairie ayant le ſien en particulier & entouré d'une haye ; mais aux endroits où il y a de grandes campagnes & des jachéres communes à pluſieurs Villages ou Diocèſes, il ne ſeroit pas mal fait, comme j'ai déja dit, d'entretenir un berger qui fût inſtruit par le berger provincial, & qui pendant l'hyver fit ſa tournée pour viſiter les brebis & pour donner à chaque Pere de famille les avis qu'il trouveroit néceſſaires.

Et afin que notre patrie ne ſoit pas obligée de ſe paſſer des avantages que la nature ſemble n'avoir accordé qu'à quelques pays en particulier, comme nous l'avons déja remarqué plus haut il a plû à notre gracieux Monarque, d'ordonner par un ſoin vraiement paternel tendant au maintien de nos établiſſemens d'aujourd'hui, qu'il y ait dans chaque

Province un berger provincial, chez lequel chaque particulier qui veut établir pour l'utilité publique & pour la ſienne propre, une bonne bergerie, & ſe pourvoir de la meilleure eſpèce de brebis, puiſſe trouver toute ſorte d'aſſiſtance & d'inſtruction.

§ 2. *De quelle maniere il faut paître les troupeaux.*

Ce que nous avons déja dit dans ce petit traité ſur la maniére de paître les brebis, pourroit paroître ſuffiſant pour l'inſtruction d'un berger qui aime à obſerver ſon devoir ; mais comme il importe infiniment de quelle maniére les brebis ſont ſoignées au pâturage pendant l'été, & qu'il eſt difficile de retenir dans la mémoire toutes les circonſtances particuliéres qui ont du raport à la maniére d'élever les brebis, le Lecteur permettra que je donne ici

par manière de récapitulation, un précis de plusieurs points nécessaires à observer au berger. C'est une instruction que tout propriétaire d'une bergerie peut donner à son berger, pour réveiller l'attention & l'indolence de cette sorte de gens dans de certaines occasions.

1. Il faut paître les brebis dans des lieux hauts & élevés, à quoi il faut ajouter que pendant les grandes chaleurs, elles doivent être menées dans des vallons & dans des contrées où il y ait de l'ombre & des bois.

2. Il ne faut jamais mener les brebis sur la rosée, ni le soir, ni le matin.

3. En les menant dans des vallons, il faut auparavant les chasser par-ci, par-là, au moyen des chiens, pour fouler les humidités, les araignées & les autres vilainies de l'herbe.

4. Etant au pâturage, il faut toujours

jours les mener d'un endroit à l'autre, pour changer continuellement d'herbe & de plantes (*a*).

5. En été il faut les mener ſous toît vers midi, pour leur procurer du ſoulagement contre les grandes chaleurs.

6. Il faut les garantir de toute ſorte de peur & de frayeur.

7. On mene les brebis rarement à l'eau, & on ſe ſouviendra ici de ce qui a été dit, part. 2. chap. 1. § 4.

8. Il faut les préſerver des épines, des genévriers & autres arbriſſeaux pointus.

9. On ne leur permet pas de ſe coucher dans des endroits ſablonneux & marécageux.

10. Il ne faut pas laiſſer approcher du troupeau des gens inconnus, pétulans & malicieux.

(*a*) Cela contribue beaucoup à la ſanté des brebis, parce qu'en ce cas elles choiſiſſent l'herbe la plus ſaine & la plus convenable.

11. Il ne faut pas admettre au troupeau des beliers étrangers.

12. Dans les années humides & pendant les pluyes de durée, il faut mener paître les brebis dans les bruyéres, & lorsque la pluye est forte, on les met sous toît, & on observe ce qui a été dit part. 2. chap. 1. § 5.

13. Le berger ne doit jamais leur jetter ni pierres, ni terre, ni branches; il doit au contraire les commander avec sa flute, & les contenir par des chiens dressés exprès (b).

(b) Il faut qu'un berger sache jouer de quelque instrument à vent, non pas à cause de cette ancienne tradition *qu'on engraisse la brebis plutôt par la musique que par la pâture*, mais parce que, (comme l'experience le prouve) elles aiment la musique préférablement à tous les autres animaux, qu'elles en prospérent mieux, & deviennent gayes & éveillées; outre qu'il est très-commode pour le berger de pouvoir commander son troupeau avec la flute comme font les bergers des pays étrangers, qui, en jouant de certaines pièces sur leur flute, appellent les brebis à eux, les renvoyent, les tiennent ensemble, &c.

14. Il faut que le berger ou le pâtre ſoit vigilant & infatigable aux champs & au pâturage, & afin que la pareſſe ne devienne pas une coutume pour lui, il faut qu'on lui faſſe apprendre quelque leger travail de main, comme de coudre, tricoter des bas, ou autre métier pareil, pour avoir de quoi s'occuper pendant que ſes brebis paiſſent tranquillement.

15. Il faut que le berger ait toujours ſur lui, 1. Une boëte d'onguent fait de ſuif & de goudron, pour en mettre ſur les playes fraiches que les chiens, les arbriſſeaux pointus ou les bêtes carnaciéres auront cauſées aux brebis. 2. Un contrepoiſon pour leur donner ſur le champ, lorſqu'elles auront avalé aux champs quelque choſe de vénimeux.



CHAPITRE VI.

REMÉDES CONTRE LES MALADIES DES BREBIS.

§ 1. *Remédes généraux, dont on peut se servir en partie comme de préservatifs.*

DANS la Partie 1. chap. 3. § 1. nous avons donné cinq causes principales des maladies des brebis ; & nous les avons suffisamment démontrées dans les paragraphes suivans, où nous avons décrit les conséquences qui en résultent.

Quant à la *chaleur*, le *froid*, & la *frayeur* des brebis, je ne connois pas d'autre préservatif que l'exactitude à les bien soigner. Cette exactitude est aussi le préservatif le plus sûr contre les deux autres causes

des maladies, ſavoir contre *l'eau* & le pâturage mal ſain : mais à l'égard de ce que nous avons dit partie 2. chap. 3. § 2. ſur les humeurs qui reſtent dans leur corps, & à l'égard des préſervatifs dont nous avons fait mention auxdits §§. j'eſtime néceſſaire de donner au Public les remédes ſuivans, comme les plus ſûrs, les plus convenables, & les plus conformes à l'expérience & à la raiſon; & afin que l'on ait des recettes de plus d'une façon & au choix d'un chacun, je prendrai le parti d'en donner à l'uſage de ceux qui n'en ont pas les moyens, de medicamens ſimples & peu coûteux; & puis j'en donnerai d'autres compoſés de pluſieurs ingrédiens, en faveur de ceux qui ſont plus riches, & qui attribuent peut-être plus d'effet aux medicamens précieux. J'avertis cependant le Lecteur que tous les medicamens, ſur-tout ceux qui ſont forts, affoibliſſent

beaucoup les forces des brebis ; c'eſt pourquoi je recommande à un chacun de ſoigner ſes brebis le plus exactement & avec le plus de précaution, d'autant plus que c'eſt le moyen le plus ſûr de lever & de prevenir toutes ſortes de difficultés & de maladies, ſur-tout lorſqu'on obſerve en automne les règles que nous venons de preſcrire.

Quant à la doſe des médicamens, il eſt auſſi difficile de la déterminer en général, qu'il le ſeroit à un Medecin d'en preſcrire une qui pût convenir également à tous les hommes ſans diſtinction, enfans ou gens faits ; il faut de la pratique & une ſcience acquiſe par l'expérience, pour connoître la conſtitution intérieure du malade par les ſymptômes extérieurs. Il en eſt de même des brebis, leur corps étant, comme les corps des hommes, de nature & de conſtitution differentes. Tout ce que nous pouvons établir de

plus sûr là-dessus, c'est qu'une brebis faite est plus forte du double qu'un agneau; selon cette thése il faut régler la dose des médicamens pour les agneaux, c'est-à-dire, qu'il ne faut leur donner que la moitié de ce que l'on donne à une brebis; & à un agneau de six mois, seulement le tiers. Je repète encore une fois que la pratique & l'expérience sont à cet égard les guides les plus sûrs & les plus infaillibles. Car il seroit impossible au berger le plus expérimenté de donner des régles assés générales pour que les circonstances n'y puissent apporter aucun changement.

DE QUELQUES POUDRES PRÉSERVATIVES EN GÉNÉRAL.

I. *Poudre de fourmis.*

En automne lorsque les fourmis ont fini leur travail, on prend une

fourmilliere toute entiére, tant les fourmis que la terre jusqu'au fonds, pour avoir en plus grande abondace la resine ou le mastic dont elles ont fait leur provision pour l'hyver. On séche le tout dans un four, ensorte qu'on puisse réduire en poudre les fourmis & tout le reste entre les doigts. Etant sorti du four & mis en poudre fine, on le tamise & on le conserve dans un vase où il y aura eu de la viande ou des harangs, &c. en saumure; mais il faut que ce vase soit bien sec en y mettant la poudre.

De cette poudre on donne à chaque brebis un quart de chopine en y mêlant deux fois autant d'avoine, & en le mettant dans les auges ou dans les abreuvoirs; on répand du sel pilé par dessus, ou on l'arrose avec de l'eau bien salée, ou avec de l'urine humaine; cela fait suer les brebis, & l'expérience

convaincra un chacun du bon effet que cela produit (*a*).

II. Poudres dessicatives.

On prend de l'antimoine cru deux onces, des bayes de laurier quatre onces, du soufre quatre onces, du nitre deux onces; on pile le tout ensemble, & on le mêle avec dix livres de sel; puis on le met dans des auges pour que les brebis en puissent lécher,

(*a*) Je trouve dans quelques Auteurs, comme Colerus, Bayer & d'autres que cette poudre de fourmis est fort en usage en Allemagne. J'ai vû qu'on l'employe ici en Suéde en quelques endroits, mais peu; je m'en suis servi moi-même en plusieurs occasions differentes, & j'ai trouvé que la nature nous accorde dans les remédes simples autant d'effet & d'utilité que dans les médicamens plus précieux. L'année 1746. qui étoit une année fort humide, on donna cette poudre, pour en faire l'essai, à quatre brebis une fois par semaine, & en tuant ces brebis l'automne suivant, la bile & le foye n'étoient pas endommagés du tout, au lieu que les autres brebis qui n'en avoient pas eu, avoient beaucoup de bile, & des hydatides ou cloches d'eau au foye en grand nombre & de toutes sortes de grosseurs.

ſur-tout en automne après l'établement, & après un été humide, où il y a à craindre que les brebis n'ayent ſouffert de l'humidité.

Une autre.

On prend du nitre & du lapis ſuillus, deux tiers du premier & un tiers de l'autre; on les pile dans un mortier, & on les mêle bien enſemble; on en donne à une brebis âgée autant qu'en peuvent contenir deux dés, & à une brebis plus jeune ſeulement la moitié; on le leur donne dans du lait doux; & après l'avoir pris, on leur donne cinq ou ſix cueillerées du même lait, pour temperer l'ardeur du nitre. Il faut qu'un homme fort leur tienne la bouche ouverte, parce que les brebis n'aiment pas cette poudre.

Une autre.

Prenez une livre d'antimoine

cru, une demi-livre de nitre, & un quarteron de tartre rouge, pilés bien chacun séparément, & les mêlez ensemble. On en prend une bonne cuillerée pour six à huit brebis, & avec un peu de farine & de l'absynthe séche, on en fait une pâte, dont on donne à chaque brebis la valeur d'une grosse noix, une ou deux fois par semaine, en automne & au printems, lorsqu'il regne une mortalité générale. Hors ce cas on ne s'en sert que comme d'un préservatif toutes les trois ou quatre semaines une seule fois, après cependant que les brebis ont agnelé & que les agneaux sont déja un peu grands. Il ne faut pas laisser boire les brebis le même jour qu'on leur aura donné ce reméde; il faut au contraire les chasser un peu par-ci, par-là. Cette poudre les purge en poussant les eaux & la sueur; fait sortir les humeurs lorsqu'elles sont trop abondantes, & est un reméde fort salutaire.

III. Poudres aſtringentes.

Nous ferons mention des remédes aſtringens en ſon lieu, lorſque nous parlerons de la diarrhée ; du piſſement de ſang, & de la guériſon des playes extérieures. Les ingrédiens conſiſtent en vin rouge, en muſcade, craye rouge, en farine de froment, en feuilles de chêne, en nerprun (rhamnus), en racines de tormentille, en alun, en moutarde, en lard ſalé, en glouterons, en rouille de fer.

IV. Poudres & remédes purgatifs.

Donnez à chaque brebis deux ou trois cuillerées de levûre dans de la bierre chauffée.

Item. On donne à chaque brebis dans du lait doux, un quart d'once de ſouffre bien pilé.

Item. On prend pour chaque brebis une drachme d'antimoine cru, on le pile, & avec de la farine d'avoine

& un peu d'urine on en fait une pâte qu'on donne aux brebis.

Les feuilles de bouleau cuites dans de l'eau avec une poignée de houblon, font aussi un bon reméde. On en donne une demi-chopine à chaque brebis.

V. Remédes apèritifs & abstersifs.

On se sert des remédes abstersifs dans presque toutes les maladies. Les ingrediens sont ordinairement de la thériaque, de la sauge, de la rue, du tartre gravelé, de la racine d'aunée, des bayes de geniévre & de laurier, de l'aristoloche, ronde de l'absynthe, de l'Angelique, de la gentiane, de la tanasie, de l'acore ou calmus, de l'ail, du tamarise, &c.

VI. Vomitifs.

Pour faire aisément vomir les brebis, on mêle une demi-chopine de sel avec autant d'urine humaine,

& on leur en donne une chopine le matin avant qu'elles ayent rien mangé.

VII. Poudre pour les brebis, dite POUDRE DE POMERANIE.

Prenez une livre de la poudre grise de salpêtre composée ; de la gentiane & des bayes de laurier, de chacun quatre onces ; des bayes de geniévre, du sel commun, des racines d'angelique, d'aunée, de pimpernelle, d'aristoloche, de chaperonniére, de cyclame, de l'ellebore noir, de la racine de fougére, de la bétoine, du mille-pertuis, du chardon-benit, de la rue, de l'aurone, de mille feuilles, de la fumeterre, du scordium du marrube blanc & de l'hysope, une once & un quart de chacun, avec deux onces de bourgeons d'absinthe, deux drachmes & demie d'asa fœtida, & six boules de castor préparées. Pilez tout cela en grosse

poudre, & donnez-en à chaque brebis une demi-once, deux ou trois fois par ſemaine le matin; en la mêlant dans de la pâte ou avec des gouſſes, elles l'aiment beaucoup. Lorſqu'il régne des maladies contagieuſes parmi les brebis, & qu'il leur ſort de la bouche une bave épaiſſe & gluante, c'eſt un bon ſigne; mais ceux qui ont de grands troupeaux, comme les bergers de Pomeranie, qui ont quelquefois quatre à ſix mille brebis à ſoigner, peuvent donner cette poudre à 10. ou 15. brebis à la fois dans une boiſſon faite d'eau & de farine, qui ait un peu de conſiſtance; mais il faut prendre garde que chaque brebis ait ſa portion d'une demi-once bien juſte autant qu'il eſt poſſible. En leur donnant cette poudre, il faut qu'elles n'ayent pas bu d'eau deux jours auparavant.

Après qu'on leur a donné ce reméde, il faut un peu les chaſſer

par-ci, par-là dans la cour ; ou quand on les mene aux champs, il ne faut pas les admettre à l'eau jufqu'au jour fuivant, & alors on met des genévriers & de l'abfinthe dans l'eau qu'on leur donne. Si elles ont l'hydropifie, on les abreuve tous les trois jours, & pas plus fouvent. On a des preuves fingulières de l'excellent effet de cette poudre, dans des occafions où d'autres remédes celébres n'ont de rien fervi ; l'expérience en convaincra ceux qui voudront s'en fervir comme il faut : car non feulement elle chaffe les humeurs, & defféche doucement la gale & la rougeole, mais elle foulage auffi la poitrine, enforte que les brebis auxquelles on en a donné deux fois par femaine, ont récouvré leur fanté, & quinze jours après, l'hydropifie étant furvenue & la tête étant devenue groffe derechef, elles ont été entiérement rétablies par

l'uſage de cette poudre donnée deux jours de ſuite. Ainſi il faut prendre garde que ſi la maladie après avoir ceſſé, ſe préſentoit de nouveau, on faſſe uſage de cette poudre bien à tems : (*voyez la Pharmacie portative des brebis par van Aken*).

Qu'on obſerve de plus que ſur preſque tous les remédes qu'on donne aux brebis, on doit répandre du ſel, parce qu'outre le bon effet qu'il produit de lui-même, il incite les brebis à prendre volontiers le remède, pour lequel elles témoignent ſans cela avoir beaucoup de répugnance. On doit obſerver auſſi de donner les médicamens quand il fait beau tems ; mais cette régle ſouffre des exceptions ſuivant les circonſtances.

§ 2. *Préſervatifs contre les maladies contagieuſes.*

Quand on examine part 1. chap. 3.

§ 2. ce qui donne lieu à craindre des maladies contagieuſes, il paroîtra néceſſaire de nous arrêter ici à chaque circonſtance en particulier ſuivant le même ordre qui y a été établi.

I. *Des années humides*. Le Lecteur peut là-deſſus examiner cette ſeconde partie chap. 1. § 5. & chap. 3. §. 2. & 4. où il trouvera ce qu'il faut faire en pareil cas.

II. *De la roſée*. Pour empêcher les ſuites pernicieuſes de la roſée, voyez cette ſeconde partie chap. 1. § 2. & chap. 3. § 2. & 4.

III. *Du froid prématuré de la terre*. Quant à ce point, j'ai trouvé que tous les Auteurs, tant anciens que modernes, conſeillent unanimement de parfumer les étables des brebis avec toutes ſortes d'odeurs fortes, comme des chiffons de laine, des ſoyes de cochon, des ongles de cheval, d'aſa fœtida, de la corne de cerf, du ſouffre, des genévriers,

du vieux cuir de ſemelle, des cheveux d'homme, ou autres drogues dont il a été parlé à l'établement des brebis.

Un autre reméde qui eſt ſûr & qui a été éprouvé par pluſieurs perſonnes, c'eſt non ſeulement de ſuſpendre de la rue dans l'étable mais auſſi d'en coudre quelques petites branches dans des linges, & de les faire porter au cols des brebis; avec cela il faut en pareille ſaiſon leur permettre l'uſage du ſel un peu plus ſouvent.

IV. *Un mauvais air cauſé par des corps morts* produit le même effet que le froid prématuré, dont il eſt fait mention ſous le n°. 3. & l'on ſe ſert auſſi des mêmes préſervatifs & remédes.

V. *Les hyvers trop doux.* En ce cas il faut ſouvent & de bonne heure parfumer les étables, y tenir les brebis renfermées, & les garantir avec ſoin des grandes chaleurs

étouffantes, qui ſont alors très-dangereuſes.

VI. Lorſqu'il y a des charognes près de la maiſon ou au pâturage, il faut pour tout préſervatif les faire ôter & mettre bien avant en terre, afin que leur odeur empeſtée ne puiſſe corrompre l'air. Il eſt auſſi fort utile de parfumer le pâturage avec les ingrédiens convenables pendant les grands brouillards, qui ſont fort pernicieux s'ils durent long-tems. L'uſage de faire continuellement porter aux brebis de la rue enveloppée autour du col dans des linges, eſt fort ſalutaire, & nous recommandons la culture de cette plante à tout propriétaire de bergerie : car on a obſervé qu'elle chaſſe les ſerpens de tous les endroits où les brebis viennent paître; *voyez l'Ecole des Bergers par Beyer, page 86.*

§ 3. *De la peste.*

Nous avons dit dans un autre endroit que la peste est causée par le mauvais air, que l'eau & le pâturage mal sain y contribuent beaucoup, & les observations que nous avons rapportées sur la maladie des boeufs du Vivarais, partie 1. chap. 3. § 3. avec les tristes expériences faites en d'autres endroits, prouvent clairement que le bétail qui en a été attaqué le premier, ne manque jamais d'infecter tout le reste.

En Suéde la mortalité des brebis n'est pas si commune qu'ailleurs, & si c'est le mauvais air qui la cause, le moyen le plus prompt pour la prévenir, c'est de se servir des drogues à parfumer dont il a été parlé dans le précedent §. Un moyen plus sûr encore est de n'être ni négligent, ni paresseux, lorsque

les ſignes qui precédent ordinairement les maladies contagieuſes nous avertiſſent de nous tenir ſur nos gardes.

Dès-qu'on s'apperçoit que la peſte régne dans les troupeaux de ſes voiſins, il eſt très-néceſſaire de parfumer ſes brebis de bonne heure & ſouvent; & comme je puis atteſter par nombre de témoignages & par ma propre expérience, que les poudres d'antimoine dont il a été fait mention dans ce chapitre § 1 no. 2. ont eu la vertu ſinguliere de préſerver les brebis de toute maladie ſans en ſentir la moindre attaque, quoiqu'elles ſe fuſſent mêlées aux troupeaux peſtiferés des voiſins, & qu'on ne leur eût donné qu'une ſeule fois de cette ſorte de poudre, je n'ai pas pû m'empêcher d'en faire mention ici, & j'en laiſſe à faire l'épreuve à la volonté d'un chacun.

Je recommande aux pauvres gens

l'uſage de la poudre de fourmis, dont il a été fait mention au même paragraphe, comme auſſi de continuer nuit & jour à parfumer les brebis, ſans ſe relâcher tant que la maladie contagieuſe fera du ravage dans le voiſinage ou dans la contrée, & de donner avec cela continuellement aux brebis de la rue, dans la nourriture ou dans le ſel. Il eſt difficile de dire combien de fois il faut leur en donner en pareille occaſion; on doit ſe régler ſur les circonſtances, & ſuivre le conſeil des bergers provinciaux, ſur la durée de la maladie, & ſur d'autres accidens caſuels qu'on ne ſauroit prévoir, & qu'il m'eſt par conſéquent impoſſible d'alleguer ici. Si mes avis bien intentionnés pouvoient ſeulement opérer qu'on obſervât les régles préſcrites dans ce traité ſur la maniere d'élever les brebis & de prévenir tout ce qui peut y être contraire, j'eſpere que

tout proprietaire de bergerie sera exempt de tous ces facheux accidens.

Je recommande encore ici la poudre de Pomeranie décrite au premier §. comme un reméde dont on pourroit se servir au lieu d'autres médicamens plus précieux au cas que le maître de la bergerie n'eût ni les moyens ni l'occasion de s'en pourvoir.

Nous avons fait mention part. 1. chap. 3. § 3. de la maladie des bœufs du Vivarais ; voici présentement l'avis de Messieurs les Professeurs en Médecine de l'Université de Montpellier sur cette maladie.

Messieurs les Professeurs assemblés, ayant oüi le rapport ci-dessus, sont d'avis qu'il est beaucoup plus sûr d'attaquer cette maladie par des remedes préservatifs, & avant qu'elle se déclare, que par des remédes curatifs, quand en avançant elle a pris des forces & a abbatu celles des

des bœufs. La méthode dont on usa à Alais pour extirper la peste des hommes, & qui mit fin à ce terrible fléau, convient fort bien dans cette contagion; elle consistoit à traiter ceux qui avoient mangé & cohabité avec des pestiferés, comme s'ils avoient eu la peste; quand on a attendu pour les bœufs que le mal fût déja déclaré, toutes les méthodes & tous les remédes differemment combinés, ont été au moins inutiles.

Pour cet effet, on commencera par séparer les bœufs sains des malades; ceux-ci s'en séparent & quittent volontiers les étables pour aller errer çà & là dans les champs; on aura soin de les bouchonner & étriller chaque jour, de ne pas les tenir dans l'humidité de leurs excrémens, comme on fait en Vivarais; pour cela on changera leur litiére de tems en tems, on les parfumera dans leurs écuries, en y

faisant brûler du bois de geniévre, du laurier, des herbes odoriférantes, sur-tout jettant du vinaigre sur une pèle rougie au feu. En été il est bon de blanchir ou au moins de ratisser les lieux infectés.

Dès qu'on aura reconnu quelque bœuf malade, ou quelque communication avec ceux qui le sont, on saignera au col ceux-mêmes qui se portent bien, pour en tirer une livre & demie ou deux livres de sang; les saignées qu'on fait à la langue, aux oreilles, à la queuë, n'en fourniroient pas assez.

Le jour même qu'on a saigné, il faut faire prendre une medecine purgative ordinaire; les Maréchaux qui traitent ces bêtes, prendront pour cet effet les drogues qui sont le plus à leur portée, en suivant leurs recettes accoutumées; surtout le sené, les feuilles de gratiole, les racines d'hiéble, d'Iris, de bryoine, d'azarum, le turbith gom-

meux, l'aloës : on peut mettre en poudre une once & demie de l'une de ces drogues, & avec deux poignées de farine d'orge ou de blé, en faire trois ou quatre boules qu'on mettra dans la créche, ou bien on en fera la décoction dans le jus de pruneaux, & on leur fera prendre avec une corne ou un entonnoir, réiterant la dose jusqu'à ce qu'ils ayent bien été vuidés.

Le lendemain il convient d'employer les médicamens propres à pousser la transpiration & la sueur. On s'est très-bien trouvé aux environs de Privas, de donner une once de thériaque avec une noix-muscade, du girofle, de la canelle, du poivre, de chacun une pincée en poudre dans une pinte de vin; on peut employer de même une écuellée de bayes de geniévre, ou bien une once d'orviétan, autant de poudre de vipére, dans une livre de vin & une d'huile. Pendant

l'uſage de ces remédes, il faut tenir les bœufs chaudement, les couvrir, les parfumer, & leur faire boire chaud & ſouvent.

D'abord après le ſudorifique, il faut percer le bas du fanon avec un couteau ou un fer rouge, en deux endroits, & y paſſer un brin de la racine d'hellebore noir, connu ſous le nom d'herbe du feu, qu'on trouve en Dauphiné vis-à-vis le Pouzin, faute duquel on peut employer le garou, l'herbe aux gueux, le pié-de-veau ou le Tithymale, pour attirer ſur cette partie un dépôt ſalutaire. On abandonnera cette tumeur à elle-même; dans dix ou douze jours elle ſe diſſipera.

Voilà pour les remédes préſervatifs, durant leſquels on fera boire à la bête de l'eau de ſon, & on la laiſſera manger du foin ſec ou de la paille, mais la moitié moins qu'à l'ordinaire.

Quant aux bœufs qui ſont déja

attaqués de la maladie, il faut leur faire obſerver un régime plus exact; bien loin de les faire manger par force, comme on fait en Vivarais, & quoi qu'il n'y ait pas grand ſuccès à attendre, ſur-tout ſi la morve & le cours-de-ventre ſont bien déclarés, il faut, après les remédes généraux, diverſifier la cure ſelon les accidens les plus preſſans.

Il vaut mieux les ſoigner au plûtôt que d'attendre que la gangréne ſe ſoit formée; mais avant la ſaignée, il faut leur donner une once de thériaque dans une livre de vin rouge; il ne faut pas différer au lendemain pour les purger, s'ils ne l'ont pas été auparavant, & en ce cas on pourra mêler avec le purgatif quelque cordial, comme on a coûtume de le faire.

S'ils ſont des efforts pour fienter, on les fouillera avec la main, ou bien on leur donnera des lavemens

de decoction de ſon ou de mauve; avec une veſſie ou une ſeringue: on évitera le pâturage frais à cauſe de la diarrée, il eſt mieux de les nourrir de ſoupes de pain dans le vin, de farine, ſur-tout de féves riſſolées; le cours-de-ventre étant déclaré, il faut de plus leur donnet une once de thériaque recente ou de diaſcordium dans la décoction de bayes de geniévre, & réiterer ce remede de deux en deux jours: dans l'entredeux on leur fera prendre deux onces d'écailles d'huitre bien pulveriſées; ou une once de brique bien pilée, dans des bols faits avec de la farine, ou avec du pain & de la préſure. Il faut ſoutenir la ſalivation par un bâillon, exciter la morve par quelques pincées de tabac ou de poudre d'hellebore blanc. S'il y a des vers ſur les yeux, on les touchera avec de la ſalive & du ſel. Il eſt bon de faire une inciſion aux

emphysémes des flancs & des cuisses, & y verser dessus de l'huile un peu chaude.

A cause de leur pousse ou ésoufflement, on doit leur donner à boire l'eau de son, dans laquelle on ait fait infuser une once de souffre vif en poudre, une gousse d'ail, & une poignée de sauge, ajoutant demi-septier de vinaigre pour trois ou quatre pintes d'eau.

La plupart de ceux qui ont rechapé, ont eu des depôts au fanon ou aux jambes, & ont été abandonnés aux champs, où personne ne les a forcés à manger; ainsi il est bon de leur passer un seton au fanon de bonne heure, de scarifier les cuisses à l'endroit qui paroît douloureux & élevé, & de ne point presser ces animaux de prendre des alimens, excepté la boisson un peu chaude, qui, quand ils n'ont pas la diarrée, peut leur faire du bien. *A Montpellier, &c.*

REMEDE

Eprouvé avec ſuccès contre la maladie qui régne ſur les beſtiaux, qui nous a été communiqué par Mr. LE NAIN, *Intendant du Languedoc.*

Cette maladie ſe manifeſte aſſés ordinairement par des boutons qui paroiſſent ſur la peau des bœufs ou des vaches qui en ſont attaquées.

Il faut ouvrir ces boutons, ou lorſqu'il n'y en a pas, faire deux ou trois inciſions à la peau, aux endroits où il y a de l'enflure, dans leſquelles l'on mettra une pincée de la ſeconde écorce de caſſis, ou groſelier ſauvage, qui porte des groſeilles noires.

Avant de mettre l'écorce de caſſis, il faut paſſer le doigt dans les ouvertures faites à la peau, & en faire ſortir le pus qui s'y trouve. L'on renouvellera ces tentes pendant trois

ou quatre jours ; & avant de les ôter pour en remettre d'autres, l'on ne manquera pas de presser la peau autour des incisions pour faire sortir la matiére que les tentes ont attirée.

Il faut ensuite purifier les écuries. L'on prendra à cet effet une once d'asa-fœtida, une once de camphre, deux têtes d'ail, le tout bien pilé & mêlé ensemble.

On partagera cette composition en deux, & on en mettra successivement la moitié dans une bassinoire remplie de charbon bien ardent, à quoi l'on joindra une poignée de geniévre; ensuite la porte de l'écurie étant bien fermée, l'on portera cette bassinoire sous le nez de chaque bête malade.

L'on a éprouvé aussi avec succès qu'en faisant fumer les écuries avec de la graine de geniévre, en mettant une pincée de poivre & un verre de vinaigre sur une tuile ou brique

bien rouge, que l'on met dans un chaudron, les bestiaux que l'on met dans ces écuries ont été préservés de la maladie.

§ 4. *De la petite vérole & de la rougeole.*

Ceux qui voudrons se donner la peine d'examiner ce qui a été dit dans la premiere partie, chap. 3. § 4. sur les causes de la petite vérole, & qui en conséquence auront soin d'astreindre leurs bergers à soigner exactement & avec précaution leurs troupeaux, pourront prévenir cette maladie, & n'auront pas besoin de faire usage de médicamens. Cependant je vais communiquer ici pour l'utilité publique quelques remédes des plus éprouvés, que j'ai recueillis dans les differentes descriptions qui en ont paru.

Dès-qu'on s'apperçoit que la brebis est attaquée de la petite vérole, il

faut la ſeparer du reſte du troupeau. Car bien que quelques-uns croyent qu'il convient de faire ſuer les brebis enſemble, malades ou ſaines, l'expérience prouve que les brebis ſaines ſont ordinairement par-là infectées. On donne à la brebis malade un grain de civette mêlée dans une cueillerée d'eau-de-vie, où il faut la laiſſer pendant une nuit dans un vaſe fermé pour en empêcher l'évaporation, (c) après quoi on met la brebis dans un endroit à part, pour la faire ſuer, comme il a été dit chap. 3. § 2. de cette partie. Cela fait ſortir la petite vérole, & il y faut aider le plus qu'on peut, parce qu'en reſtant dans le corps, ou en y rentrant, il en couteroit la vie aux brebis.

(c) La civette ne ſauroit ſe diſſoudre que dans un jaune d'œuf, & après cela il faut le bien mêler avec de l'eau-de-vie. On ſerre lès brebis les unes contre les autres, ſans leur donner ce jour-là aucune nourriture avant trois heures après midi.

Au défaut de la civette on prend la queuë d'une peau de civette, & on en donne à chaque brebis un petit morceau de la grosseur d'un pois, ou l'on donne à une vieille brebis quatre à cinq goutes d'huile de suye, ou six à sept goutes d'esprit de corne de cerf, ou une drachme de thériaque.

Ce reméde prescrit pourroit être employé contre les trois differentes espèces de petite vérole ; mais comme les circonstances particulieres qui s'y trouvent, demandent quelquefois des remédes particuliers, on employe dans les bergeries les remédes suivans.

Contre la petite vérole du printems.

Après avoir donné aux brebis des remédes excitatifs, on les serre les unes contres les autres, pour les faire suer; & quand la petite verole n'est pas abondante, on ouvre les

boutons avec une épingle, & on les presse pour en faire sortir le pus; alors elle séche d'elle-même.

On employe aussi pour six ou sept brebis un rouleau de tabac commun, dit en Allemand *ellen-tabac*, une bonne pinte de bierre, & de l'alun à peu-près pour deux sols; il faut piler ce dernier, & le réduire en poudre fine. On fait bouillir le tout à consomption de la moitié, on le passe par un linge, & on en donne à chaque brebis deux cueillerées. Quelques-uns employent le reste à en frotter les brebis avec un bouchon de paille, aux endroits où la petite verole se présente, & puis ils serrent les brebis chaudement les unes contre les autres; mais cette méthode ne vaut rien.

Quand on n'a point d'autre remède, on peut se servir, comme j'ai déja dit, de celui dont j'ai donné la description ci-dessus contre toutes

les trois eſpèces de petite vérole.

Tant que les brebis ſont malades, on leur donne bonne nourriture, & à chacune une demi-poignée de ſel, mais point d'eau.

Contre la petite vérole d'été.

Le meilleur reméde eſt celui dont le livre intulé : *les Arts ſecrets du Berger*, *Fåraherdens hemliga Konſter* a donné la deſcription. Sçavoir, on prend des feuilles d'aune au commencement du printems, lorſqu'elles pouſſent, & on les ſéche. On en fait bouillir une poignee avec une pinte de bierre dans un vaſe fermé, juſqu'à ce qu'elle devienne gluante & qu'elle file ; alors on la laiſſe refroidir juſqu'à chaleur de lait, on prend un pinceau ou des vergettes, & on en frotte les brebis ſous la poitrine, entre les jambes, aux yeux, aux oreilles & au viſage, ce qu'il faut continuer

ſoir & matin tant que la petite vérole donne encore quelqu'humidité: dans l'eſpace de trois ou quatre jours les brebis ſeront guéries. On peut les mener dehors pendant cette cure, pourvû qu'on les frotte le matin avant de ſortir, & le ſoir après être rentrées. Il vaut cependant mieux de ne les pas laiſſer ſortir. Cette eſpèce de petite vérole qui ſe préſente ordinairement pendant la canicule, a été jugée incurable pendant long-tems.

Contre la petite vérole d'automne.

On donne aux brebis de la livêche & de la racine d'eupatoire femelle bâtarde(*d*), l'un & l'autre en poudre,

(*d*) *Bidens folus trifidis, linnæi flora Suec.* 663. Voyez la deſcription de cette plante dans le Dictionnaire de Lemeri, art. *Bidens.* On cherche au printems les jeunes racines qui n'ont qu'une année, & avant qu'elles viennent en tige, n'ayant que des feuilles. On ſéches ces racines pour en avoir toujours en proviſion, & lorſqu'on en veut faire uſage, on les coupe en petits morceaux, puis on les réduit en poudre.

deux fois par ſemaine, tant qu'elles ſont encore malades. On prend pour cent brebis un chapeau plein, & on le mêle avec trois fois autant de ſel. Pendant tout ce tems on les mene paître dans des champs ſecs, ou dans des endroits où il croît de la bruyére, & dans l'eſpace de trois ſemaines elles ſont guéries; mais en faiſant uſage de ce remede d'abord au commencement de la maladie, elle peut être guérie dans huit jours (*e*).

Il faut encore remarquer à l'égard de cette maladie, qu'il vaut mieux tenir les brebis chaudement chez eux que de les laiſſer ſortir, parce que le moindre froid leur eſt pernicieux. Dès qu'on s'apperçoit de la petite vérole, on ſe ſert de remédes excitatifs; on leur refuſe

(*e*) On a remarqué que la petite verole commence ordinairement à ſe préſenter aux endroits du corps où il y a moins de laine.

l'eau tant que la maladie dure, on leur donne de la nourriture féche & du fel. Lorfque l'humidité de la petite verole eft defféchée & qu'elle tombe, on peut les laiffer fortir fi le tems eft beau. Alors on frotte les playes, que la petite vérole a laiffées; avec un onguent de lait doux & de goudron mêlés enfemble.

Quelque dangereufe que foit cette maladie, les brebis en échaperont, pourvû que les remédes prefcrits foient exactement employés.

Contre la rougeole.

On prend trois onces de romarin qu'on fait bouillir dans une chopine & demie de vinaigre, ce qui fait un onguent excellent dont il faut frotter les brebis; on doit féparer les malades d'avec les faines, & les garantir du froid avec tout le foin poffible.

§ 5. *De la gale & de la rogne.*

Dès qu'on s'apperçoit qu'une brebis est galeuse, il faut la séparer du troupeau qui sans cela en pourroit être entiérement infecté.

Si la gale ne fait que de paroître à un ou plusieurs endroits, on y coupe la laine, & on frotte l'endroit avec un onguent de suif, de goudron, & de soufre pilé; la brebis en sera bientôt guérie, & pourra suivre le troupeau: mais avant que de l'y admettre, on lave la playe avec de l'eau fraîche pour ôter l'onguent.

Si au contraire la gale a déja pris racine, elle est d'autant plus dangereuse qu'elle pénétre dans le sang & jusqu'au cœur. Il faut en ce cas se servir de remédes excitatifs, & faire suer les brebis; la poudre de fourmis mêlée d'un peu de rue y fait un effet singulier. Cependant il ne faut pas négliger de frotter la

playe avec des onguens, dont nous communiquerons les compoſitions ſuivantes.

1. Prenez de la racine d'aunée, de la guimauve romaine, de la pirole, de la fiente de poules, à portions égales, qu'il faut faire bouillir dans un chaudron, & après l'avoir laiſſé repoſer pendant trois jours & trois nuits, on le paſſe par un linge, & on y mêle un peu de mercure, du vieux beurre & de la poix. On trempe dans cet onguent un cordon ou une ficelle, qu'on lie autour des oreilles des brebis, pour les empêcher d'y lécher.

2. Prenez deux pintes d'eau, & une livre de tabac ou de troncs de tabac, faites les bouillir enſemble à conſomption d'un quart; mettez-y une pinte d'urine, deux chopines de forte ſaumure de lard ou de viande, un quarteron d'alun en poudre, une demi-livre de graiſſe ou de beurre fondu, dont on a ôté

le ſel, & faites bouillir tout cela enſemble pendant un quart d'heure. On peut faire cet onguent en plus grande quantité à la fois, ſelon le plus grand nombre de brebis, en obſervant à proportion la doſe preſcrite des ingrédiens; on en frotte les brebis le ſoir & le matin trois ou quatre fois, aux endroits où la gale ſe montre, & on le continue tant qu'il eſt néceſſaire. Les brebis étant guéries, il faut les laver dans de l'eau de riviére, mais en hyver dans de l'eau tiéde & dans leur étable, & après les avoir ainſi nettoyées & laiſſé bien ſécher, on les admet au troupeau deux ou trois jours après.

3. Faites bien bouillir une demi-livre de tabac ou de troncs de tabac dans une pinte d'urine, & après l'avoir paſſé par un linge, mettez-y de l'huile de therebentine (qui deſſéche beaucoup,) deux petites cueillerées à prendre, pour chaque

chopine de ce jus de tabac, & frottez-en la brebis. (*)

4. Prenez du goudron, de la graiſſe ou du lard, & du ſoufre, à portions égales, faites-les bouillir enſemble, & frottez-en la playe. Cet onguent tue les vers qui s'engendrent dans la peau.

5. Faite bouillir de la crême de lait doux avec du goudron, enſorte que cela forme une eſpèce d'huile.

6. Prenez du ſoufre groſſier, des cendres blanches & du vitriol, une dem-livre de chacun. Reduiſez tout cela en poudre, & le mêlez enſemble; faites-le bouillir que cela devienne un onguent, & frottez-en la brebis dès-qu'il eſt devenu froid.

7. Prenez du ſoufre, du galanga,

(*) Il faut faire bouillir le tabac & l'urine dans un chaudron de cuivre ou dans un pot de erre plombé & bien couvert; on ne le paſſe par le linge qu'après l'avoir laiſſé refroidir, an y peut mêler un quartron d'alun.

des roſes blanches, de la cire & du camphre, à portions égales ; pilez tout cela & l'ayant mêlé enſemble, faites-en un onguent, dont vous frotterez les brebis trois jours de ſuite au ſoir, & étant guéries, vous les laverez dans de l'eau fraiche.

8. Prenez une livre de goudron, une demi-livre de ſain de cochon ou d'oye, ou du beurre non ſalé. Mêlez tout cela enſemble, & frottez-en les brebis.

9. Le ſoufre, le verd de gris & l'alun mêlés avec de la graiſſe fondue font auſſi un très-bon effet, qnand on en frotte les brebis.

Il faut toujours obſerver de laver les brebis, dès qu'elles ſont guéries, avec de l'eau fraiche de riviére, pour ôter toutes vilainies & mauvaiſes odeur ; il faut bien prendre garde auſſi que les brebis ſaines ne ſentent pas l'eau dans laquelle on aura lavé les brebis malades, ni qu'elles en boivent, parce qu'elles

en ſeroient infectées. Les brebis qui ont été malades, ne doivent pas être miſes non plus avec les ſaines que deux ou trois jours après avoir été bien lavées.

Lorſqu'on a lavé les brebis avec de la ſaumure, ou de l'eau ſalée, contre la gale, il faut les rincer tout de ſuite avec de l'eau fraiche coulante.

§ 6. *De l'Ereſipéle, feu St. Antoine,* Sacer ignis.

Cette maladie paſſe pour être incurable; quelques-uns cependant croyent que les menſtrues d'une vierge, (*menſtrum virginis*) détrempées dans de l'eau de ſource vive, & données aux brebis, eſt un reméde infaillible. Voyez le livre intitulé: *den Swenska Rede-Dejan la Mere, au fromage Suedoiſe.*

Le cerfeuil pilé & mêlé avec de la vieille bierre, doit ſouvent avoir

produit un bon effet, en en frottant les brebis.

Un payſan avoit une brebis dont la tête étoit mangée tout autour par ce feu. Il prit de l'huile de tabac & de ſoufre avec du mercure éteint, il en frotta la playe, & il la lava une fois par jour avec de l'eau où il avoit fait cuire de la rue & même ſi fort que l'eau reſſembloit à une leſſive. Après cinq ſemaines la brebis étoit délivrée de ſa maladie; mais les yeux lui ſortirent de la tête, & ſa laine devint ſi confuſe & ſi embrouillée qu'elle étoit toute remplie de nœuds.

§ 7. *Des ulcères de la gorge.*

Il faut laiſſer parvenir l'ulcère à ſa maturité, ſans cela il reviendroit à un autre endroit. Quand il eſt mûr, on peut l'ouvrir, en preſſer le pus, & frotter la playe avec du vinaigre, du ſain de cochon & de la poix fondue. S'il ſe trouvoit des vers dans

dans l'ulcère, comme cela arrive ſouvent, on frotte la playe avec un onguent de goudron & de vinaigre, de chacun une cueillerée, d'alun & de ſoufre de la groſſeur d'une noix de chacun. En ouvrant l'ulcére, il faut uſer de précaution : car s'il y avoit un ver dedans, & qu'il y fût bleſſé, il lâcheroit ſon venin dans la playe, qui ſe communiqueroit à tout le corps. Le ver étant ſorti de la playe, on la peut laver avec de l'urine, avant que d'y appliquer quelque autre remède.

La brebis étant guérie, on lave la playe avec de l'eau fraiche.

§ 8. *Des hydatides ou cloches d'eau.*

Pour faire paſſer les hydatides qui ſe trouvent dans le corps des brebis, on ſe ſert des remédes deſſicatifs. On ſépare la brebis qui en eſt attaquée, des autres, & on la nourrit pendant quelques jours

avec de la bruyére pure & séche; on lui donne aussi deux ou trois fois une poignée de sel & de bourgeons d'absinthe. Ou, dès-qu'on apperçoit extérieurement quelques-unes de ces hydatides, ce qui est la marque la plus certaine qu'il s'en trouve aussi dans les intestins, on donne aux brebis de ces poudres dessicatives dont il a été fait mention dans ce chapitre, § 1. n°. 2. & en même tems on ne les nourrit que de pâture séche, & on les empêche de boire. On ouvre les hydatides qui se trouvent à la peau, extérieure, & on les lave avec de l'eau d'absinthe, ou avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire des feuilles séches de bouleau.

Comme on a lieu de craindre l'hydropisie lorsque ces hydatides se trouvent en grande quantité, on peut en ce cas employer un de ces remédes, dont il sera parlé au § 27.

On tient aussi que les écailles

d'huitre pilées peuvent beaucoup contribuer à faire passer ces hydatides, en en donnant à la brebis une petite pincée dans de la bierre chaude.

§ 9. De la pourriture du foye.

Lorsque le foye souffre de la trop grande abondance des humeurs, on se sert pour la guérison de remédes dessicatifs; & comme les hydatides dont nous avons parlé dans le précédent §. sont les signes avant-coureurs de cette maladie, il est d'autant plus nécessaire de les détruire dans leur origine, & de rendre à la brebis sa premiére santé.

Au reste on peut se servir d'une de ces poudres dont nous avons donné la recette dans ce chapitre; § 1. n°. 2. ou nourrir les brebis tous les jours avec de la bruyére & de l'avoine, tant qu'on s'appercevra par leur haleine puante qu'elles sont

encore malades. Le reméde ſuivant a auſſi produit un bon effet.

Une drachme d'antimoine, une demi-drachme de nitre, une poignée de bourgeons d'abſinthe, pilés enſemble & donnez à la brebis dans ſept ou huit poignées d'avoine. Cette doſe n'eſt que pour une ſeule brebis.

§ 10. *Des vers dans le foye.*

Bien que l'on s'imagine que les vers du foye ne ſont pas aiſés à détruire, non plus que les ſang-ſues, ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi dangereux que les vers dans les poumons. On peut ſe ſervir contre les vers du foye des mêmes remédes qu'on employe contre les ſang-ſues, dont il ſera parlé au §. ſuivant.

§ 11. *Des Sang-ſues.*

Quand on trouve, en tuant les

brebis, qu'elles ſont attaquées de ſang-ſues, il faut tout de ſuite donner quelque reméde aux brebis qu'on deſtine à la propagation ; car les ſang-ſues ayant une fois pris le deſſus, il en coûte la vie aux brebis.

Voici les medicamens dont on peut ſe ſervir.

1. Les poudres dont il a été fait mention dans ce chapitre, § 1 nº. 2. ont eû un effet ſingulier contre ces aſſaſſins des brebis.

2. La poudre de fourmis mentionnée au même §. nº. 1. a été employée avec beaucoup d'utilité & d'effet par quelques gens de la campagne.

3. Prenez de la rue, deux poignées, de la graine d'orties, une cueillerée, de la poudre d'angelique, une cueillerée. On donne tout cela aux brebis dans une chopine de vinaigre.

4. Prenez deux poignées d'abſinthe, une poignée de ſel, une

poignée de rue, une drachme d'antimoine. Pilez tout cela ensemble, mettez-y deux poignées de farine d'avoine, faites-en une pâte avec de l'eau pure, que vous donnerez à la brebis à la fois ; mais après cela il ne faut pas la laisser boire pendant quatre ou cinq jours.

5. Prenez de l'herbe de saponaire séche (*f*) une poignée, réduisez-la avec les tiges & les bourgeons en poudre entre les doigts, une poignée de sel, une poignée de suye pilée, c'est-à-dire de celle qui s'attache aux cheminées comme de la poix, de la racine d'aunée fraiche égrugée, tant que l'on veut, une poignée de livêche hâchée menue, une poignée d'absinthe. C'est un préservatif dont on donne aux brebis trois fois au printems ;

(*f*) L'herbe de saponnaire a la fleur jaune, & croît aux endroits humides, sur-tout aux mares de fumier.

avant que de les mener dehors, ſavoir une poignée chaque fois, & en laiſſant huit jours d'intervalle d'une fois à l'autre; mais il faut bien obſerver de ne pas les admettre à l'eau d'abord, parce que cela leur feroit nuiſible.

§ 12. *De la toux.*

Dès-que la toux ſe préſente, on donne à chaque brebis une cueillerée d'huile d'amande mêlée avec une cueillerée de vin de France; mais il faut que l'un & l'autre ſoient tiédes. On continue ce reméde tous les matins, tant que la toux dure; on leur donne de la paille fraiche pour litiére, & du pas-d'âne à manger (g). On ſe ſert de ce reméde quand la cauſe de la toux vient de ce qu'en

(g) Le pas-d'âne doit avoir reſté trois ans aux champs, ce qui le réduit en poudre, à laquelle on mêle du ſel, & on le donne aux brebis.

hyver on a mené les brebis trop promptement de l'étable chaude au froid, & du froid derechef dans la chaleur de l'étable. *Voyez la part. 1. chap. 3. § 12. dans les remarques.*

On peut aussi donner aux brebis contre la même toux un peu de fénuge avec du cumin pilé, en y mêlant la farine de seigle.

Lorsqu'on trouve que les brebis lâchent les humidités dont il a été fait mention dans les remarques sur la premiere partie, chap. 3. § 12. il faut leur ouvrir de tems à autre la veine sous la queue & aux lévres.

Si la toux est causée par une adondance d'humeurs, ce que l'on connoît aisément par une haleine puante (car la toux venant d'une autre cause, l'haleine ne pue pas) il faut employer des remédes dessicatifs, & entr'autres les poudres dont il a été parlé dans ce chap. § 1. n°. 2. avec cela on peut se

servir, utilement de la masse de sel suivante.

Prenez pour chaque brebis une demi-poignée de sel, que vous arroserez avec un peu de vinaigre, & le mêlerez avec du goudron dans de la farine, pour en faire une pâte que vous leur mettrez dans l'auge ou dans le poteau au milieu de l'étable, dont il a été parlé dans cette seconde partie, chap. 3. § 4.

§ 13. *La Pulmonie.*

Avant que de rien donner aux brebis, il est nécessaire de purger leur estomac avec le vomitif qui a été décrit dans ce chapitre, § 1. n°. 6. elles vomiront deux heures après l'avoir reçu. Après le vomissement on leur donne ce jour-là de la nourriture séche, comme de la bruyére, ou des feuilles d'aune, mais point d'eau. Le jour suivant on leur donne une de ces poudres dessicatives dont

il a été parlé dans ce chapitre, § 1. nº. 2. on ne leur donne point d'eau non plus ce jour-là.

Tant que les brebis sont attaquées de cette maladie, on les admet tous les jours à la masse de sel qui se trouve dans l'étable; & il ne faut faire usage que de remédes dessicatifs, & excitatifs, comme d'absinthe, de bayes de laurier, de nitre, de trefle de castor ou trifolium aquaticum, de Persil, de raves noires, de thym & de moutarde. Ceux qui n'en ont point peuvent donner aux brebis de la bruyére & de la masse de sel; mais il faut qu'elle soit bien forte, & qu'on leur refuse l'eau entiérement.

Si pendant cette maladie on admet les brebis à l'eau & qu'elles en boivent à volonté, elles deviennent tout-à-fait incurables.

La poudre de fourmis dont il a été fait mention dans ce chapitre, § 1. nº. 1. est d'une vertu dessicative,

& peut être employée ici avec utilité, de même que la poudre de pomeranie, dont il a été parlé au même endroit nº. 7.

§ 14. Des vers dans les poumons.

Ces vers ſont d'autant plus difficiles à détruire qu'ils occupent les replis intérieurs des poumons; cependant on ſe ſert des mêmes remédes qui ſont ordonnés au § 11. contre les ſang-ſues.

§ 15. Des vers dans le corps.

Outre qu'on employe contre ces vers les mêmes remédes dont on ſe ſert contre les ſang-ſues; il faut faire ſuer les brebis dès-qu'on s'apperçoit qu'il y a des vers dans leur ſang, dans leur chair ou dans leur peau. Lorſqu'il y a des vers ſous les cornes, on les abbat & on ôte les vers.

§ 16. *Remédes contre les chenilles & toute ſorte de poiſon avalé.*

Dès-qu'on s'apperçoit que les brebis ont avalé quelque choſe de vénimeux, il faut leur ouvrir la bouche, & on trouvera ſous la langue une bulle, quelquefois même pluſieurs par-ci, par-là dans la bouche, qu'il faut écraſer avec un morceau de bois de geniévre, & leur frotter la bouche avec de la ſauge, du ſel & de l'hyſope, ou bien avec de la terre noire. Si la bouche eſt enflée, on y fait une inciſion avec la machoire d'un brochet, ou avec les griffes de loup-cervier, après quoi on leur frotte le dedans de la bouche avec les choſes ſuſdites, & on leur donne ce qui ſuit.

I. Donnez-leur de la thériaque ſur un morceau de pain (on peut auſſi s'en ſervir pour d'autre betail) c'eſt pourquoi un bon menager doit toujours en avoir proviſion.

II. On prétend que l'urine avec des oignons eſt auſſi un bon antidote, ſavoir, en donnant aux brebis autant d'oignons qu'il eſt poſſible, avec du pain, ou avec du ſel.

III. Prenez de la racine de tormentille & de la theriaque, une drachme de chacun. Mêlez cela avec une chopine d'eau de tormentille ou de chardon benit, & le donnez à la brebis ſans différer; après quoi vous la tiendrez pendant un jour ou deux dans un poële chaud : on a ſouvent rétabli les brebis par ce reméde.

IV. Faites à la brebis une inciſion dans les lévres & ſous la queue, pour en faire ſortir du ſang, que vous donnerez à la brebis dans une cueillerée d'huile, dans du vinaigre fort, ou dans deux cueillerées d'urine d'un homme ſain.

V. Prenez trois pots de bon vinaigre, de la rue hachée un quart de chopine, huit ou dix oignons, &

ſix pièces de citron que vous couperez & en preſſerez bien le jus dans le vinaigre ; faites bouillir tout cela à petit feu dans un pot de terre bien plombé & couvert, à conſomption de quatre doigts. Alors vous l'ôterez du feu, vous le preſſerez bien, & vous le conſerverez dans une phiole bien fermée. On en donne à la brebis malade trois cueillerées tout au plus, & on la tient chaude.

VI. Prenez deux chopines de lait de jument ou de chévre, faites-le bouillir avec un citron & un peu de rue, & le donnez à la brebis malade.

§ 17. *Remédes contre l'étourdiſſement & le tournoyement.*

Si l'étourdiſſement vient de la chaleur du ſang, la ſaignée eſt le meilleur remède ; on leur ouvre les deux veines qui ſe trouvent aux

deux côtés du nez sous les yeux, & on laisse couler le sang tant qu'il veut. Après cela on donne à la brebis de la graine (ou semence) d'absinthe mêlée avec un peu de sel, ou de la thériaque, qu'on met sur un morceau de pain, ou que l'on mêle avec de la bierre chaude qu'on leur verse dans le gosier.

Les bergers ont la coûtume d'inciser les brebis avec un couteau à travers de la queue au dessus du troisiéme ou quatriéme article d'en haut. Quelques-uns leur coupent même un morceau entier en bas de la queue, & laissent couler le sang tant qu'il veut. On peut aussi les saigner sous la queue, ou faire une incision aux oreilles, & en même tems on leur souffle à travers un tuyau de plume de la marjolaine en poudre dans les narines, ce qui a souvent produit un bon effet. Il faut après cela nourrir la brebis avec de la bonne pâture dans l'étable jusqu'à sa guérison.

Si cette maladie de la tête vient d'une obstruction ou d'un sang trop froid, on la guérit avec des remédes apéritifs & purgatifs.

§ 18. *De la mort subite & de l'apoplexie.*

Dès-qu'on s'est apperçu des signes qui menaçoient les brebis d'une mort subite, il a été d'usage jusqu'à présent de tuer la brebis, avant que la chair & les intestins fussent attaqués, & ce moyen paroit être le plus sûr. Cependant comme ces mêmes signes peuvent dénoter quelque poison avalé, il ne sera pas hors de propos de commencer par faire usage des remédes que nous avons donnés dans le 16. §. de ce chap. contre le poison; auquel cas on se servira de celui qu'on aura plûtot prêt.

§ 19. *Du haut mal, ou mal caduc.*

Beyer dans son *Ecole des Bergers*,

pp. 181. 182. conſeille à l'égard de cette maladie d'ouvrir la veine à un cheval ſain, & de donner un verre du ſang chaud mêlé avec du jus de romarin à la brebis malade, ou au lieu du ſang de cheval on donne une chopine de lait de cochon dans ſa chaleur naturelle; il prétend que ce lait ſert auſſi contre la toux.

On m'a dit qu'une cueillerée d'écailles d'huitre en poudre, avec un peu de thériaque donnée dans de la bierre chaude, a guéri cette maladie; mais le plus ſûr eſt de tuer la brebis; on peut cependant eſſayer auparavant les ſuſdits remédes.

§ 20. *Du piſſement de ſang.*

On donne à la brebis malade, chaque fois que cet accident arrive, une cueillerée d'huile vieille de mille pertuis dans une chopine de bierre chaude, jusqu'à ce que la maladie ait ceſſé.

Du cumin pilé, mêlé avec du ſel, & donné aux brebis, eſt bon auſſi. On peut leur donner également de la tormentille, de la maniére qu'on a accoûtumé de la donner au bétail.

La graine ou ſémence rouge de buglofe mêlée avec du ſel, eſt le meilleur reméde contre cette maladie, non ſeulement à l'égard des brebis, mais généralement à l'égard de tout le bétail qui rumine.

Une poignée de cendre de hêtre, mêlée avec autant de ſel, eſt auſſi un très-bon reméde.

On a auſſi trouvé très-ſalutaire, dès-qu'on s'apperçoit de cette maladie, de ſaigner la brebis entre les ongles & ſous la queue, en faiſant à cette derniére une inciſion à travers, comme il a été dit plus haut, après quoi on applique ſur la playe de la rue, ou de l'abſinthe pilée avec du ſel.

On a auſſi employé contre cette

dangereuse maladie, le reméde suivant avec beaucoup de succès: dès-qu'on s'apperçoit qu'une brebis en est attaquée, on lui donne une cueillerée ou deux de saumure ensanglantée, dans laquelle on aura salé du mouton; mais si cette maladie attaque une bête à cornes, comme vache ou bœuf, on lui donne une chopine de saumure de bœuf salé. Si ce reméde ne fait point d'effet la premiere fois, on le peut réiterer.

§ 21. *De la colique & du mal de ventre.*

Comme cette malaladie a plusieurs causes qui ont été alleguées dans la premiere partie chap. 3. § 21. & qu'on ne peut pas toujours savoir de laquelle elle est venue; plusieurs ont trouvé que le moyen le plus sûr est de donner à la brebis, en cas que sa douleur ne vienne pas d'une

diarrhée, un des remédes ſuivans qui ſont en même tems purgatifs & apéritifs, qui chauffent & qui chaſſent le poiſon.

I. Prenez de la rue autant qu'on en peut tenir entre trois doigts, des têtes de houblon tout autant, & deux fois autant d'abſinthe. On fait bouillir tout cela dans une bonne pinte de bierre forte, à conſomption de la moitié, & on en donne à la brebis la quatriéme partie, après quoi on la tient le plus chaudement qu'on peut.

II. Prenez de la racine d'angelique, & de la racine de chardon benit, l'une & l'autre en poudre, une demi-cueillerée de chacune; donnez cela à la brebis dans un verre de bierre ou de vinaigre, & leur frottez le dedans de la bouche avec du ſel. *Voyez l'Ecole du Berger par Beyer, p. 175.*

III. On prétend que la thériaque donnée à la brebis avec du goudron

ſur un morceau de pain, eſt auſſi un excellent remède.

IV. Si la douleur vient de ce que les brebis ſont devenues chauves ſous le ventre, on fait cuire des orties ſéches dans de l'eau, & on les applique auſſi chaudement qu'il ſera poſſible. Au lieu d'orties on peut auſſi prendre de la paille d'orge, de pois ou d'avoine. Sur-tout il faut prendre garde de ne pas admettre les brebis à l'eau pendant qu'elles ont cette maladie ; il faut au contraire les tenir bien chaudes.

§ 22. *De la diarrhée & du vomiſſement.*

Quand les brebis ſont attaquées d'un cours-de-ventre, il ne convient pas de leur donner d'abord des remédes obſtructifs. Une obſtruction ſi prématurée leur couteroit la vie ; car l'excrétion des particules qui cauſent la diarrhée, étant ainſi em-

pêchée, leur âcreté attaque quelque partie des inteſtins, & la brebis eſt perdue ſans reſſource. On peut laiſſer agir la nature pendant quelque tems, c'eſt à-dire pendant vingt-quatre heures, ou même moins, ſelon les circonſtances, après quoi on peut mettre en uſage quelqu'un des remédes ſuivans.

I. Mêlez deux cueillerées de vin rouge (*h*) avec une poignée de ſel, faites-le ſécher auprès d'un four, & le donnez à lécher aux brebis.

II. Prenez de la tormentille; ſéchez-la, & mêlez-y du ſel, que vous donnerez à manger aux brebis.

III. Prenez du vin rouge, des bayes d'hiéble, & de la farine d'orge, dont vous formerez une pâte, & en ferez cuire un pain, lequel étant bien ſéché, vous le pilerez & le donnerez aux brebis avec du ſel.

(*h*) Au lieu de vin on peut prendre de la bierre aigre, mais foible.

IV. On leur met de la moutarde blanche dans la bouche pour la leur faire avaler.

V. De la craye pilée avec de la farine de froment, à portions égales; on en fait cuire de petits gâteaux, qui étant donnés aux brebis, arrêtent également.

VI. On hache un morceau de lard fumé de la grosseur d'un œuf de poule, avec cinq ou six têtes de chardons, & on répand une cueillerée de sel pilé par dessus. C'est un des meilleurs remédes qu'on puisse donner aux brebis contre cette maladie.

VII. On peut leur donner aussi du lard fumé seul, ou seulement des têtes de chardons avec du sel.

VIII. Prenez une pincée de la racine de tormentille en poudre, la moitié d'une noix de muscade cuite dans des cendres chaudes, & mise en poudre, avec un jaune d'œuf, (mais sans le blanc) mêlez

tout cela avec un peu de farine d'avoine, pour en faire une pâte, dont vous cuirez de petits gâteaux sur une pèle à feu. On retourne souvent ces gâteaux sur une pèle à feu, pour empêcher la brûlure, & on en donne l'un après l'autre à la brebis malade, jusqu'à ce que la maladie cesse.

IX. Prenez un petit morceau d'alun, que vous reduirez en poudre, & le jettez dans une chopine de lait doux pour le faire cailler. Donnez ce lait à la brebis malade, & la maladie cessera.

Contre le dévoment & le vomissement des brebis, on prend de la craye de la grosseur de la moitié d'un œuf de poule, de la rouille de fer, la moitié autant; on met l'une & l'autre en poudre, & on y mêle une poignée de farine d'orge, & une demi-cueillerée de sel, que l'on donne à la brebis. On

employe ce reméde lorſque le vomiſſement dure long-tems, ou qu'il eſt ſouvent réiteré. Car le vomiſſement qui vient aux brebis de l'herbe verte ; loin d'être nuiſible, eſt plûtot une purgation de l'eſtomac ; c'eſt pourquoi il ne faut pas l'arrêter ſur le champ.

§ 23. *L'obſtruction du ventre.*

On ſe ſert contre cette maladie des purgatifs dont il a été fait mention dans le § 1. de ce chapitre. Si cependant l'obſtruction eſt trop tenace, on ſe ſert d'un lavement de la decoction ſuivante.

Prenez une chopine de petit lait doux (*ſerum lactis dulce*, on en aura en faiſant cailler le lait avec de la bierre) deux cueillerées de beure, deux cueillerées de ſavon mol, (Schmier-ſeiffe) deux poignées de ſel. On mêle tout cela enſemble & on le fait cuire, après quoi on le

met dans une veſſie à clyſtére, on l'applique à la brebis de la maniére accoutumée.

§ 24. *De la fiévre froide & de la morve.*

Contre cette maladie on a coutume de faire cuire l'eſtomac d'un belier dans du vin ou dans de l'eau, & d'en donner le bouillon à la brebis malade. Le meilleur reméde contre la morve eſt ſans contredit de faire avaler aux brebis une cueillerée d'eau-de-vie, mêlée avec de la bonne thériaque.

Prenez trente à quarante grains de poivre, un oignon de groſſeur médiocre, une poignée d'abſinthe, une demi-cueillerée de nitre. Pilez tout cela enſemble, & faitez-en une pâte avec de la farine d'avoine, dont vous donnerez la moitié à la brebis le matin, & l'autre moitié le ſoir. Après quoi on peut lui donner

quelque chose à manger, mais rien à boire.

On a aussi trouvé fort salutaire dans cette maladie de nourrir les brebis avec de la bruyére séche, & de leur donner la masse de sel qui suit : Prenez une demi-once de galipot en poudre, une poignée de sel, une chopine d'avoine. On mêle tout cela ensemble & on le repand dans la crêche des brebis.

§ 25. *Le frisson & le tremblement.*

Quelques-uns disent que le meilleur reméde contre cette maladie est de donner à la brebis une chopine d'eau d'absinthe, dans laquelle on aura fait cuire un peu de rue, & que cela fait reprendre au sang sa circulation ordinaire.

Ou bien on incise l'oreille de la brebis, & on lui donne le sang avec un peu de sel & de cumin sur un morceau de pain. Ceux qui

en ont les moyens & l'occasion ; peuvent donner à la brebis deux ou trois cueillerées de vin de France, ou une chopine de bierre forte avec un peu d'absinthe.

Quand on trouve que cette maladie vient d'une trop grande chaleur de l'étable, on en peut ouvrir les fenêtres ; mais en été on peut mettre les brebis dans un endroit frais, dans une vallée, ou sous une remise.

§ 26. *De l'asthme ou opression de poitrine.*

Si l'asthme est causé par trop de flegme, il est bon de faire usage des medicamens dont nous avons donné la recette dans ce chapitre § 1. n°. 2. pour chasser les mauvaises humeurs par ce moyen.

Cependant, pour donner un prompt secours à la brebis, il faut ouvrir la veine à l'oreille (cette veine est facile à trouver en frottant

un peu l'oreille entre les doigts ; *voyez Fåraherdens hemliga Konster.*) D'ailleurs il est fort d'usage de couper un morceau de l'oreille ; mais le meilleur moyen est de leur ouvrir la veine sous les yeux, & de donner à la brebis malade une chopine d'eau d'absinthe, avec un peu de sel. C'est aussi très-bien fait de leur fendre les narines, comme on fait aux chevaux.

§ 27. *L'hydropisie.*

Comme l'hydropisie est une suite de la négligence avec laquelle les brebis ont été soignées, il apert par-là qu'on peut prévenir cette maladie grave & presqu'incurable, & l'éviter dans les années mêmes les plus humides, moyennant une précaution raisonnable qu'on prend dans la maniére d'élever, de nourir & de soigner les brebis.

Mais comme malgré toutes les

peines qu'on se donne pour les garantir de l'hydropisie, elle se glisse quelquefois dans les troupeaux, quoique moins rarement, je vais communiquer aux gens de la campagne quelques bons remédes.

Premiérement il faut remarquer que, quoique l'on puisse guérir cette maladie avec des remédes fluides, il est cependant plus sûr de les éviter, & de se servir en leur place de remédes dessicatifs.

En second lieu il faut nourrir les brebis hydropiques avec de la bruyére séche, des feuilles d'aune & des épis de seigle, pour corroborer leurs intestins. Il faut leur refuser l'eau tout-à-fait; car en les y admettant pendant la cure, tous les remédes deviennent inutiles.

Les ingrédiens dont on se sert de remédes contre l'hydropisie, sont ceux qui suivent : du sel, du nitre, de l'angelique, de la racine d'aunée, de la gentiane, de la racine

de chardon benit, des bayes de laurier, de l'acore ou calmus, de l'abſinthe, des bayes de geniévre, de la graine ou ſémence de frênes, du tamariſe, de la rue, de la ſauge, du romarin, du perſil, du poivre, du gingembre, des bayes de ſureau, de la graine d'orties, des raves noires, de l'ail, de l'hyſope; de la moutarde, du tabac, de l'huile de tabac, du goudron, de l'huile de ſuye & d'écorce de bouleau, des bourgeons de coudrier & de bouleau, des bayes d'hiéble, de la livêche, de la pimpernelle, de la tuſſilage, des écailles d'écreviſſes cuites, de l'eupatoire femelle bâtarde, (*bidens foliis trifidis Linnæi flora ſuec. 663.*) de la tormentille, de la taneſie, de la bile de brochet, de brebis & de porc, du ledum, lapis ſuillus, de l'antimoine, du ſoufre, du tartre & pluſieurs autres.

Tous les ingrédiens que je viens de ſpecifier, ſont, à cauſe de leur

vertu chaude & dessicative, très-salutaires, non seulement contre l'hydropisie, mais contre plusieurs autres maladies des brebis. C'est pourquoi un menager de la campagne doit tâcher d'en faire provision autant qu'il lui sera possible, afin qu'en cas de nécessité il ne manque pas de remédes, mais qu'il ait de quoi composer une médecine qui convienne aux circonstances; il faut cependant qu'il observe une juste proportion par rapport aux ingrédiens, parce qu'il y en a qui sont forts, & qui ne doivent être donnés qu'en petite dose, sur-tout lorsque les brebis sont pleines. On peut s'enquérir du Berger Provincial de la proportion que ces ingrédiens ont les uns avec les autres & son instruction là-dessus vaudra mieux que si nous entrions ici dans un long détail qui seroit inutile.

Un particulier dans la Province de Kent en Angleterre, employa,

dès-qu'il s'apperçut de cette maladie parmi ses brebis, une forte décoction de triquemadame, (sedum minus) *Linnæi flora suec.* 389. dont il donnoit une bonne chopine à chaque brebis. Cette décoction les purgeoit fort, & les guérissoit presque toujours sûrement. (*Voyez le Laboureur Anglois.*

Avant que de donner aux brebis hydropiques aucune autre médecine, il faut les purger, & on peut pour cela employer un des purgatifs dont il a été parlé au § 1. de ce chapitre; après cela on fait usage contre la maladie même de l'un des remédes suivans.

I. Des poudres d'antimoine cru dont il a été parlé dans ce chap. § 1. n°. 2. il faut être pourvû au moins d'une espèce d'icelles.

II. Prenez de l'absinthe séche en poudre ou hâchée, du persil épluché & bien haché, de la graine d'orties en poudre, de la racine d'aunée ou

d'acore en poudre ou égrugée, une pinte de chacun; plus quatre pintes de ſel d'Eſpagne bien pilé, de la farine d'avoine une bonne pinte, ou autant qu'il faut pour paîtrir le tout enſemble. Mêlez bien tout cela dans une huche, & faites en une pâte avec de la bonne eau de riviére. On en fait des boules de la groſſeur d'une noix, & on en donne à chaque brebis deux ou trois à jeun, ſuivant leur grandeur & leur âge. Après cela il faut les laiſſer dans l'étable pendant trois ou quatre heures, au bout deſquelles on peut les mener dehors, ſi le tems eſt beau & ſec, mais il faut les préſerver ſoigneuſement de l'eau ce jour là. Si au contraire le tems eſt trouble, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de les nourrir le jour ſuivant & pendant la nuit dans l'étable, avec de la paille ou autre pâture ſéche.

Quant à la maniére de leur faire

prendre ce reméde au commencement, & avant qu'elles y ſoient accoûtumées, on le leur pouſſe dans le goſier avec les doigts, puis elles le mangeront d'elles-mêmes, en le leur mettant ſimplement dans la créche.

On fait tous les ans uſage de ces boules dans les bergeries de Hojentorp & de Berga, on a trouvé qu'elles ſont un reméde ſûr contre l'hydropiſie des brebis. La maſſe ſuſdite donne 170. à 180. boules qui ſuffiſent pour ſoixante vieilles brebis, ou pour quatre-vingt à quatre-vingt dix jeunes, ou agneaux.

III. Au cas que les gens de la campagne ne fuſſent pas pourvûs des ingrediens néceſſaires pour faire ces boules, ou qu'ils n'euſſent pas le moyen de ſe les procurer, il n'y aura du moins perſonne qui n'eût de l'avoine. On en peut prendre pour dix ou douze brebis la valeur de cinq ou ſix pintes, &

la faire bien ſécher dans un four ou ſur le feu, dans un pot ou dans une terrine, après quoi on y mêle du ſel & des bayes de geniévre ſéchées & pilées une bonne chopine de chacun, de l'abſinthe en poudre une demi-chopine, une once de bayes de laurier pilées, & une chopine d'orties avec leur graine ſéches & miſes en poudre. Tout cela étant bien mêlé enſemble; on le donne aux brebis dans une auge ou créche faite exprès pour cela, ou bien on en fait des portions d'une chopine pour chaque brebis en particulier, qu'on leur donne le matin, en les empêchant de manger autre choſe que deux ou trois heures après, au bout deſquelles on leur donne du foin ou de la paille ſéche ſans les admettre à l'eau ce jour-là. On continue ainſi deux fois par ſemaine tant qu'il ſera néceſſaire, & à meſure que la maladie eſt plus ou moins

tenace. On peut auſſi de tems en tems leur préſenter de l'eau d'abſinthe à boire.

Si les brebis ne vouloient pas prendre la médecine ainſi préparée, il faut moudre l'avoine, & faire une pate de la farine avec les autres ingrédiens, auxquels on peut ajouter pour chaque brebis trois ou quatre goutes d'huile de ſuye & d'écorce de bouleau. On en fait des boules comme au numero précedent, & on les donne aux brebis de la même maniére.

IV. Prenez de la rue quatre livres, hachez-la menue, mettez-la dans un cuvier, infuſez-la avec 24. ou trente pintes d'eau bouillante, couvrez bien le cuvier, & le laiſſez ainſi pendant ſix heures.

Après cela coulez l'eau à travers un linge, & mettez-y autant de ſel qu'il en faut pour faire ſurnager un œuf.

Quand les brebis ſont hydro-

piques, on leur en donne de deux jours l'un soir & matin, jusqu'à leur guérison. Mais comme un préservatif on ne leur en donne qu'une cueillerée, le soir & le matin, deux fois par semaine. On en donne cinq cueillerées, le soir & le matin, au gros bétail de la même maniére qu'on le donne au menu. (*i*)

§ 28. *De l'enflure du corps.*

Comme cet accident vient d'une eau mal saine & empoisonnée, le meilleur parti qu'on puisse prendre, est de faire usage de l'un des remédes qui ont été prescrits au § 16.

(*i*) On peut aussi prendre une taupe, & après l'avoir nettoyée & fait sécher, on la réduit en poudre; & lorsqu'une brebis ou autre animal est attaqué de l'hydropisie, on lui donne de cette poudre de la grosseur d'un pois ou d'une féve dans une cueillerée de bierre. Ce reméde a été éprouvé par des expériences souvent réiterées.

§ 29. *Du degorgement de la bile,* (cholera morbus.)

On guérit cette maladie de la même maniére & avec les mêmes médicamens que l'hydropisie.

De la bile de brebis séchée au four, & cuite dans des gâteaux, est aussi un reméde qu'on leur peut donner. Toutes les drogues améres, comme, l'absinthe, l'angelique, la gentiane, l'acore ou le calmus, le tamarise, la rue, les raves noires, & plusieurs autres, sont bonnes contre cette maladie.

Je recommande très-fort l'une ou l'autre des poudres d'antimoine dont il a été parlé dans ce chap. § 1. n°. 2. comme aussi de purger les brebis le jour d'auparavant avec de la levûre fraîche.

Il ne faut pas leur permettre l'eau le jour qu'on leur donne médecine, mais il faut les nourrir

avec du foin ſec, ou avec des feuilles d'aune & de la bruyére; cette derniére a ſouvent rétabli les brebis en ſanté, ſans employer aucun autre reméde.

La camomille puante (ou marroutte) ſéchée & miſe en poudre, eſt bonne, à ce qu'on dit, contre la jauniſſe, de même que la thériaque donnée avec du goudron ſur un morceau de pain.

§ 30. *L'haleine puante.*

Comme l'haleine puante eſt le ſigne ou la ſuite d'une maladie intérieure, on ne ſauroit preſcrire aucun reméde particulier, mais il faut examiner par quelle eſpèce de maladie elle eſt cauſée, & employer les remédes convenables, auquel cas la brebis étant rétablie en ſanté, la mauvaiſe haleine ceſſera d'elle-même.

§ 31. *De la crampe.*

Lorſque cet accident prendl es brebis, il faut manier fortement la partie qui eſt attaquée, comme on remboîte un membre diſloqué. Après cela on donne à la brebis une décoction de la racine d'angelique cuite dans de l'eau, ou ce qui vaut encore mieux, dans de la bierre forte : *plus la decoction ſe ſent de la vertu de la racine, mieux c'eſt.* La doſe eſt d'une chopine pour une vieille brebis, & d'une demi-chopine pour un agneau, ou quelque choſe de plus, à proportion de l'âge.

§ 32. *De la perte de la laine.*

Quand on garantit les brebis des accidens qui cauſent la perte de la laine, elles ne perdront rien de cet ornement.

§ 33. *De l'obſtruction du lait.*

On cuit un oignon de groſſeur médiocre dans une bonne chopine de lait doux, & on le leur donne.

§ 34. *Rhume, Catarhes & Fluxions.*

On prend du pouliot en poudre mêlé avec du miel, & on le fait fondre dans de l'eau chaude. On en donne à chaque brebis une chopine, ce qui diſſout la pituite.

Prenez de la racine d'aunée fraiche, coupez-la en petites rouelles, ſéchez-la dans un four, puis vous la mettrez en poudre que vous faites bien cuire & paſſer par un linge ; mêlez-y autant de ſel, & le donnez à lécher aux brebis.

Sechez dans un four de l'orcanette, (ou racine de bugloſe) hachée menue, réduiſez-la en poudre, & la donnez aux brebis avec du ſel.

Quand les brebis ſont enrhumées & qu'elles ont le nez bouché, il faut leur ſouffler du ſel fin dans les narines, cela les fait éternuer, & la pituite ſe détache & s'en va.

Si les brebis ſont attaquées du rhume lorſqu'on les méne pour la premiere fois de l'année au pâturage, c'eſt un bon ſigne; on y peut remédier par le ſel & par la ſoif.

§ 35. *Des maladies des yeux.*

Si cette maladie eſt cauſée par les fluxions, on ſe ſert des remédes dont il a été parlé au §. precédent. Si au contraire elle vient d'une abondance de ſang ou de trop de chaleur, on coupe un morceau de la queue pour faire écouler le ſang, ou bien l'on coupe ſous la paupiere d'en haut, l'endroit ou elle eſt rouge, un petit morceau de la groſſeur d'un grain d'orge; cela fait ſaigner, & la playe ſe ferme d'elle-même en quelques jours.

Contre la maladie des yeux on perce aux brebis l'oreille avec un poinçon. Quelques-uns ont la coutume de leur faire une incision aux paupiéres pour les faires saigner.

La pierre de Lynx, que quelques-uns prennent pour la pierre de tonnerre, mise en poudre & soufflée aux yeux, est vantée par plusieurs comme un excellent reméde contre diverses maladies des brebis & d'autres animaux.

On peut aussi faire usage de la masse de sel contre cette maladie. Quand il s'attache à la prunelle des yeux une pellicule dure, prenez de la racine de chardon benit, ou de la poudre d'une taupe brûlée, que vous soufflerez dans l'œil de la brebis, à l'endroit où est la pellicule, & elle s'en ira.

Du tabac en poudre, ou du vitriol blanc en poudre, & mêlé avec du sucre de canarie fin, à portions égales, est bon aussi à ce

qu'on prétend pour dissoudre les fluxions, parce que cela fait couler les yeux, étant soufflés dedans.

§ 36. De la dysenterie.

On se sert contre cette grave maladie des remédes dont nous avons fait mention dans ce chap. § 20. & 22.

§ 37. De la tumeur du ventre.

Voyez les causes de cette maladie dans la premiere Partie, & faites usage des remédes que nous avons donnés aux § §. 16. & 27. de ce chapitre.

§ 38. De la maladie des ongles.

Entre les ongles on trouve un petit trou de la grosseur d'une tête d'épingle. En frottant les ongles les unes contre les autres, on en

neceſſaire, ſur-tout au tems de la tonte, d'avoir une eau de tabac toute prête. Il faut cinq ou ſix pintes d'eau pour une demi-livre de tabac avec une poignée de ſel, que l'on fait cuire, & après la tonte on en lave les brebis, moyennant une broſſe qui ne ſoit pas rude. Ce reméde détruit les poux, & on rince les brebis dans de l'eau fraîche.

Dans le *Guide fidéle des bergers*, *Faraherdens trogna Wagwiſare* nous trouvons le reméde ſuivant: quand on s'apperçoit que les brebis ſont incommodées de poux (ce ſont de petits vers velus comme les punaiſes, qui pénétrent fort avant dans la peau des bœufs, des brebis & des chiens, & les tourmentent beaucoup) on prend de l'érable (*aceris*) on la cuit dans de l'eau, & on en repand le jus le long du dos ſur la brebis, enſorte que découlant des deux côtés, la brebis ſoit mouillée par tout.

Quelques

Quelques-uns ſe ſervent de la mandragore ou circée; mais il faut uſer de précaution pour que les brebis n'en goûtent point, car elle eſt vénimeuſe.

Le livre intitulé : *Faraherdens hemliga Konſter, les Arts ſecrets du Berger*, nous enſeigne encore, que, pour faire paſſer les poux des brebis, on cuit des tiges de tabac dans de l'eau juſqu'à ce que cela devienne un ſyrop, qu'on mêle avec de l'eau-de-vie, & on la répand ſur la brebis tout le long du dos afin qu'elle découle des deux côtés. Ce reméde détruit infailliblement la petite eſpèce de poux qui eſt la plus nuiſible, mais non pas la plus grande.

§ 41. *Contre la morſure des ſerpens.*

Donnez à la brebis tout de ſuite quelque contre poiſon dont il a été parlé dans le 16. §. de ce chapitre, & ouvrez l'enflure avec une dent

de brochet bien pointue, afin que le ſang & le poiſon en puiſſent ſortir enſemble, enſuite mettez de la bonne thériaque ſur la playe.

Ou bien, ſuſpendez un gros crapaut dans l'air, afin qu'il ſéche, & que le venin ſe perde. Mettez ce crapaut ſec dans l'eau une nuit auparavant, afin qu'il s'enfle, puis vous l'appliquerez ſur la playe, & il attirera tout le venin. Il faut toujours avoir de ces crapauts en proviſion.

§ 42. *Os caſſés ou fractures.*

Si l'os eſt caſſé, il faut appliquer des écliſſes, & baſſiner l'endroit avec de l'eau-de-vie ou du vinaigre, ou de la bierre chaudes, en y trempant un linge qu'on applique.

Quand on ſe ſert de la bierre, il y faut mêler du ſain de porc fondu, ou de la graiſſe de bouc.

§ 43. De la maladie du dos.

Prenez ce qu'on appelle en Suedois, *Krepſangen*, qu'on trouve dans les Apoticaireries, (il reſſemble au frai de grenouilles) avec de la graiſſe de liévre, mêlez-le enſemble, & l'appliquez au dos. En même tems ſerrez le dos avec le pouce, & faites ouvrir la veine au col.

Pour couclufion je ſouhaite que ce que je viens de traiter dans ce petit Écrit pour l'utilité de mes Concitoyens, puiſſe avoir ſon effet, & tourner au profit des gens de la campagne, & à la proſpérité de leurs troupeaux, dans l'eſperance certaine que cela ne manquera pas d'arriver avec l'aide de Dieu, pourvû que l'on obſerve bien exactement ce que je viens de preſcrire

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

Contenus en cette Partie.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIERE DE SOIGNER LES BREBIS EN ÉTÉ.

CHAPITRE II.

DES ETABLES POUR LES BREBIS.

CHAPITRE III.

DE LA MANIÉRE DE SOIGNER LES BREBIS PENDANT L'HYVER.

CHAPITRE IV.

DE LA MANIERE DE TONDRE ET DE TRAIRE LES BREBIS.

CHAPITRE V.

DES BERGERS.

CHAPITRE VI.

REMEDES CONTRE LES MALADIES DES BREBIS.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Instruction sur la maniere d'élever & de soigner la meilleure espèce de Brebis, &c.* cet Ouvrage ne peut qu'être utilement imprimé dans un temps ou l'on s'étudie en France à perfectionner ce qui regarde cette partie interessante de l'œconomie de campagne, Ce 18 Mars 1756. GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlements, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre Amé PIERRE GUILLYN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre : *Instruction sur la Maniere d'élever & de soigner la meilleure espèce de Brebis*, par FREDERIC W. HASTFER, traduit du Suédois, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires ; A ces causes voulant traiter favorablement l'exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à commencer du jour de la date des Présentes, Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des presentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, &

notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & une dans celles da notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; Le tout à peine de nullité des Presentes, ducontenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses, ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour conforme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versaille, le vingt-sixiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-six, & de notre Regne le quarante-uniéme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

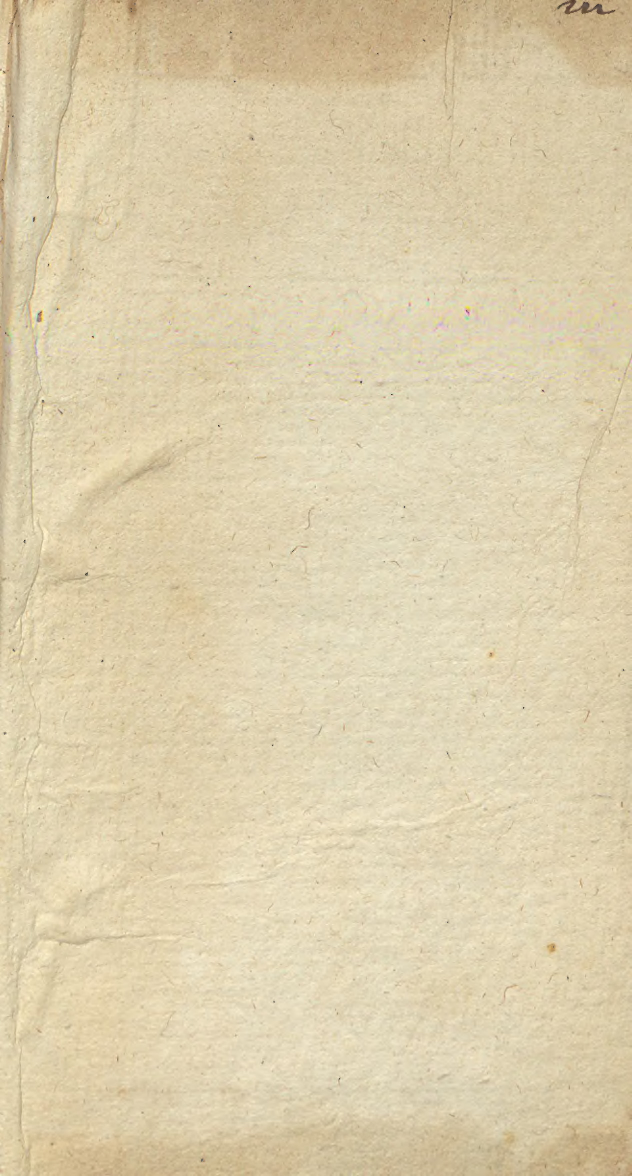
CESSION.

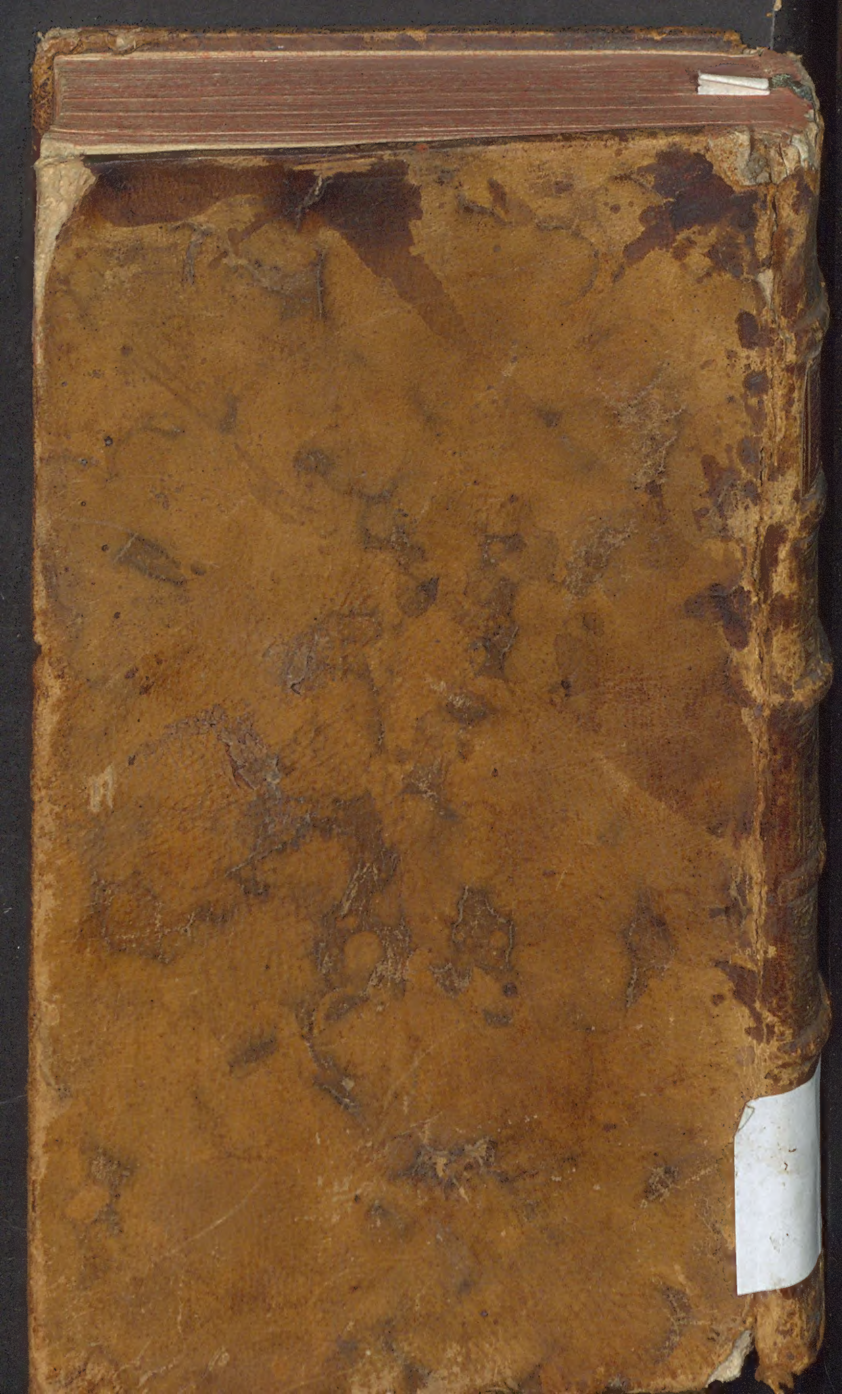
JE reconnois que Mr. Desventes, Libraire à Dijon, est propriétaire pour moitié dans le Livre énoncé au present Privilege ; A Paris le quatre Mai 1756

GUILLYN.

Registré ensemble la Cession sur le Registre XIV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 48. fol. 46. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 7 Mai, 1756.

DIDOT, *Syndic.*






TRAITÉ
DES
BREBIS



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm